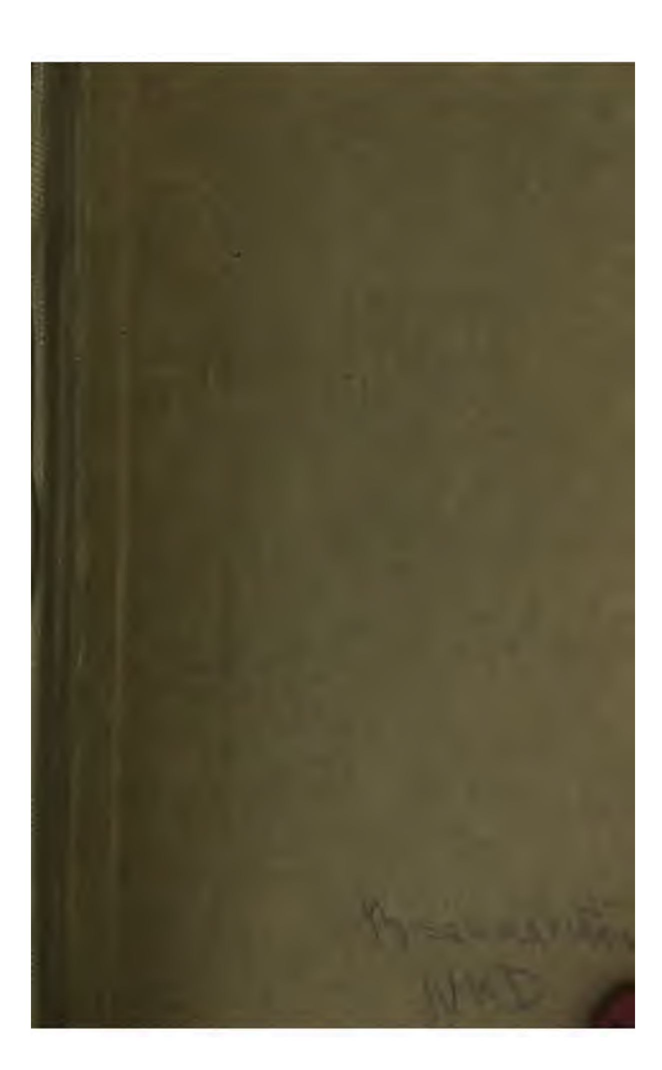

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07581402 4



BIBLIOTHÈQUE
FRANÇAISE.



Bovinet Sculp.t

7/A

ŒUVRES

CHOISIES

Pierre Auguste Caron

DE BEAUMARCHAIS.

TOME PREMIER.



PARIS,

MÉNARD ET DESENNE, FILS.

1818.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

BEAUMARCHAIS.

Les notices que l'on donne sur un écrivain se composent, en général, du récit de ses actions et de réflexions sur ses ouvrages ; mais ces deux points de vue sous lesquels on peut envisager un auteur, doivent souvent se confondre, quand il s'agit d'un homme dont presque tous les écrits firent époque et dans sa carrière et dans l'histoire contemporaine ; de celui qui, s'appliquant avec justice ces mots de Voltaire : *Ma vie est un combat*, occupa long-temps la France et l'Europe de ses démêlés de

tout genre, et parvint à se créer ce que l'on pourrait appeler une existence dramatique.

Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais, né à Paris, le 24 janvier 1732, d'un horloger assez renommé, s'exerça d'abord dans la profession de son père, et y obtint son premier succès : ce fut l'invention d'une nouvelle espèce d'échappement, découverte qui lui fut disputée, mais pour laquelle l'Académie des Sciences lui donna gain de cause. Un pareil triomphe semblait devoir attacher de plus en plus le jeune horloger à l'état paternel; il servit seulement à éveiller chez lui le désir d'arriver plus haut. Ingénieux calculateur, il avait déjà reconnu que, dans un siècle tel que le sien, les arts frivoles devaient beaucoup mieux servir cette ambition que les arts utiles ; l'horloge-

rie fut sacrifiée à la musique, et la perfection du talent qu'il acquit sur la harpe et la guitare prouva la justesse de son coup-d'œil, en le conduisant à la cour.

Introduit auprès de *Mesdames*, filles de Louis XV, pour leur donner des leçons, admis bientôt à leurs concerts, et peu après dans leur société, le jeune Beaumarchais se voyait déjà dans la position la plus agréable; son heureuse étoile lui fournit bientôt les moyens de l'utiliser. Les princesses l'avaient recommandé au fameux Pâris-Duverney, que son opulence avait mis au rang des premiers personnages de l'État. Déjà celui-ci lui avait rendu quelques services, quand l'obligé trouva l'occasion de s'acquitter amplement. Financier peu commun, Duverney avait voulu illustrer son nom par la création d'un

établissement qui manquait à la France, et grâce à lui le siècle de Louis XV avait vu s'élever l'École militaire ; mais déjà plongé dans une apathique indolence et dans l'ivresse continuelle des voluptés, le monarque différait de jour en jour à visiter le monument qui devait conserver quelque gloire à son règne, et cette indifférence désespérait, avec raison, le fondateur de ce lycée ouvert à la jeunesse guerrière.

Beaumarchais se chargea de mettre un terme à ses chagrins et à sa longue attente. Il sollicita, il obtint de ses augustes protectrices la faveur demandée inutilement à Louis XV, et cette démarche de leur part décida leur père à les imiter. Pâris-Duverney, comblé de joie, ne mit point de bornes à sa reconnaissance ; initié par lui aux plus lucratives opérations du haut com-

merce, appuyé de son crédit, et favorisé à-la-fois par de tels avantages, par le bonheur qui semblait alors s'attacher à toutes ses démarches, et par cet esprit fin et pénétrant, moyen presque infaillible de succès dans cette carrière, Beaumarchais fit une fortune rapide et considérable, qui de bonne heure lui laissa tout le loisir nécessaire pour débuter dans une nouvelle route, et demander aussi des triomphes à la littérature.

Son caractère le portait à brusquer la renommée comme la fortune ; aussi ce fut au théâtre qu'il consacra ses premiers essais. Le drame, que Diderot venait de mettre à la mode, lui offrait une réussite plus facile, et en 1767 il fit jouer *Eugénie*. Puisque cet ouvrage est resté au répertoire, et produit encore de l'effet aujourd'hui quand il est joué

avec quelque chaleur, il faut bien lui reconnaître quelque mérite, dans un mauvais genre. Si les *Deux Amis*, qui le suivirent en 1770, furent moins bien accueillis, c'est que le parterre, chez lequel une révolution et un papier-monnaie n'avaient pas encore répandu les connaissances nécessaires pour s'intéresser aux opérations de la banque et aux spéculations de la bourse, s'ennuya d'une pièce fondée sur ces bases financières, et dont le nœud est formé par une banqueroute. Un plaisant s'écria : « J'y suis pour mes trente sous », et ce mot devint l'arrêt de condamnation du nouveau drame.

Plus familiarisés aujourd'hui, par les causes que j'ai citées plus haut, et par le succès mérité de *Duhautcours*, avec les pièces de théâtre qui supposent quelques connaissances commerciales, peut-

être serions-nous plus indulgens pour les *Deux Amis*. Cette considération n'est pas la seule qui nous ait déterminés à comprendre cet ouvrage dans les Œuvres *choisies* de l'auteur ; c'est surtout à la lecture que l'on peut espérer pour ce drame un jugement plus favorable ; le style en est plus correct, plus soigné que celui d'*Eugénie*, et ce mérite, qui n'a pas toujours été à beaucoup près celui des écrits de Beaumarchais, devait nous engager à lui en tenir compte dans cette occasion.

Le moment arrivait où il allait, servi de nouveau par les événemens, découvrir le véritable genre de son talent. Il suivait un procès assez insignifiant, relatif à la succession de Pâris-Duverney. L'épisode qui vint s'y joindre fit bientôt oublier le fond de la cause. Quinze louis, destinés au secrétaire du conseil-

ler Goëzmann, et qui paraissaient avoir passé dans les mains de madame Goëzmann elle-même, devinrent, sous la plume de Beaumarchais, la source d'un scandale européen. Il faut tout dire ; il s'agissait d'un conseiller à ce parlement-Maupeou, à-la-fois odieux et ridicule ; s'associant à la vengeance de Beaumarchais, les lecteurs étaient à-la-fois juges et parties, et leur malignité était complice de l'esprit mordant de l'écrivain. Cette observation explique assez pourquoi ces fameux *Mémoires*, qui firent alors tant de bruit, n'ont plus guère chez nous qu'une réputation de tradition, et trouveraient peu de lecteurs aujourd'hui, malgré la vogue momentanée que la littérature juridique a obtenue dans ces derniers temps. Aussi n'avons-nous cru devoir en détacher que deux morceaux pour faire partie de

cette édition. L'un donnera une idée de cette verve satirique avec laquelle Beaumarchais stigmatisa des traits du ridicule quelques individus, aujourd'hui entièrement oubliés, et sur-tout *Ques-à-co Marin*, alors rédacteur de l'insignifiante *Gazette de France*; l'autre, par lequel l'auteur trouva l'heureux secret de répandre sur l'épisode d'un procès tout l'intérêt du roman, est le récit de son voyage en Espagne, et son aventure avec Clavijo.

Mais, à cette époque où les *Mémoires* avaient un intérêt encore plus vif, celui du moment, on aurait peine à se figurer tout l'effet que produisirent ces philippiques du Palais, dont les pages éloquentes, la logique serrée, les piquantes épigrammes, servaient si bien et les goûts et la haine de la nation. On en pourra juger par les deux anecdotes suivantes.

Au milieu de la fermentation excitée par ces écrits, un grand seigneur dit publiquement : « Si Beaumarchais ve-
« nait me dire que je lui dois cent mille
« francs, et me menacer, à défaut de
« paiement, de lancer un mémoire
« contre moi, je n'hésiterais pas à don-
« ner l'argent ».

Cette vogue extraordinaire d'ouvrages dont la réputation ne sortait guère auparavant du cercle des gens de robe, alarma Voltaire lui-même ; mais trop grand, quoi qu'en aient dit d'obscurs Zoïles, pour être bassement jaloux, il confirma, au contraire, par son imposant suffrage, la renommée que Beaumarchais venait d'acquérir chez Thémis ; et cet excellent juge en bonne plaisanterie, en satire ingénieuse, fit en même temps la critique des drames de Beaumarchais et l'éloge de ses nouveaux écrits par ce mot original : « Pour-

« quoi ne fait-il pas jouer ses *Mémoires* »?
Il fit mieux : abandonnant un genre réprouvé par le goût, et faisant franchement sa cour à Thalie, il composa le *Barbier de Séville*, comédie pleine d'esprit, de malice et de gaîté ; mais déjà il avait mérité assez d'ennemis pour n'obtenir que des succès difficiles. Quelques traits hasardés, quelques taches de mauvais goût, fournirent à une cabale acharnée le prétexte de poursuivre l'ouvrage d'acte en acte, et de donner à cette représentation l'apparence d'une chute. Des personnes qui assistèrent, en 1775, à cette scandaleuse soirée, m'ont souvent raconté que cette foule de spectateurs, qui juge au théâtre comme dans le monde, d'après l'évènement, disait en sortant de la salle : « Oh ! pour « celle-là, il faut espérer que l'on « n'aura pas l'audace de la jouer une

« secoude fois ». Beaumarchais ne se tenait pas si aisément pour battu ; il fit le sacrifice d'un acte justement condamné ; réduit en quatre actes, le *Barbier* obtint un succès décidé, et l'on sait que cette pièce tombée a eu depuis ce temps un nombre de représentations à-peu-près incalculable.

Mais les succès du théâtre ne faisaient point oublier à Beaumarchais les entreprises financières qui avaient commencé sa fortune, et qui allaient l'augmenter encore. Un grand drame politique était entamé ; il sentit qu'il y avait un rôle lucratif à y jouer, et s'empressa de s'en charger. Les États-Unis combattaient contre l'Angleterre pour assurer leur indépendauce, et la France, sans s'être encore déclarée ouvertement en leur faveur, fermait volontiers les yeux sur les tentatives faites pour seconder leurs ef-

forts. Un grand nombre de nos jeunes guerriers avait été leur offrir leurs bras ; Beaumarchais leur fournit des armes. Il expédia en Amérique des cargaisons de fusils ; quelques-unes furent prises par les Anglais, mais celles qui arrivaient à bon port l'en dédommageaient assez, et le prix qui lui fut payé pour une fourniture si indispensable acheva d'en faire un des plus riches particuliers de la France.

Le financier fit de nouveau place à l'auteur, et le *Mariage de Figaro* fut composé ; mais on pourrait dire ici, sans exagération, que le plus difficile n'était pas fait ; puisqu'on s'étonne encore aujourd'hui de la faiblesse ou de l'aveuglement incroyable d'un gouvernement qui se laissa jouer sur le premier théâtre de la France par un nouvel Aristophane, l'on doit concevoir

que ce ne fut pas sans peine qu'il obtint ce triomphe affligeant pour tous les esprits qui savaient en calculer les effets. Démarches auprès des grands, sollicitations près des ministres, courses à Versailles, intrigues à Paris, il n'épargna rien pour parvenir à son but. Plusieurs fois, au moment de l'atteindre, il s'en trouva plus éloigné que jamais. Se roidissant contre les obstacles, appliquant à ce seul objet toute la ténacité de son caractère, toutes les ressources de son esprit, trouvant un utile auxiliaire dans la frivole insouciance du comte de Maurepas, ministre près duquel un bon mot avait souvent plus de crédit qu'un raisonnement juste, habile à captiver l'amour-propre des hommes plus réfléchis par ce mot adroit jeté dans son ouvrage : *Il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits*,

il parvint enfin à applanir toutes les difficultés, et le public apprit, avec surprise, que le *Mariage de Figaro* allait être représenté.

Jamais pareille affluence n'avait assiégé les avenues du Théâtre-Français. Scudéry, si fier du portier tué à la première représentation d'*Alaric*, eût ici baissé pavillon devant l'auteur; on se battit pour conquérir l'accès des bureaux, et de nombreux accidens firent partie des évènemens de cette *Folle Journée*. Plus de trois cents personnes de la plus haute distinction, parmi lesquelles il n'est pas besoin d'ajouter que l'on comptait beaucoup de dames, dînèrent dans les loges qu'elles avaient louées, tant elles craignaient que dans cette circonstance extraordinaire cette espèce de propriété ne fût pas respectée.

ques concessions indispensables. Il fut très-long-temps à pardonner à Dazincourt d'avoir absolument refusé de prononcer cette phrase extravagante : « Si « tu as le malheur d'approximer ma-« dame, la première dent qui te tom-« bera ce sera la mâchoire, et mon « poing fermé sera le dentiste ». Encore fallut-il, pour ne pas le laisser sans consolation, lui conserver son *approximer.* On conviendra que ce n'est-là ni le style de Molière, ni même celui de Dancourt.

On se doute bien qu'un semblable triomphe ne se prolongea pas sans exciter des réclamations de tout genre. Depuis la prose académique jusqu'aux parades des boulevards, depuis les mandemens jusqu'aux chansons, tout attaquait l'heureux Figaro, dont cette maladresse redoublait la vogue, et qui

poursuivait sa carrière en *versant*, non pas précisément *des flots de lumière*, mais un déluge de lazzis, de traits malins, de proverbes devenus sur-le-champ populaires, dont ses adversaires eux-mêmes étaient étourdis.

Dès la troisième représentation, on jeta dans la salle des milliers d'exemplaires d'une épigramme des plus virulentes, dans laquelle, après avoir établi que

Dans ce drame effronté chaque acteur est un vice,

et en avoir détaillé les preuves d'une manière un peu cynique, l'auteur anonyme terminait ainsi :

Mais pour voir à la fin tous les vices ensemble,
Le parterre en chorus a demandé l'auteur.

Le mal qu'on disait de la pièce dans cette satirique revue était tellement propre à augmenter le nombre des

spectateurs, que quelques personnes charitables ne balancèrent pas à penser et à répandre le bruit que l'épigramme était de Beaumarchais lui-même ; certes, c'était en faire une contre lui dix fois plus sanglante que la première.

Mais la calomnie n'en resta pas là ; et, pour lui donner plus beau jeu, elle s'attaqua à sa vie privée, et lui imputa les crimes les plus invraisemblables. Il avait perdu en quelques années deux femmes, qui toutes deux lui avaient laissé de la fortune ; ce fut le prétexte des soupçons les plus odieux de la part de ses ennemis ; il y répondit avec ce calme qui sied bien à l'innocence inculpée, et en fit justice par cette froide ironie qu'elle peut aussi se permettre contre la sottise jointe à l'atrocité.

L'envie obtint néanmoins une petite

consolation de cette défaite. Beaumarchais s'était permis, dans un journal, une réponse trop peu mesurée, à des observations tracées, à ce qu'on a cru, par une auguste main ; la punition fut sévère, parce qu'elle exposait le coupable sans défense à ces traits du ridicule qui chez nous laissent toujours une cicatrice. Il fut enfermé pour quelques jours à Saint-Lazare, maison de détention alors destinée principalement aux jeunes étourdis que leurs parens y faisaient conduire, et qui parfois y recevaient ce châtiment ordinairement réservé à la première enfance. C'était là un de ces coups que l'esprit ne peut parer, et cette fois Beaumarchais ne put sortir vainqueur d'un combat trop inégal. Sur tout autre terrain, ses avantages n'étaient pas douteux. Il s'était si bien trouvé autrefois d'avoir évoqué

ses procès au tribunal du public, qu'il avait voulu de nouveau plaider devant lui contre les censeurs de ses deux comédies. Les préfaces, qui chez d'autres écrivains sont l'effroi des lecteurs, devinrent, sous sa plume hardie et maligne, des *factums* remplis d'esprit et de gaîté. S'il ne put, en persiflant ses critiques, nous convaincre de l'innocence de ses intentions et du but moral de Figaro, il fit du moins de ces deux morceaux de véritables supplémens à ses ouvrages dramatiques, et l'on aurait pu dire encore cette fois : « Il devrait « faire jouer ses préfaces ».

Le temps, qui met les hommes et les ouvrages à leur véritable place, a assigné au *Barbier de Séville* et au *Mariage de Figaro* le rang que chacun d'eux méritait. Le dernier ouvrage a même subi une épreuve de plus. Un

changement total de gouvernement avait détruit toute la faveur qu'avaient pu donner à cette comédie ses allusions satiriques, lorsqu'elle fut remise au théâtre, il y a une vingtaine d'années; elle obtint néanmoins encore un succès d'affluence, et c'est une de celles que l'on y revoit le plus souvent; elle doit cette réussite prolongée, malgré les nombreux défauts que chacun y reconnaît sans peine aujourd'hui, au charme voluptueux des tableaux du premier acte, aux situations si dramatiques du second, à l'originalité du caractère de Figaro, enfin à cette verve épigrammatique dont tous les coups sont loin de porter, mais qui n'en a pas moins le secret de captiver constamment l'attention des juges du combat.

Ici commence la seconde partie de la carrière de Beaumarchais. Désormais

la fortune, d'abord si prodigue envers lui de faveurs de toute espèce, ne lui réservait plus guère que des revers en tout genre. Impliqué dans le procès du banquier Kornman, il y rencontra un adversaire dont il voulut se jouer, comme il l'avait fait des Marin, des d'Arnaud, des Goëzman, etc.; mais l'éloquence mâle et nerveuse de M. Bergasse brisa sans peine des armes trop légères; peu accoutumé à trouver dans cette arène un si rude jouteur, Beaumarchais, désorienté, eut tous les désavantages de l'homme à qui la colère fait perdre la tête; ses railleries ne furent plus que du mauvais goût, ses plaisanteries que des injures. Son adversaire, il est vrai, ne resta pas toujours dans les bornes de la modération; mais sa cause avait la faveur publique, qui excuse volontiers les torts de ceux dont

elle adopte les intérêts. Ce procès devait plus tard encore porter malheur à Beaumarchais, et lorsque, dans la *Mère coupable*, il voulut, nouvel Aristophane, traduire son ennemi sur la scène, en lui donnant par anagramme le nom de *Bégearss*, il n'en retira que le plus grand désagrément qu'ait sans doute jamais éprouvé un auteur satirique, celui de voir que le public ne s'apercevait pas même de cette attaque presque directe.

La représentation de *Tarare* fut pour lui un échec de plus, du moins dans l'opinion des littérateurs. On peut assurer qu'il abusa de la permission que l'on croyait encore avoir à cette époque d'écrire l'opéra en style de devises. On se rappelle certains vers de cet opéra qui semblent reculer les bornes de la niaiserie : *Nos tendres soins sont pour*

nos soins, *etc.*, et jamais l'auteur du *Mariage de Figaro* n'avait pu produire une pièce plus décisive à l'appui de son proverbe si connu : « Que les gens d'es- « prit sont bêtes » ! S'il eût été question à cette époque de décerner des prix de musique, certes Saliéri eût été jugé digne du premier, pour avoir rendu supportables de si singuliers vers, et sur-tout l'inintelligible galimatias du prologue.

Beaumarchais fut moins heureux encore dans sa spéculation plus mercantile que littéraire sur les Œuvres complètes de Voltaire dont il se fit l'éditeur. Malgré la faveur que l'esprit d'opposition devait attacher alors à cette entreprise contre laquelle tonnait le sacerdoce, et que le gouvernement ne tolérait qu'à moitié, les éditions dites *de Kelh* parurent si défectueuses, l'opération fut si mal combinée, qu'on éva-

lua à plus d'un million la perte qui en résulta pour Beaumarchais.

Sa carrière littéraire fut terminée à-peu-près en 1792 par ce drame de la *Mère coupable*, dont j'ai déjà eu plus haut l'occasion de parler. Il est inutile de s'étendre ici sur les défauts de cet ouvrage, défauts qui cette fois sont à-peu-près sans compensation ; ils sont maintenant assez reconnus ; mais à l'époque où il fut représenté, époque déplorable pour le goût, à laquelle *Robert chef de brigands* et d'autres chefs-d'œuvre de ce genre excitaient l'engouement du parterre, et nous préparaient à l'apparition du hideux mélodrame, l'auteur dut se faire illusion sur la nature de son succès, et sans doute il se persuada lui-même avoir fait beaucoup mieux qu'*Eugénie*.

Si le bouleversement des mœurs, des idées, des opinions, avait valu à l'au-

teur ce honteux triomphe, d'un autre côté la révolution menaçait de lui enlever et cette fortune acquise par ses travaux et ses entreprises, et peut-être même l'existence. En vain avait-il fait, pour mieux prouver son *patriotisme*, des marchés ruineux afin de procurer soixante mille fusils à la république; en vain avait-il adressé à Lecointre de Versailles une apologie intitulée: *Mes six époques*, dans laquelle on retrouvait quelques éclairs de son talent, Beaumarchais était encore trop riche pour ne pas être *suspect;* il le sentit, et se retira en Angleterre, d'où il ne revint que lorsque l'orage révolutionnaire fut un peu calmé. Il survécut peu à ce retour; une sombre misanthropie, suite de la détention qu'il avait subie avant de quitter la France, de ses pertes successives, et des dangers que lui offrait encore l'avenir de la France, mina à

ce qu'il paraît sa santé; et, à peine âgé de soixante-sept ans, il mourut presque sans maladie apparente, le 19 mai 1799. Il fut, suivant son désir, enterré dans le superbe jardin de la maison qu'il habitait sur le boulevard Saint-Antoine, et dont la ville de Paris a fait dernièrement l'acquisition.

J'aurais pu multiplier les anecdotes sur la vie polémique, littéraire et politique de Beaumarchais; mais une foule de recueils les ont propagées, et je me borne à en citer ici une seule qui n'est point connue. Le jour de la première représentation de *Tarare*, il traversait les corridors de la salle; une dame, qui ne pouvait trouver de place, et qui le connaissait un peu, se réclame de lui. *Corrompez*, *madame*, *corrompez*, lui crie l'auteur affairé, en s'éloignant rapidement. Ce mot appartenait bien au

peintre de Bazile, et montre quelle était son opinion sur les hommes.

On a fait à Beaumarchais les honneurs d'une édition complète; mais il n'est pas de ceux qui peuvent arriver, avec un tel bagage, à la postérité. Pour l'intérêt même de sa gloire littéraire, il était indispensable de faire un choix dans ses nombreux écrits. Ses pièces de théâtre ont dû y être toutes comprises, parce que toutes serviront à l'histoire de l'art et des mœurs dans la fin du dernier siècle. Trois d'entre elles, surtout, conserveront la mémoire de l'auteur; et ce n'est point un écrivain à dédaigner que celui auquel nous devons un des drames où l'intérêt fait pardonner le vice du genre, une des meilleures comédies que l'on ait composées depuis Molière, une des pièces les plus amusantes que l'on ait faites depuis Regnard.

OURRY.

FRAGMENT

D'UN VOYAGE DE BEAUMARCHAIS EN ESPAGNE, EN 1764.

(Extrait de ses Mémoires judiciaires.)

(Les adversaires de Beaumarchais, dans le procès Goëzman, avaient fait courir des copies d'une lettre adressée d'Espagne à l'un d'eux, Marin, rédacteur de la *Gazette de France*, et dans laquelle une aventure que Beaumarchais avait eue dans son pays était travestie à son désavantage. En insérant cette lettre dans son 4e Mémoire contre le conseiller Goëzman et consorts, il s'empressa de la réfuter par le récit suivant, regardé comme l'un des morceaux les plus intéressans qui soient sortis de sa plume.)

Depuis quelques années j'avais eu le bonheur de m'envelopper de toute ma famille. L'union, la joie, la reconnaissance étaient la récompense continuelle des sacrifices que cet

entour exigeait, et me consolaient de l'injure extérieure que des méchans faisaient dès-lors à mes sentimens.

De cinq sœurs que j'avais, deux, confiées dès leur jeunesse par mon père à l'un de ses correspondans d'Espagne, ne m'avaient laissé d'elles qu'un souvenir faible et doux, quelquefois ranimé par leur correspondance.

En février 1764, mon père reçoit de sa fille aînée une lettre pleine d'amertume, dont voici la substance :

« Ma sœur vient d'être outragée par un homme ausi accrédité que dangereux. Deux fois, à l'instant de l'épouser, il a manqué de parole et s'est brusquement retiré sans daigner même excuser sa conduite; la sensibilité de ma sœur offensée, l'a jetée dans un état de mort dont il y a beaucoup d'apparence que nous ne la sauverons pas; tous ses nerfs se sont retirés; et depuis six jours elle ne parle plus.

« Le déshonneur que cet évènement verse sur elle nous a plongés dans une retraite profonde, où je pleure nuit et jour en prodiguant à cette infortunée des consolations que je ne suis pas en état de prendre pour moi-même.

« Tout Madrid sait que ma sœur n'a rien à se reprocher.

« Si mon frère avait assez de crédit pour nous faire recommander à M. l'ambassadeur de France, son Excellence mettrait à nous protéger une bonté de prédilection qui arrêterait tout le mal qu'un perfide nous fait, et par sa conduite et par ses menaces, etc...... »

Mon père vient me trouver à Versailles et me remet, en pleurant, la lettre de sa fille. Voyez, mon fils, ce que vous pouvez pour ces deux infortunéess *elles ne sont pas moins vos sœurs que les autres.*

Je me sentis aussi ému que lui au récit de la terrible situation de ma sœur. Hélas! mon père, lui dis-je, quelle espèce de recommandation puis-je obtenir pour elles? qu'irai-je demander? qui sait si elles n'ont pas donné lieu, par quelques fautes qu'elles nous cachent, à la honte qui les couvre aujourd'hui? J'oubliais, reprit mon père, de vous montrer plusieurs lettres de notre ambassadeur à votre sœur aînée, qui annoncent la plus haute estime pour l'une et pour l'autre.

Je lisais ces lettres, elles me rassuraient; et la phrase, *elles ne sont pas moins vos sœurs*

que les autres, me frappant jusqu'au fond du cœur : Ne pleurez point, dis-je à mon père, je prends un parti qui peut vous étonner, mais qui me paraît le plus certain, comme le plus sage.

Ma sœur aînée indique plusieurs personnes respectables, qui déposeront, dit-elle, à son frère à Paris de la bonne conduite et de la vertu de sa sœur. Je veux les voir, et si leur témoignage est aussi honorable que celui de M. l'ambassadeur de France, je demande un congé, je pars, et ne prenant conseil que de la prudence et de ma sensibilité, je les vengerai d'un traître, ou je les ramène à Paris partager avec vous ma modique fortune.

Le succès de mes informations m'échauffe le cœur ; alors sans autre délai je reviens à Versailles, apprendre à mes augustes protectrices qu'une affaire aussi douloureuse que pressée exige ma présence à Madrid, et me force de suspendre toute espèce de service auprès d'elles.

Étonnées d'un départ aussi brusque, leur bonté respectable va jusqu'à vouloir être instruites de la nature de ce nouveau malheur. Je montre la lettre de ma sœur aînée : *Par-*

tez, et soyez sage fut l'honorable encouragement que je reçus des princesses; *ce que vous entreprenez est bien, et vous ne manquerez pas d'appui en Espagne si votre conduite est raisonnable.*

Mes apprêts furent bientôt faits. Je craignais de ne pas arriver assez tôt pour sauver la vie à ma pauvre sœur. Les plus fortes recommandations auprès de notre ambassadeur me furent prodiguées, et devinrent l'inestimable prix de quatre ans de soins employés à l'amusement de Mesdames.

A l'instant de mon départ je reçois la commission de négocier en Espagne une affaire très-intéressante au commerce de France. M. Duverney, touché du motif de mon voyage, m'embrasse et me dit : « Allez, mon « fils, sauvez la vie à votre sœur. Quant à « l'affaire dont vous êtes chargé, quelque in- « térêt que vous y preniez, souvenez-vous « que je suis votre appui : je l'ai promis pu- « bliquement à la famille royale, et je ne « manquerai jamais à un engagement aussi « sacré. Je m'en rapporte à vos lumières ; « voilà pour deux cent mille francs de billets « au porteur que je vous remets pour aug-

« menter votre consistance personnelle par « un crédit de cette étendue sur moi ».

Je pars et vais nuit et jour de Paris à Madrid. Un négociant français, feignant d'avoir affaire à Bayonne, mais engagé secrètement par ma famille de m'accompagner et de veiller à ma sûreté, m'avait demandé une place dans ma chaise.

J'arrive à Madrid le 18 mai 1764, à onze heures du matin. J'étais attendu depuis quelques jours; je trouvai mes sœurs entourées de leurs amis, à qui la chaleur de ma résolution avait donné le désir de me connaître.

A peine les premières larmes sont-elles épanchées, que m'adressant à mes sœurs : Ne soyez pas étonnées, leur dis-je, si j'emploie ce premier moment pour apprendre l'exacte vérité de votre malheureuse aventure; je prie les honnêtes gens qui m'environnent, et que je regarde comme mes amis, puisqu'ils sont les vôtres, de ne pas vous passer la plus légère inexactitude. Pour vous servir avec succès, il faut que je sois fidèlement instruit.

Le compte fut exact et long. A ce récit, la sensibilité de tout le monde justifiant la mienne, j'embrassai ma jeune sœur et lui

dis : A présent que je sais tout, mon enfant, sois en repos; je vois, avec plaisir, que tu n'aimes plus cet homme-là ; ma conduite en devient plus aisée ; dites-moi seulement où je puis le trouver à Madrid. Chacun élève sa voix et me conseille de commencer par aller à Aranjuez, voir M. l'ambassadeur, dont la prudence consommée devait diriger mes démarches dans une affaire aussi épineuse : notre ennemi étant excessivement soutenu par les relations que sa place lui donnait avec des gens fort puissans; je ne devais rien hasarder à Madrid avant d'avoir eu l'honneur d'entretenir son Excellence à Aranjuez.

Cela va bien, mes amis, car je vous regarde tous comme tels; procurez-moi seulement une voiture de route, et demain je vais saluer M. l'ambassadeur à la cour. Mais ne trouvez pas mauvais que je prenne, avant de le voir, quelques instructions essentielles à mon projet ; la seule chose en laquelle vous puissiez tous me servir, est de garder le secret sur mon arrivée jusqu'à mon retour d'Aranjuez.

Je fais tirer promptement un habit de mes malles, et m'ajustant à la hâte, je me fais in-

diquer la demeure de don Joseph Clavico (1), garde des archives de la couronne, et j'y cours; il était sorti : l'on m'apprend l'endroit où je puis le rencontrer, et dans le salon même d'une dame chez laquelle il était, je lui dis, sans me faire connaître, qu'arrivé de France le jour même, et chargé de quelques commissions pour lui, je lui demandais la permission de l'entretenir le plutôt possible. Il me remit au lendemain matin à neuf heures en m'invitant au chocolat, que j'acceptai pour moi et pour le négociant français qui m'accompagnait.

Le lendemain 19 mai, j'étais chez lui à huit heures et demie, je le trouvai dans une maison splendide, qu'il me dit appartenir à don Antonio Portuguès, l'un des chefs les plus estimés des bureaux du ministère, et tellement son ami, qu'en son absence il usait librement de sa maison comme de la sienne propre.

---

(1) Ce mot, qui s'écrit Clavijo, se prononce à-peu-près Clavico : je le fais imprimer ainsi pour la facilité de la lecture.

« Je suis chargé, Monsieur, lui dis-je, par « une société de gens de lettres, d'établir, « dans toutes les villes où je passerai, une « correspondance littéraire avec les hommes « les plus savans du pays. Comme aucun Es- « pagnol n'écrit mieux que l'auteur des feuil- « les appelées *le Pensador* (1) à qui j'ai l'hon- « neur de parler, et que son mérite littéraire « a fait même assez distinguer du roi pour « qu'il lui confiât la garde d'une de ses archi- « ves, j'ai cru ne pouvoir mieux servir mes « amis qu'en les liant avec un homme de vo- « tre mérite ».

Je le vis enchanté de ma proposition. Pour mieux connaître à quel homme j'avais affaire, je le laissai long-temps discourir sur les avantages que les diverses nations pouvaient tirer de pareilles correspondances. Il me caressait de l'œil ; il avait le ton affectueux; il parlait comme un ange, et rayonnait de gloire et de plaisir.

Au milieu de sa joie, il me demande à mon tour quelle affaire me conduisait en Espagne?

---

(1) En français, *le Penseur*.

heureux, disait-il, s'il pouvait m'y être de quelque utilité. — « J'accepte avec reconnais-« sance des offres aussi flatteuses, et n'aurai « point, Monsieur, de secrets pour vous ».

Alors, voulant le jeter dans un embarras dont la fin seule de mon discours devait le tirer, je lui présentai de nouveau mon ami. Monsieur, lui dis-je, n'est pas tout-à-fait étranger à ce que je vais vous dire, et ne sera pas de trop à nôtre conversation. Cet exorde le fit regarder mon ami avec beaucoup de curiosité.

« Un négociant français, chargé de famille « et d'une fortune assez bornée, avait beau-« coup de correspondans en Espagne. Un des « plus riches, passant à Paris il y a neuf ou « dix ans, lui fit cette proposition : Don-« nez-moi deux de vos filles, que je les em-« mène à Madrid, elles s'établiront chez moi; « garçon âgé, sans famille, elles feront le « bonheur de mes vieux jours et succéderont « au plus riche établissement de l'Espagne.

« L'aînée déjà mariée et une de ses sœurs « lui furent confiées. En faveur de cet établis-« sement, leur père se chargea d'entretenir « cette nouvelle maison de Madrid de toutes

« les marchandises de France qu'on lui de-
« manderait.

« Deux ans après, le correspondant mou-
« rut et laissa les Françaises sans aucun bien-
« fait, dans l'embarras de soutenir toutes
« seules une maison de commerce. Malgré ce
« peu d'aisance, une bonne conduite et les
« grâces de leur esprit leur conservèrent une
« foule d'amis qui s'empressèrent à augmenter
« leur crédit et leurs affaires. (Ici je vis
« *Clavico* redoubler d'attention.)

« A-peu-près dans ce même temps, un
« jeune homme natif des îles Canaries s'é-
« tait fait présenter dans la maison (toute sa
« gaîté s'évanouit à ces mots qui le dési-
« gnaient). Malgré son peu de fortune, les
« dames, lui voyant une grande ardeur pour
« l'étude de la langue française et des scien-
« ces, lui avaient facilité les moyens d'y faire
« des progrès rapides.

« Plein du désir de se faire connaître, il
« forme enfin le projet de donner à la ville
« de Madrid le plaisir tout nouveau pour la
« nation, de lire une feuille périodique dans
« le genre du Spectateur anglais; il reçoit de
« ses amis des encouragemens et des secours

« de toute nature. On ne doute point qu'une « pareille entreprise n'ait le plus grand succès : alors, animé par l'espérance de réussir « à se faire un nom, il ose se proposer ouvertement pour épouser la plus jeune des Françaises.

« Commencez, lui dit l'aînée, par réussir ; « et lorsque quelque emploi, faveur de la « cour, ou tel autre moyen de subsister honorablement, vous aura donné le droit de « songer à ma sœur, si elle vous préfère à « d'autres prétendans, je ne vous refuserai « pas mon consentement. (Il s'agitait étrangement sur son siége en m'écoutant; et moi, sans faire semblant de m'en apercevoir, je poursuivis ainsi.)

« La plus jeune, touchée du mérite de « l'homme qui la recherchait, refuse divers « partis avantageux qui s'offraient pour elle, « et préférant d'attendre que celui qui l'aimait depuis quatre ans, eût rempli les vues « de fortune que tous ses amis osaient espérer « pour lui, l'encourage à donner sa première « feuille philosophique sous le titre imposant « du *Pensador* ». (Ici je vis mon homme prêt à se trouver mal.)

« L'ouvrage (continuai-je avec un froid « glacé), eut un succès prodigieux ; le roi « même, amusé de cette charmante produc- « tion, donna des marques publiques de bien- « veillance à l'auteur. On lui promit le pre- « mier emploi honorable qui vaquerait. Alors « il écarta tous les prétendans à sa maîtresse « par une recherche absolument publique. Le « mariage ne se retardait que par l'attente de « l'emploi qu'on avait promis à l'auteur des « feuilles. Enfin au bout de six ans d'attente « d'une part, de soins et d'assiduités de l'au- « tre, l'emploi parut et l'homme s'enfuit ». (Ici l'homme fit un soupir involontaire, et s'en apercevant lui-même, il en rougit de confusion; je remarquais tout sans cesser de parler.)

« L'affaire avait trop éclaté pour qu'on pût « en voir le dénouement avec indifférence. « Les dames avaient pris une maison capable « de contenir deux ménages; les bans étaient « publiés. L'outrage indignait tous les amis « communs qui s'employèrent efficacement à « venger cette insulte : M. l'ambassadeur de « France s'en mêla; mais lorsque cet homme

« apprit que les Françaises employaient les « protections majeures contre lui, craignant « un crédit qui pouvait renverser le sien, « et détruire en un moment sa fortune nais- « sante, il vint se jeter aux pieds de sa maî- « tresse irritée. A son tour il employa tous « ses amis pour la ramener, et comme la co- « lère d'une femme trahie n'est presque ja- « mais que de l'amour déguisé, tout se rac- « commoda; les préparatifs d'hymen recom- « mencèrent, les bans se publièrent de « nouveau, l'on devait s'épouser dans trois « jours. La réconciliation avait fait autant de « bruit que la rupture. En partant pour « Saint-Ildephonse, où il allait demander à « son ministre la permission de se marier : « Mes amis, dit-il, conservez-moi le cœur « chancelant de ma maîtresse jusqu'à ce que « je revienne du *Sitio réal*, et disposez toutes « choses de façon qu'en arrivant je puisse al- « ler au temple avec elle ».

Malgré l'horrible état où mon récit le mettait, incertain encore si je racontais une histoire étrangère à moi, ce Clavico regardait de temps en temps mon ami dont le sang-froid

ne l'instruisait pas plus que le mien. Ici je renforçai ma voix en le fixant, et je continuai :

« Il revient en effet de la cour le surlende-
« main ; mais au lieu de conduire sa victime
« à l'autel, il fait dire à l'infortunée qu'il
« change d'avis une seconde fois, et ne l'é-
« pousera point ; les amis indignés courent à
« l'instant chez lui ; l'insolent ne garde plus
« aucun ménagement ; et les défie tous de lui
« nuire, en leur disant que si les Françaises
« cherchaient à le tourmenter, elles prissent
« garde à leur tour qu'il ne les perdît pour
« toujours dans un pays où elles étaient sans
« appui.

« A cette nouvelle, la jeune Française
« tomba dans un état de convulsions qui fit
« craindre pour sa vie. Au fort de leur déso-
« lation, l'aînée écrivit en France l'outrage
« public qui leur avait été fait ; ce récit émut
« le cœur de leur frère au point que, deman-
« dant aussitôt un congé pour venir éclaircir
« une affaire aussi embrouillée, il n'a fait
« qu'un saut de Paris à Madrid : et ce frère,
« *c'est moi* qui ai tout quitté, patrie, devoir,
« famille, état, plaisirs, pour venir venger

« en Espagne une sœur innocente et malheu-
« reuse ; c'est moi qui viens armé du bon
« droit et de la fermeté, démasquer un traî-
« tre, écrire en traits de sang son âme sur son
« visage ; et ce traître, *c'est vous* ».

Qu'on se forme le tableau de cet homme étonné, stupéfait de ma harangue, à qui la surprise ouvre la bouche et y fait expirer la parole glacée ; qu'on voie cette physionomie radieuse, épanouie sous mes éloges, se rembrunir par degrés, ses yeux s'éteindre, ses traits s'alonger, son teint se plomber.

Il voulut balbutier quelques justifications. — « Ne m'interrompez pas, Monsieur, vous
« n'avez rien à me dire et beaucoup à enten-
« dre de moi. Pour commencer, ayez la
« bonté de déclarer devant Monsieur, qui est
« exprès venu de France avec moi, si par
« quelque manque de foi, légèreté, faiblesse,
« aigreur ou quelque autre vice que ce soit,
« ma sœur a mérité le double outrage que
« vous avez eu la cruauté de lui faire publi-
« quement. — *Non, Monsieur, je reconnais*
« *Dona Maria votre sœur pour une demoiselle*
« *pleine d'esprit, de grâce et de vertus.* —
« Vous a-t-elle donné quelque sujet de vous

« plaindre d'elle depuis que vous la connais-
« sez? — *Jamais, jamais.* — Eh pourquoi
« donc, monstre que vous êtes (lui dis-je en
« me levant), avez-vous eu la barbarie de la
« traîner à la mort, uniquement parce que
« son cœur vous préférait à dix autres plus
« honnêtes et plus riches que vous? — *Ah!*
« *Monsieur, ce sont des instigations, des con-*
« *seils; si vous saviez...* — Cela suffit ».

Alors me retournant vers mon ami. « Vous
« avez entendu la justification de ma sœur,
« allez la publier. Ce qui me reste à dire à
« Monsieur n'exige plus de témoins ». Mon
ami sort, Clavico bien plus étonné se lève à
son tour, je le fais rasseoir. — « A présent,
« Monsieur, que nous sommes seuls, voici
« quel est mon projet, et j'espère que vous
« l'approuverez.

« Il convient également à vos arrangemens
« et aux miens que vous n'épousiez pas ma
« sœur; et vous sentez que je ne viens pas ici
« faire le personnage d'un frère de comédie
« qui veut que sa sœur se marie : mais vous
« avez outragé à plaisir une femme d'hon-
« neur, parce que vous l'avez crue sans soutien
« en pays étranger; ce procédé est celui d'un

« malhonnête homme et d'un lâche. Vous « allez donc commencer par reconnaître, de « votre main, en pleine liberté, toutes vos « portes ouvertes et vos gens dans cette salle, « qui ne nous entendront point, parce que « nous parlerons français, que vous êtes un « homme abominable qui avez trompé, trahi, « outragé ma sœur, sans aucun sujet, et votre « déclaration dans mes mains je pars pour « Aranjuez où est mon ambassadeur, je lui « montre l'écrit, je le fais ensuite imprimer; « après-demain la cour et la ville en seront « inondés : j'ai des appuis considérables ici, « du temps et de l'argent; tout sera employé « à vous faire perdre votre place, à vous pour-« suivre de toute manière et sans relâche, jus-« qu'à ce que le ressentiment de ma sœur « apaisé, m'arrête et me dise holà ».

— *Je ne ferai point une telle déclaration*, me dit Clavico d'une voix altérée. — « Je le « crois, car peut-être à votre place, ne la fe-« rais-je pas non plus. Mais voici le revers de « la médaille. Ecrivez ou n'écrivez pas; de ce « moment je reste avec vous; je ne vous « quitte plus; je vais par-tout où vous irez, « jusqu'à ce qu'impatienté d'un pareil voisi-

« nage, vous soyez venu vous délivrer de « moi derrière *Buenretiro* (1). Si je suis plus « heureux que vous, Monsieur, sans voir « mon ambassadeur; sans parler à personne « ici, je prends ma sœur mourante entre mes « bras, je la mets dans ma voiture, et je m'en « retourne en France avec elle. Si au con- « traire le sort vous favorise, tout est dit pour « moi; j'ai fait mon testament avant de partir; « vous aurez eu tous les avantages sur nous; « permis à vous alors de rire à nos dépens. « Faites monter le déjeûner ».

Je sonne librement : un laquais entre, apporte le chocolat. Pendant que je prends ma tasse, mon homme absorbé se promène en silence, rêve profondément, prend son parti tout de suite, et me dit :

« M. de Beaumarchais, écoutez-moi. Rien « au monde ne peut excuser ma conduite en- « vers mademoiselle votre sœur. L'ambition « m'a perdu; mais si j'eusse prévu que *Dona* « *Maria* eût un frère comme vous, loin de la « regarder comme une étrangère isolée, j'au-

(1) L'ancien palais des rois d'Espagne à Madrid.

« rais conclu que les plus grands avantages
« devaient suivre notre union. Vous venez de
« me pénétrer de la plus haute estime, et je
« me mets à vos pieds pour vous supplier de
« travailler à réparer, s'il est possible, tous
« les maux que j'ai faits à votre sœur. Rendez-
« la moi, Monsieur; et je me croirai trop
« heureux d'obtenir de vous ma femme et le
« pardon de tous mes crimes. — Il n'est plus
« temps; ma sœur ne vous aime plus : faites
« seulement la déclaration, c'est tout ce que
« j'exige de vous; et trouvez bon après, qu'en
« ennemi déclaré je venge ma sœur au gré de
« son ressentiment ».

Il fit beaucoup de façons, et sur le style dont je l'exigeais, et sur ce que je voulais qu'elle fût toute de sa main, et sur ce que j'insistais à ce que les domestiques fussent présens pendant qu'il écrirait : mais comme l'alternative était pressante, et qu'il lui restait encore je ne sais quel espoir de ramener une femme qui l'avait aimé, sa fierté se soumit à écrire la déclaration suivante, que je lui dictais, en me promenant dans l'espèce de galerie où nous étions.

Déclaration dont j'ai l'original.

« Je soussigné, Joseph Clavijo, garde d'une des archives de la couronne, reconnais qu'après avoir été reçu, avec bonté, dans la maison de madame Guilbert, j'ai trompé mademoiselle Caron, sa sœur, par la promesse d'honneur, mille fois réitérée, de l'épouser, à laquelle j'ai manqué, sans qu'aucune faute ou faiblesse de sa part ait pu servir de prétexte ou d'excuse à mon manque de foi; qu'au contraire la sagesse de cette demoiselle, pour qui j'ai le plus profond respect, a toujours été pure et sans tache. Je reconnais que, par ma conduite, la légèreté de mes discours, et par l'interprétation qu'on a pu y donner, j'ai ouvertement outragé cette vertueuse demoiselle, à laquelle je demande pardon par écrit fait librement et de ma pleine volonté, quoique je me reconnaisse tout-à-fait indigne de l'obtenir; lui promettant toute autre espèce de réparation qu'elle pourra désirer, si celle-ci ne lui convient pas. Fait à Madrid, et écrit tout de ma main, en présence de son frère, le 19 mai 1764.

« Signé JOSEPH CLAVIJO ».

Je prends le papier, et lui dis en le quittant : Je ne suis point un lâche ennemi, Monsieur, c'est sans ménagement que je vais venger ma sœur. Je vous en ai prévenu. Tenez-vous bien pour averti de l'usage cruel que je vais faire de l'arme que vous m'avez fournie. — Monsieur, je crois parler au plus offensé, mais au plus généreux des hommes : avant de me diffamer, accordez-moi le moment de tenter un effort pour ramener encore une fois *Dona Maria* : c'est dans cet unique espoir que j'ai écrit la réparation que vous emportez : mais avant de me présenter, j'ai résolu de charger quelqu'un de plaider ma cause auprès d'elle; et ce quelqu'un, c'est vous. — Je n'en ferai rien. — Au moins vous lui direz le repentir amer que vous avez aperçu en moi. Je borne à cela toutes mes sollicitations. A votre refus je chargerai quelque autre de me mettre à ses pieds. — Je le lui promis.

Le retour de mon ami chez ma sœur avait porté l'alarme dans tous les esprits. En arrivant, je trouvai les femmes éplorées et les hommes très-inquiets : mais au compte que je rendis de ma séance, à la vue de la déclaration, les cris de joie, les embrassemens suc-

cédèrent aux larmes; chacun ouvrait un avis différent; les uns opinaient à perdre Clavico, les autres penchaient à lui pardonner; d'autres s'en rapportaient à ma prudence, et tout le monde parlait à-la-fois. Mais ma sœur de s'écrier, *Non jamais, jamais, je n'en entendrai parler : courez, mon frère, à Aranjuez ; allez voir M. l'ambassadeur, et dans tout ceci gouvernez-vous par ses conseils.*

Avant de partir pour la cour, j'écrivis à Clavico que ma sœur n'avait pas voulu entendre un seul mot en sa faveur, et que je m'en tenais au projet de la venger, et de le perdre. Il me fit prier de le voir avant mon départ; et je me rendis librement chez lui. Après mille imprécations contre lui-même, toutes ses prières se bornèrent à obtenir de moi qu'il allât pendant mon absence, avec un ami commun, parler à ma sœur aînée, et que je ne rendisse son déshonneur public qu'à mon retour, s'il n'avait pas obtenu son pardon. Je partis pour Aranjuez.

M. le marquis d'Ossun, notre ambassadeur, aussi respectable qu'obligeant, après m'avoir marqué tout l'intérêt qu'il prenait à moi, en

faveur des augustes recommandations qui lui étaient parvenues de France, me dit : — La première preuve de mon amitié, Monsieur, est de vous prévenir que votre voyage en Espagne est de la dernière inutilité quant à l'objet de venger votre sœur; l'homme qui l'a insultée deux fois par sa retraite inopinée, n'eut jamais osé se rendre aussi coupable, s'il ne se fût pas cru puissamment soutenu. Quel est votre dessein? espérez-vous lui faire épouser votre sœur? — Non, Monsieur, je ne le veux pas : mais je prétends le déshonorer. — Et comment? — Je lui fis le récit de mon entrevue avec Clavico, qu'il ne crut qu'en lisant son écrit que je lui présentai.

Eh bien! Monsieur, me dit cet homme respectable, un peu étonné de mon action, je change d'avis à l'instant. Celui qui a tellement avancé les affaires en deux heures, est fait pour les terminer heureusement. L'ambition avait éloigné Clavico de mademoiselle votre sœur; l'ambition, la terreur ou l'amour le lui ramènent. Mais à quelque titre qu'il revienne, le moins d'éclat qu'on puisse faire en pareille occasion est toujours le mieux. Je ne

vous cache pas que cet homme est fait pour aller loin; et sous ce point de vue, c'est peut-être un parti très-avantageux. A votre place, je vaincrais ma sœur sur ses répugnances, et profitant du repentir de Clavico, je les marierais promptement. — Comment, Monsieur, un lâche? — Il n'est un lâche que s'il ne revient pas de bonne foi. Mais ce point accordé, ce n'est qu'un amant repentant. Au reste, voilà mon avis, je vous invite à le suivre, et même je vous en saurai gré, par des considérations que je ne puis vous expliquer.

Je reviens à Madrid un peu troublé des conseils de M. le marquis d'Ossun. A mon arrivée j'appris que Clavico était venu, accompagné de quelques amis communs, se jeter aux pieds de mes sœurs; que la plus jeune, à son arrivée, s'était enfuie dans sa chambre, et n'avait plus voulu reparaître; et l'on me dit qu'il avait conçu beaucoup d'espérance de cette colère fugitive. J'en conclus à mon tour, qu'il connaissait bien les femmes, douces et sensibles créatures, qu'un peu d'audace, mêlée de repentir, trouble à coup sûr étrange-

ment, mais dont le cœur ému n'en reste pas moins disposé en faveur de l'humble audacieux qui gémit à leurs pieds, d'autorité.

Depuis mon retour d'Aranjuez, ce Clavico désira me voir tous les jours, me rechercha, m'enchanta par son esprit, ses connaissances, et sur-tout par la noble confiance qu'il paraissait avoir en ma médiation. Je le servais de bonne foi; nos amis se joignent à moi; mais le profond respect que ma pauvre sœur paraissait avoir pour mes décisions, me rendait très-circonspect à son égard; c'était son bonheur et non sa fortune que je désirais; c'était son cœur et non sa main que je voulais forcer.

Le 25 mai, Clavico se retira brusquement du logis de M. Portuguès, et fut se réfugier au quartier des Invalides, chez un officier de sa connaissance. Cette retraite précipitée ne m'inspira d'abord aucun ombrage, quoiqu'elle me parût singulière. Je courus au quartier; il allégua pour motif de cette retraite que M. Portuguès, étant un des plus opposés à son mariage, il comptait me donner la plus haute preuve de la sincérité de

son retour, en quittant la maison d'un si puissant ennemi de ma sœur. Cela me parut si probable et si délicat, que je lui sus un gré infini de sa retraite aux Invalides. Le 26 mai, j'en reçus la lettre suivante.

Copie de la lettre de Clavico. *dont j'ai l'original.*

« Je me suis expliqué, Monsieur, d'une manière très-précise, sur la ferme intention où je suis de réparer les chagrins que j'ai causés involontairement à Mademoiselle Caron; je lui offre de nouveau de l'épouser, si les mal entendus passés ne lui ont pas donné trop d'éloignement pour moi. Mes propositions sont très-sincères. Toute ma conduite et mes démarches tendent uniquement à regagner son cœur; et mon bonheur dépendra du succès de mes soins; je prends donc la liberté de vous sommer de la parole que vous m'avez donnée, de vous rendre le médiateur de cette heureuse réconciliation. Je sais qu'un galant homme s'honore en s'humiliant devant une femme qu'il a offensée; et que tel qui croit s'avilir en demandant excuse à un

homme, a bonne grâce de reconnaître ses torts aux yeux d'une personne de l'autre sexe. C'est donc en connaissance de cause que j'agis dans toute cette affaire. L'assurance libre et franche que je vous ai donnée, Monsieur, et la démarche que j'ai faite pendant votre voyage d'Aranjuez auprès de mademoiselle votre sœur, peuvent me faire un certain tort dans l'esprit des personnes qui ignorent la pureté de mes intentions : mais j'espère que par un exposé fidèle de la vérité, vous me ferez la grâce d'instruire convenablement tous ceux que l'ignorance ou la malignité ont fait tomber dans l'erreur à mon égard. S'il m'était possible de quitter Madrid, sans un ordre exprès de mon chef, je partirais sur-le-champ, pour aller à Aranjuez lui demander son approbation ; mais j'attends encore de votre amitié, que vous prendrez le soin vous-même de lui faire part des vues légitimes et honnêtes que j'ai sur mademoiselle votre sœur, et dont cette lettre vous réitère l'assurance ; la promptitude de cette démarche est, selon mon cœur, la plus grande marque que vous puissiez me donner du retour que je

vous demande pour l'estime parfaite, et le véritable attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre, etc.

« *Signé* CLAVIJO ».

26 mai 1764.

A la lecture de cette lettre, que je faisais devant mes sœurs, la plus jeune fondit en larmes. Je l'embrassai de toute mon âme : « Eh « bien, mon enfant, tu l'aimes encore, tu en « es bien honteuse, n'est-ce pas? je le vois. « Mais va! tu n'en es pas moins une honnête, « une excellente fille, et puisque ton ressen- « timent tire à sa fin, laisse-le s'éteindre dans « les larmes du pardon ; elles sont bien douces « après celles de la colère. C'est un monstre « (ajoutai-je en riant) que ce Clavico, « comme la plupart des hommes; mais, mon « enfant, tel qu'il est, je me joins à M. le « marquis d'Ossun pour te conseiller de lui « pardonner. J'aimerais mieux pour lui qu'il « se fût battu, j'aime mieux pour toi qu'il ne « l'ait pas fait ».

Mon bavardage la fit sourire au milieu de ses larmes; et je pris ce charmant conflit pour un consentement tacite aux vues de M. l'am-

bassadeur; je courus chercher mon homme, à qui je dis bien qu'il était cent fois plus heureux qu'il ne le méritait; il en convint avec une bonne foi qui finit par nous charmer tous : il arriva tremblant chez ma sœur. On enveloppa la pauvre troublée, qui rougissant, moitié honte et moitié plaisir, laissa échapper enfin, avec un soupir, son consentement à tout ce que nous allions faire pour l'enchaîner de nouveau.

Dans son enchantement, Clavico prit la clef de mon secrétaire et fut écrire le papier suivant, qu'il signa et qu'il apporta, le genou en terre, à signer à sa maîtresse, devant MM. *Laugier*, secrétaire d'ambassade de Pologne; *Gazan*, consul d'Espagne à Baïonne; *Devignes*, chanoine de Perpignan; *Durocher*, premier chirurgien de la reine-mère; *Durand* et *Perier*, négocians français; *Don Firmin de Salsedo*, contador de la trésorerie du roi; *de Bievardi*, gentilhomme Italien; *Boca*, officier des gardes Flamandes, et autres: chacun joignit ses instances aux miennes, et l'on arracha par-dessus le consentement verbal, la signature de ma pauvre sœur, qui ne sachant plus où mettre sa tête, de confusion, vint se

jeter dans mes bras en pleurant, et m'assurant tout bas, qu'en vérité j'étais un homme dur, et sans pitié pour elle.

Copie exacte de l'écrit de la main de Clavico, signé de lui et de ma sœur, dont j'ai l'original.

« Nous soussignés, Joseph Clavijo, et Marie-Louise Caron, avons renouvelé par ce présent écrit, les promesses mille et mille fois réitérées que nous nous sommes faites de n'être jamais l'un qu'à l'autre; et nous nous engageons de sanctifier ces promesses par le sacrement de mariage le plus tôt qu'il sera possible : en foi de quoi nous avons fait et signé cet écrit entre nous.

« A Madrid, ce 26 mai 1764.

« *Signé* Marie-Louise Caron, et Joseph Clavijo ».

Tout le monde passa la soirée avec nous, dans la joie d'un si heureux changement; et je partis pour Aranjuez à onze heures du soir; car dans un pays aussi chaud la nuit est le temps le plus agréable pour voyager.

Je supplie le lecteur de suspendre encore son jugement sur la futilité de ces détails ; il verra bientôt s'ils étaient importans.

En arrivant à Aranjuez, je rendis un compte exact à M. l'ambassadeur, qui eut la bonté de donner plus d'éloges à toutes les parties de ma conduite qu'elles n'en méritaient, mais qui me conseilla de ne rien dire à M. de Grimaldi de ce qui s'était passé, de peur de nuire à mon futur beau-frère.

Je me rendis chez ce ministre ; il me reçut avec bonté, lut la lettre de Clavico, donna son consentement au mariage, et souhaita toute sorte de bonheur à ma sœur ; en remarquant seulement que Don Joseph Clavico eût pu m'épargner le voyage, la forme usitée en pareil cas étant d'écrire au ministre. Je rejetai tout sur l'empressement que j'avais montré moi-même de venir lui faire ma cour, avant le temps où je le prierais de m'honorer de quelques audiences pour l'entretenir d'objets très-importans.

A mon retour à Madrid, je trouvai chez moi la lettre suivante du seigneur Clavico.

Copie de la lettre dont j'ai l'original.

« Voici, Monsieur, l'indigne billet qui s'est répandu dans le public, tant à la cour qu'à la ville : mon honneur y est outragé de la manière la plus sanglante, et je n'ose pas voir même la lumière, tandis qu'on aura de si basses idées de mon caractère et de mon honneur. Je vous prie, Monsieur, très-instamment, de faire voir le billet que j'ai signé, et d'en donner des copies. En attendant que le monde se désabuse, *pendant quelques jours, il n'est pas convenable de nous voir :* au contraire cela pourrait produire un mauvais effet ; et l'on croirait que ce malheureux papier est le véritable, et que celui qui paraîtrait à sa place, n'était qu'une composition faite après coup. Imaginez, Monsieur, dans quelle désolation doit me mettre un pareil outrage, et croyez-moi, Monsieur, votre, etc.

« *Signé* CLAVIJO ».

Il avait joint à sa lettre une déclaration fausse, gigantesque, abominable, et qui était tout entière de son écriture.

Je pris un peu d'humeur de la conclusion que tirait Clavico de cet indigne papier ; je

courus lui en faire les plus tendres reproches ; je le trouvai couché. Partie de ses effets étant restée chez M. Portuguès, je lui envoyai sur-le-champ du linge de toute espèce à changer ; et pour le consoler du chagrin où cet écrit fabriqué paraissait le plonger, je lui promis qu'à son rétablissement je le menerais par-tout avec moi comme mon frère et comme un homme honorable, en l'assurant que je voyais dans les dispositions de tout le monde, qu'on se plairait à m'en croire à ma parole.

Nous convînmes de tous les préparatifs du mariage de ma sœur ; et le lendemain plusieurs de ses amis me menèrent, à son invitation, chez le grand-vicaire, chez le notaire apostolique, etc. Cela fait, je revins chez lui très-content : « Mon ami, lui dis-je en l'em-
« brassant, l'état où nous sommes à l'égard
« l'un de l'autre, me permet de prendre quel-
« ques libertés avec vous ; si vous n'êtes pas en
« argent comptant, vous ferez fort bien d'ac-
« cepter ma bourse dans laquelle j'ai mis cent
« quadruples cordonnés et autres pièces d'or,
« le tout valant environ neuf mille livres ar-
« gent de France, sur quoi vous enverrez
« vingt-cinq quadruples à ma sœur, pour

« avoir des rubans : et voici des bijoux et des « dentelles de France ; si vous voulez lui en « faire présent, elle les recevra de votre « main plus agréablement encore que de la « mienne ».

Mon ami accepta les bijoux et dentelles, ayant de la peine à croire, dit-il, qu'on en trouvât d'aussi bon goût à Madrid ; mais quelques instances que je lui fisse, il refusa l'argent, que je remportai.

Le lendemain, jour de l'Ascension, un valet métis ou quart d'Espagnol Indien que j'avais pris à Baïonne, et qui la veille avait été me chercher de l'or cordonné chez mon banquier, me vola mes cent quadruples, ma bourse, toutes les pièces d'argenterie de mon nécessaire, qui n'étaient pas apparentes, un carton de dentelles à mon usage, tous mes bas de soie, et quelques vestes d'étoffe d'or, le tout valant à-peu-près quinze mille francs, et prit la fuite.

Je fus sur-le-champ chez le commandant de Madrid faire ma plainte ; et je demeurai un peu surpris de l'air glacé dont elle fut accueillie. On sera moins étonné dans un mo-

ment que je ne le fus alors moi-même; l'énigme va bientôt se débrouiller.

Cet accident ne m'empêcha pas de donner tous mes soins à mon ami malade; je lui reprochai doucement ma perte, en lui disant, que s'il eût accepté mes offres la veille au soir, il m'eût fait grand plaisir, et m'eût empêché d'être volé. Mon ami m'assura que ce petit malheur était irréparable, parce que ce valet, qui avait sûrement pris la route de Cadix, serait parti avec la flotte avant qu'on l'eût attrapé. J'en écrivis à M. l'ambassadeur, et ne m'en occupai plus.

Les jours suivans se passèrent en soins assidus de ma part, et en témoignages de la plus tendre reconnaissance de celle de Clavico. Mais le 5 juin, étant venu pour le voir à l'ordinaire au quartier des Invalides, j'appris avec surprise que mon ami avait encore brusquement délogé.

Changer de gîte une seconde fois sans m'en donner avis, me parut, je l'avoue, très-extraordinaire. Je le fis chercher dans tous les hôtels garnis de Madrid, et l'ayant enfin trouvé rue Saint-Louis, je lui témoignai mon étonne-

ment avec un peu moins de douceur que la première fois; mais il m'avoua qu'ayant été instruit qu'on avait reproché à son ami de partager avec un étranger, un logement de quartier que le roi ne lui donnait que pour lui seul; sans consulter l'embarras, ni sa santé, ni l'heure indue, il avait cru devoir quitter à l'instant l'appartement de son ami. Il fallut bien approuver sa délicatesse; mais je le grondai obligeamment de n'être pas venu prendre un logement dans la maison de ma sœur; je voulais même l'y conduire à l'instant. Il me serra les mains avec reconnaissance, et m'objecta que venant de prendre médecine, il ne s'exposerait pas à sortir de chez lui : cet usage étant celui de tous les Espagnols.

Le lendemain il refusa, sous le même prétexte, mes offres réitérées de venir chez ma sœur. Alors nos amis commencèrent à secouer la tête, à concevoir des soupçons; mais ils me paraissaient encore plus absurdes que malhonnêtes. A quoi bon des feintes avec moi? Le contrat était fait; il ne put être signé de plusieurs jours à cause de ces impatientantes *purgeries;* en Espagne, me disait-

on, tout acte est nul lorsqu'il se trouve daté du jour qu'un des contractans a pris médecine : chaque pays, chaque usage.

Ma sœur tremblait de nouveau; c'était par de semblables délais, que cet homme les avait déjà deux fois conduites à des dénouemens affreux. Je lui imposais silence avec amertume; cependant le soupçon se glissait dans mon cœur. Pour m'en délivrer tout-à-fait, le 7 juin, jour pris enfin pour signer le contrat, j'envoyai chercher d'autorité le notaire apostolique.

Mais quelle fut ma surprise, lorsque cet homme me dit qu'il allait faire signer au seigneur Clavico une déclaration bien contraire à mes vues ! qu'il avait reçu la veille une opposition au mariage de ma sœur, par une jeune personne qui prétendait avoir une promesse de Clavico, datée de 1755; de neuf années avant l'époque ou nous étions, 1764!

Je m'informe vîte du nom de l'opposante. Le notaire m'apprend que c'était *una Duenna* (fille de chambre). Humilié, furieux, je cours chez l'indigne Clavico.

« Cette promesse de mariage vient de vous, « lui dis-je; elle a été fabriquée hier. Vous

« êtes un homme abominable, auquel je ne
« voudrais pas donner ma sœur pour tous les
« trésors de l'Inde. Mais ce soir je pars pour
« Aranjuez; je rends compte à M. de Gri-
« maldi de votre infamie; et loin de m'op-
« poser pour ma sœur, à la prétention de
« votre *Duenna*, je demande pour unique
« vengeance qu'on vous la fasse épouser sur-
« le-champ. Je lui servirai de père, je lui
« paierai sa dot, et lui prodiguerai tous mes
« secours, pour qu'elle vous poursuive jus-
« qu'à l'autel. Alors pris dans votre propre
« piége, vous serez déshonoré, et je serai
« vengé.

« — Mon cher frère, mon ami, me dit-il,
« suspendez vos ressentimens et votre voyage
« jusqu'à demain; je n'ai nulle part à cette
« noirceur. A la vérité, dans un délire amou-
« reux, je fis cette promesse autrefois à la
« *Duenna* de madame Portuguès, qui était
« jolie, mais qui depuis notre rupture ne
« m'en a jamais reparlé. Ce sont les ennemis
« de Dona Maria votre sœur, qui font agir
« cette fille : mais croyez, mon ami, que le
« désistement de la malheureuse est l'affaire
« de quelques pistoles d'or. Je vous conduirai

« ce soir chez un célèbre avocat, que j'engagerai même à vous accompagner à Aranjues; et nous aviserons ensemble, avant « que vous partiez, aux moyens de parer à ce « nouvel obstacle, beaucoup moins important « que votre vivacité ne vous le fait craindre. « Mettez-moi aux pieds de Dona Maria votre « sœur, que je fais vœu d'aimer toute ma vie, « ainsi que vous; et ne manquez pas de vous « rendre ici ce soir à huit heures précises ».

L'amertume était dans mon cœur, et l'indécision dans ma tête. Je n'écoutais pourtant pas encore les pronostics affreux que l'on répandait : il était possible que j'eusse été joué par un fripon, mais quel était son but? Ne pouvant le deviner, n'en voyant même aucun qui fût raisonnable, je suspendais mon jugement, quoique l'effroi eût déjà gagné tout ce qui m'environnait. Je me rends à huit heures chez cet étrange mortel, accompagné des sieurs Perier et Durand. A peine étions-nous descendus de voiture, que la maîtresse de la maison vint au-devant de nous et me dit : Le seigneur Clavico est délogé depuis une heure; on ignore où il est allé.

Frappé de cette nouvelle et voulant en

douter encore, je monte à la chambre qu'il avait occupée; je ne trouve plus aucun de ses effets : mon cœur se serra de nouveau. De retour chez moi, j'envoyai six personnes courir toute la ville pour me découvrir le traître, à quelque prix que ce fût; mais convaincu de sa trahison, je m'écriais encore : A quoi bon ces noirceurs! Je n'y concevais rien, lorsqu'un courier de M. l'ambassadeur, arrivant d'Aranjuez, me remit une lettre de son Excellence, en me disant qu'elle était très-pressée. Je l'ai conservée et vais la transcrire ici.

Lettre de M. l'Ambassadeur de France, dont j'ai l'original.

« A Aranjuez le 7 juin 1764.

« M. de Robiou, Monsieur, commandant de Madrid, vient de passer chez moi pour m'apprendre que le sieur Clavico s'était retiré dans un quartier des Invalides, et avait déclaré qu'il y prenait asile contre les violences qu'il craignait de votre part, attendu que vous L'AVIEZ FORCÉ DANS SA PROPRE MAISON, IL Y A QUELQUES JOURS, LE PISTOLET SUR

LA GORGE, A SIGNER UN BILLET, PAR LEQUEL IL S'ÉTAIT ENGAGÉ A ÉPOUSER MADEMOISELLE VOTRE SŒUR. Il serait inutile que je vous communiquasse ici ce que je pense sur un aussi mauvais procédé. Mais vous concevrez aisément QUE, QUELQUE HONNÊTE ET DROITE QU'AIT ÉTÉ VOTRE CONDUITE DANS CETTE AFFAIRE, on pourrait y donner une tournure dont les conséquences seraient aussi désagréables que fâcheuses pour vous. Ainsi je vous conseille de demeurer entièrement tranquille, en paroles, en écrits et en actions, jusqu'à ce que je vous aie vu; ou ici, si vous y venez promptement, ou à Madrid, où je retournerai le 12.

« J'ai l'honneur d'être avec une parfaite considération, Monsieur, votre, etc.

« *Signé* OSSUN ».

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour moi. Quoi! cet homme qui depuis quinze jours me pressait dans ses bras, ce monstre qui m'avait écrit dix lettres pleines de tendresse, m'avait sollicité publiquement de lui donner ma sœur, était venu dix fois manger chez elle à la face de tout Madrid, il avait fait

une plainte au criminel contre moi pour cause de violence, et me poursuivait sourdement! Je ne me connaissais plus.

Un officier des gardes Wallonnes entre à l'instant et me dit : M. de Beaumarchais, vous n'avez pas un moment à perdre; sauvez-vous, ou demain matin vous serez arrêté dans votre lit; l'ordre est donné, je viens vous en prévenir : votre homme est un monstre, il a soulevé contre vous tous les esprits, et vous a conduit de promesses en promesses pour se rendre votre accusateur public. Fuyez, fuyez à l'instant : ou renfermé dans un cachot, vous n'avez plus ni protection ni défense.

Moi, fuir! me sauver! plutôt périr. Ne me parlez plus, mes amis, ayez-moi seulement une voiture de route à six mules, pour demain quatre heures du matin, et laissez-moi me recueillir jusqu'à mon départ pour Aranjuez.

Je me renfermai : j'avais l'esprit troublé, le cœur dans un étau; rien ne pouvait calmer cette agitation. Je me jetai dans un fauteuil où je restai près de deux heures dans un vide absolu d'idées et de résolutions.

Ce repos fatigant m'ayant enfin rendu à

4.

moi-même, je me rappelai que cet homme, depuis la date de sa plainte pour fait de violence, s'était promené publiquement avec moi dans mon carrosse, m'avait écrit dix lettres tendres, m'avait chargé spécialement de sa demande auprès du ministre devant vingt personnes. Je me jette à mon bureau; j'y broche avec toute la rapidité d'un homme en pleine fièvre, le journal exact de ma conduite depuis mon arrivée à Madrid : noms, dates, discours, tout se peint à ma mémoire, tout est fixé sous ma plume. J'écrivais encore à cinq heures du matin, lorsqu'on m'avertit que ma voiture m'attend, et que l'inquiétude de mes amis ne leur permet pas de me laisser plus long-temps à moi-même. Je monte en carrosse sans m'informer si quelqu'un me suit, sans savoir si j'étais présentable : une espèce d'ivresse me rendait sourd à tout ce qui n'était pas mon objet; mais on avait pourvu sans me le dire au nécessaire de mon voyage. Quelques amis m'offrent de m'accompagner. Je veux être seul, leur dis-je; je n'ai pas trop de douze heures de solitude pour calmer mes sens : et je partis pour Aranjuez.

M. l'ambassadeur était au palais quand j'ar-

rivai au *Sitio rèal*; je ne le vis qu'à onze heures du soir à son retour. « Vous avez bien « fait de venir sur-le-champ, me dit-il; je « n'étais rien moins que tranquille sur vous : « depuis quinze jours votre homme a gagné « toutes les avenues du palais. Sans moi vous « étiez perdu, arrêté, et peut-être conduit « au *Presidio* (1). J'ai couru chez M. de Gri- « maldi : je réponds (lui ai-je dit), de la « sagesse et de la bonne conduite de M. de « Beaumarchais en toute affaire, comme de « la mienne propre. C'est un homme d'hon- « neur, qui n'a fait que ce que vous et moi « eussions fait à sa place : je l'ai suivi depuis « son arrivée; faites retirer l'ordre de l'ar- « rêter, je vous prie : ceci est le comble de « l'atrocité de la part de son adversaire ». *Je vous crois*, m'a répondu M. de Grimaldi; *mais je ne suis le maître que de suspendre un moment : tout le monde est armé contre lui : qu'il parte à l'instant pour la France; on fermera les yeux sur sa fuite.*

---

(1) Prison perpétuelle à Oran ou Ceuta, sur les côtes d'Afrique.

« Ainsi, Monsieur, partez, il n'y a plus un « moment à perdre : on vous enverra vos « effets en France : vous avez six mules à vos « ordres. A tout prix, dès demain matin, « réprenez la route de France : je ne pour- « rais vous servir contre le soulèvement gé- « néral, contre des ordres si précis, et je se- « rais désolé qu'il vous arrivât malheur en ce « pays : partez ».

En l'écoutant je ne pleurais pas; mais par intervalle il me tombait des yeux de grosses gouttes d'eau que le resserrement universel y amassait. J'étais stupide et muet. M. l'ambassadeur attendri, plein de bonté, prévenant toutes mes objections, par l'aveu libre et franc que j'avais raison, ne m'en disait pas moins qu'il fallait céder à la nécessité, et fuir un malheur certain.

Et de quoi me punirait-on, Monsieur, puisque vous-même convenez que j'ai raison sur tous les points? Le roi fera-t-il arrêter un homme innocent et grièvement outragé? Comment imaginer que celui qui peut tout, préférera le mal quand il connaît le bien? — *Eh! Monsieur, l'ordre du roi s'obtient, s'exécute, et le mal est fait avant qu'on soit*

détrompé. Les rois sont justes ; mais on intrigue autour d'eux sans qu'ils le sachent ; et de vils intérêts, des ressentimens qu'on n'ose avouer, n'en sont pas moins souvent la source de tout le mal qui se fait. Partez, Monsieur ; une fois arrêté, personne ici ne prenant intérêt à vous, on finirait par conclure que, puisqu'on vous punit, il se peut que vous ayez tort ; et bientôt d'autres évènemens feraient oublier le vôtre ; car la légèreté du public est partout un des plus fermes appuis de l'injustice. Partez, vous dis-je, partez. — Mais, Monsieur, dans l'état ou je suis, où voulez-vous que j'aille ? — *Votre tête se trouble à l'excès, M. de Beaumarchais ; évitez un mal présent, et songez que vous ne rencontrerez peut-être pas deux fois en votre vie l'occasion de placer des réflexions si douloureuses pour l'humanité ; vous ne serez peut-être jamais indignement outragé par un homme plus puissant que vous ; vous ne courrez peut-être jamais une seconde fois le risque d'aller en prison pour avoir été, contre un fou, prudent, ferme et raisonnable ; ou si un pareil malheur vous arrivait en France, un homme au milieu de sa patrie a mille moyens de faire valoir son droit, qui lui manquent*

ailleurs. On traite moins bien un étranger sans appui, qu'un citoyen domicilié, qu'un père de famille, comme vous l'êtes, au milieu de tous ses parens. — Eh, Monsieur! que diront les miens? Que penseront en France mes augustes protectrices, qui, m'ayant vu constamment persécuté autour d'elles, ont pu juger au moins que je ne méritais pas le mal qu'on disait de moi. Elles croiront que mon honnêteté n'était qu'un masque tombé à la première occasion que j'ai cru trouver de mal faire impunément. — *Allez, Monsieur; j'écrirai en France; et l'on m'en croira sur ma parole.* — Et ma sœur, Monsieur! ma malheureuse sœur! ma sœur qui n'est pas plus coupable que moi! — *Songez à vous, l'on pouvoira au reste.* — Ah dieux! dieux! Ce serait là le fruit de mon voyage en Espagne! Mais *partez*, *partez*, était le mot dont M. d'Ossun ne sortait plus. Si j'avais besoin d'argent, il m'en offrait avec toute la générosité de son caractère. — Monsieur, j'en ai: mille louis dans ma bourse, et deux cent mille francs dans mon portefeuille me donneront le moyen de poursuivre un si sanglant outrage. — *Non, Monsieur, je n'y consens pas;*

vous m'êtes recommandé ; partez , je vous en prie ; je vous le conseille ; et j'irai plus loin même s'il le faut. — Je ne vous entends plus, Monsieur , pardon , je ne vous entends plus : et dans le trouble où j'étais , je courus m'enfoncer dans les allées sombres du parc d'Aranjuez. J'y passai la nuit dans une agitation inexprimable.

Le lendemain matin , bien raffermi , bien obstiné , bien résolu de périr ou d'être vengé , je vais au lever de M. de Grimaldi , ministre d'état. J'attendais dans son salon , lorsque j'entendis prononcer plusieurs fois le nom de M. Whal. Cet homme respectable , qui n'avait quitté le ministère que pour mettre un intervalle de repos entre la vie et la mort , était logé dans la maison de M. de Grimaldi. Je l'apprends , et sur le-champ je me fais annoncer chez lui , comme un étranger qui a les choses les plus importantes à lui communiquer. Il me fait entrer : et la plus noble figure rassurant mon cœur agité : Monsieur , lui dis-je , je n'ai point d'autre titre à vos bienfaits que celui d'être Français et outragé : vous êtes né vous-même en France où vous eûtes du service ; depuis vous avez passé dans ce

pays par tous les grades de l'illustration militaire et politique ; mais tous ces titres me donnent moins la confiance de recourir à vous, que la véritable grandeur avec laquelle vous avez remis volontairement au roi le dangereux ministère des Indes, dont vous êtes sorti les mains pures, lorsqu'un autre eût pu y entasser des milliards. Avec l'estime de la nation, vous êtes resté l'ami du roi : c'est le nom dont il vous honore sans cesse. Eh bien ! Monsieur, il vous reste une belle action à faire ; elle est digne de vous ; et c'est un Français au désespoir qui compte sur le secours d'un homme aussi vertueux.

Vous êtes Français, Monsieur, me dit-il ; c'est un beau titre auprès de moi ; j'ai toujours chéri la France, et voudrais pouvoir reconnaître en vous tous les bons traitemens que j'y ai reçus. Mais vous tremblez, votre âme est hors d'elle, asseyez-vous et dites-moi vos peines ; elles sont affreuses, sans doute, si elles égalent le trouble où je vous vois. Il défend à l'instant sa porte ; et moi, dans un état inexprimable de crainte et d'espérance, je lui demande la permission de lire le journal

exact de ma conduite depuis le jour de mon arrivée à Madrid : vous y suivrez mieux, Monsieur, le fil des évènemens, que dans une narration désordonnée que j'entreprendrais vainement de vous faire.

Je lus mon mémoire. M. Whal me calmait de temps en temps, en me recommandant de lire moins vîte pour qu'il m'entendît mieux, et m'assurant qu'il prenait le plus vif intérêt à ma narration. A mesure que les évènemens passaient, je lui mettais à la main les écrits, les lettres, toutes les pièces justificatives. Mais lorsque je vins à la plainte criminelle, à l'ordre de me mettre au cachot, suspendu seulement par M. de Grimaldi, à la prière de notre ambassadeur, au conseil qu'il m'avait donné de partir, auquel je ne lui cachais pas que je résistais, déterminé à périr ou à obtenir justice du roi, il fait un cri, se lève, et m'embrassant tendrement : — *Sans doute le roi vous fera justice, et vous avez raison d'y compter. M. l'ambassadeur, malgré sa bonté pour vous, est forcé de consulter ici la prudence de son état ; mais moi je vais servir votre vengeance de toute l'influence du mien : non, Monsieur, il ne sera pas dit qu'un brave*

Français ait quitté sa patrie, ses protecteurs, ses affaires, ses plaisirs, qu'il ait fait quatre cents lieues pour secourir une sœur honnête et malheureuse, et qu'en fuyant de ce pays il remporte dans son cœur, de la généreuse nation espagnole, l'abominable idée que les étrangers n'obtiennent chez elle aucune justice. Je vous servirai de père en cette occasion comme vous en avez servi à votre sœur. C'est moi qui ai donné au roi ce Clavico. Je suis coupable de tous ses crimes; eh Dieux! que les gens en place sont malheureux de ne pouvoir scruter avec assez de soin tous les hommes qu'ils emploient, et de s'entourer sans le savoir de fripons, dont les infamies leur sont trop souvent imputées. Ceci, Monsieur, est d'autant plus important pour moi, que ce Clavico ayant commencé par faire une espèce de feuille ou gazette, et se trouvant, par ses fonctions, rapproché du ministère, eût pu parvenir un jour à des emplois plus considérables, et moi je n'aurais fait présent à mon roi que d'un scélérat. On excuse un ministre de s'être trompé sur le choix d'un indigne sujet : mais sitôt qu'il le voit marqué du sceau de la réprobation publique, il se doit à lui-même de le

chasser à l'instant. J'en vais donner l'exemple à tous les ministres qui me suivront.

Il sonne. Il fait mettre des chevaux, il me conduit au palais ; en attendant M. de Grimaldi qu'il avait fait prévenir, ce généreux protecteur entre chez le roi, s'accuse du crime de mon lâche adversaire, a la générosité d'en demander pardon. Il avait sollicité son avancement avec ardeur, il met plus d'ardeur encore à solliciter sa chute. M. de Grimaldi arrive, les deux ministres me font entrer, je me prosterne. Lisez votre mémoire, me dit M. Whal avec chaleur, il n'y a pas d'âme honnête qui n'en doive être touchée comme je l'ai été moi-même. J'avais le cœur élevé à sa plus haute région ; je le sentais battre avec force dans ma poitrine ; et me livrant à ce qu'on pourrait appeller l'éloquence du moment, je rendis avec force et rapidité tout ce qu'on vient de lire. Alors le roi, suffisamment instruit, ordonna que Clavico perdît son emploi, et fût à jamais chassé de ses bureaux.

Ames honnêtes et sensibles ! croyez-vous qu'il y eût des expressions pour l'état où je me trouvais. Je balbutiais les mots de respect,

de reconnaissance, et cette âme entraînée naguère presque au degré de la férocité contre son ennemi, passant à l'extrémité opposée, alla jusqu'à bénir le malheureux dont la noirceur lui avait procuré le noble et précieux avantage qu'il venait d'obtenir au pied du trône.

Pour comble de bontés, le monarque envoya chez M. l'ambassadeur de France, où je dînais, donner l'ordre au Français, à qui il venait de rendre une justice si éclatante, de lui faire parvenir le journal exact de ce qui avait été lu et jugé au palais. M. l'ambassadeur, aussi touché que moi, me donna trois de ses secrétaires, qui, de leur part, y mettant une bienveillance patriotique, copièrent en peu d'heures mon journal avec les pièces justificatives, et le tout fut porté par M. l'ambassadeur au roi, qui ne dédaigna pas de dire qu'il garderait cet ouvrage, et même de s'informer avec bonté si le Français était satisfait.

Telle est la justice que j'ai obtenue en Espagne dans une querelle où j'étais en quelque façon l'agresseur. Mon cœur se serre en pensant que depuis, en France, étant offensé....

Telles sont les preuves authentiques et respectables sur lesquelles s'appuie le compte exact que l'animosité vient de me forcer de rendre de ma conduite en cette occasion, l'une des plus importantes de ma vie. J'ai osé nommer, sans leur aveu, le prince magnanime qui s'est plu à me faire justice, les généreux ministres qui y ont coopéré, le très-respecté marquis d'Ossun, notre ambassadeur, mon inestimable protecteur M. Whal, et toutes les personnes qui ont contribué à ma justification.

Au milieu d'une nation étrangère, je n'ai rencontré que grandeur, générosité, noble intérêt, service ardent, justice éclatante; et je n'aurais pas attendu dix ans à publier la reconnaissance que je garderai toute ma vie à la généreuse nation espagnole, si j'avais pu la faire éclater sans y mêler le récit d'un événement personnel qui ne pouvait intéresser que mes parens et moi.

Je revins à Madrid où tous les Français s'empressèrent de renouveler à ma pauvre sœur les témoignages de leur ancienne amitié. A la nouvelle de la perte de son emploi, qui se répandit par-tout, mon lâche ennemi, cer-

tain d'être arrêté, se sauva chez les capucins, d'où il m'écrivit une longue lettre pour implorer ma commisération. Il avait raison d'y compter, je ne le haïssais plus, je n'ai même jamais haï personne. Mais dans cette lettre, ce qui m'étonna davantage fut l'assurance avec laquelle il se tait sur sa plainte criminelle contre moi, se flattant apparemment que je l'ignorais encore. Il s'y défend seulement d'avoir provoqué l'opposition de la *Duenna* à laquelle il attribue mon ressentiment. Voici sa lettre avec ma réponse en marge, telle que je la lui envoyai.

Copie de la lettre de CLAVICO.

Depuis mercredi que j'ai reçu, Monsieur, la nouvelle de la privation de mon emploi (1), j'ai été dans des accès de fièvre les plus violens jusqu'à ce moment où, malgré ma faiblesse et mon abattement, je prends la plume pour vous remercier des bontés que vous avez eues pour moi. Non, je n'aurais jamais cru cela de

---

Copie de ma réponse en marge.

(1) C'est un malheur que vous vous êtes attiré.

vous. Vous aviez raison de ne pas répondre à mes lettres, on n'a rien à dire aux gens que l'on veut perdre sans ressource (2). Eh bien, Monsieur, êtes-vous satifait? Ces dames le sont-elles? Jouissez, jouissez tous de votre vengeance. Mais sur qui tombe-t-elle cette vengeance? Sur un homme que vous aimiez, qui a suivi en tout aveuglément vos volontés, sur un homme enfin qui vous aime encore malgré tout ce qui s'est passé (3). Ah! Monsieur, j'en appelle à votre cœur; ou il m'a trompé, ou il est incapable d'un procédé pareil. Mais comment pouvez-vous avoir sévi contre moi sans constater mon crime? Et quel est-il ce crime (4)? Une fille, par elle-même ou à la persuasion de quelque furieux et à mon insu, se présente contre moi. Je n'ai pas la moindre part à cette affaire, et l'on

(2) De quelles lettres parlez-vous?

(3) Vous m'aimez, monstre que vous êtes! Et vos lâches impostures! et votre plainte furtive et calomnieuse!

(4) Une plainte d'assassinat.

me croit l'auteur de cette nouvelle scène (5) ! On paraît en fureur contre moi, on m'accable d'injures malgré ma faiblesse et ma maladie ; et quand le chagrin de cet évènement laisse à mon cerveau déjà affaibli par plus de trente jours de fièvre et de diète, à peine la faculté de penser, on me tourmente, on ne croit pas à ma justification, on ne veut pas même m'écouter, ni convenir des moyens que je propose pour arranger cette cruelle affaire. Au contraire, on part pour Aranjuez, pour aller déshonorer et perdre entièrement un homme que l'on dit aimer avec passion (6), coupable ou non, n'importe. Eh ! se donne-t-on la peine de l'examiner avec loisir ?

Cependant cet homme accablé sous le poids de sa maladie et de ses violens chagrins, abandonné à lui-même, dans ce cruel état vous écrit à Aranjuez, et pour vous prouver son

---

(5) Il s'agit bien de cette fille, quand il existe une plainte atroce depuis trois semaines !

(6) Oui, malheureux, je vous aimais ; et c'est ma honte.

innocence (7), fait faire des démarches auprès de l'opposante pour la faire désister de sa prétention. Il n'y avait que ce moyen pour finir tout-d'un-coup ; il vous répète à ce sujet ce qu'il vous avait dit ici lui-même ; il vous prie surtout de suspendre les démarches que pouvait vous dicter le ressentiment qui vous conduisait (8). Chaque pas que vous alliez faire était un poignard que vous lui enfonciez dans le cœur, et chaque blessure était incurable (9).

Moi, victime des caprices du sort et comptant sur votre prudence et sur la bonté de votre cœur, quoique sans réponse de votre part, je n'attribuai votre silence qu'au hasard, et je m'empressai, par une seconde lettre, de vous rendre compte des espérances dont on me flattait au sujet de l'opposante, lesquelles sont justes (10).

---

(7) Et la plainte ! la plainte !

(8) Oui, le plus juste ressentiment.

(9) Le poignard qui vous perce est le désespoir de ne m'avoir pas fait périr.

(10) Des lettres à Aranjuez ? A moi? Imposteur maladroit !

Malgré votre silence, j'allais, Monsieur, vous récrire, quand la nouvelle de la privation de mon emploi me replongea tout de suite dans les accès de fièvre dont je ne sors qu'à présent (11).

Ah Monsieur! qu'avez-vous fait? N'aurez-vous pas à vous reprocher éternellement d'avoir sacrifié légèrement un homme qui vous appartenait, et dans le temps même qu'il allait devenir votre frère (12)? Quelques égaremens passés pouvaient-ils vous faire croire aussi légèrement, et sur des apparences? Mais dans quelles circonstances encore se présentait-il ce prétendu crime? Oui, Monsieur, je le répète et je le dirai à la face de l'univers: je n'ai aucune part à la démarche de l'opposante, et depuis ma réconciliation avec vos dames, je n'ai point changé (13), et je défie qui que ce soit au

(11) Je le crois; mais c'est de honte qu'il faut mourir.

(12) Vous! mon frère! Je la tuerais plutôt.

(13) Peut-on pousser la fourberie plus loin! Et mes violences! et ce pistolet que je vous ai présenté! et cette plainte que vous oublies!

monde de me prouver que depuis cette époque j'aie rien dit ni écrit de contraire à l'intention où j'étais et où je suis encore de terminer mon mariage avec Mademoiselle votre sœur (14).

La privation de mon emploi n'y fait rien. Le roi et le ministre, mieux informés, me rendront la justice qui m'est due (15). Personne au monde n'a rien à me reprocher. Si j'ai eu des torts vis-à-vis mademoiselle Caron, je les ai réparés par mon retour (16), hors de là je n'ai à rougir d'aucune action de ma vie. Or j'espère de la clémence de mon souverain qu'il daignera me faire rendre mon emploi quand il saura mon innocence (17). Puis-je espérer de vous, Monsieur, à qui elle constera parfaitement quand vous le voudrez, que vous ne vous opposerez point à ma

---

(14) Que je vous ai forcé de contracter le pistolet à la main.

(15) Ils vous l'ont rendue en vous chassant.

(16) En la mettant à la mort une troisième fois.

(17) Son innocence ! L'innocence de Clavico !

justification ? Elle doit vous intéresser autant que moi-même (18).

Je vous remets ci-joint copies des deux lettres que je vous écrivis à Aranjuez. Je commence même à douter que vous les ayiez reçues (19). Oui, je crois connaître votre cœur, il ne m'aurait pas sacrifié si cruellement s'il avait pu seulement se douter de mon innocence. Je sens encore de la satisfaction à vous justifier dans mon cœur (20). Et dans la fatalité de mon sort, je ne murmure point contre la main qui la conduit. Non, je ne renoncerai jamais au bonheur d'appartenir à votre chère famille (21). Hélas! depuis la dernière promesse mutuelle entre mademoiselle Caron et moi, j'ai bien souffert! Je compte assez sur la générosité de vos âmes pour croire

---

(18) Lâche adversaire ! Et c'est à moi que vous vous adresses !

(19) Je le crois bien, elles n'ont jamais été écrites.

(20) J'étais perdu par vous, homme indigne ! sans la grandeur, sans la justice du roi.

(21) M'appartenir ! Misérable !

que vous voudrez bien m'aider à me relever (22). Mes supérieurs et mes protecteurs, instruits de mon innocence, me tendront aussi une main secourable ; je l'espère avec d'autant plus d'empressement, que je n'ai point mérité leur colère (23).

J'ai l'honneur d'être aussi véritablement que jamais,

MONSIEUR,

Votre très-humble et
très-obéissant serviteur,

Signé CLAVIJO.

Madrid, 17 juin 1774.

P. S. On vient de me dire que mademoiselle Caron doit se marier (24) ; je ne puis pas le

(22) Je suis vengé. Je ne vous hais plus : j'irai même implorer M. de Grimaldi pour vous obtenir du pain, si je puis, dans un coin du monde, mais jamais à Madrid.

(23) Aussi n'a-t-on mis que de la justice à votre punition. M Whal seul a eu la générosité d'y mettre de la colère.

(24) Que vous importe?

croire. D'ailleurs voudrait-on donner à Madrid une nouvelle scène à nos dépens, et m'obliger à m'opposer à ce mariage pour authentiquer la droiture de mes intentions? Non : cela ne peut pas être (25).

A M. de Beaumarchais, etc., etc.

Je fus en effet demander grâce à M. le marquis de Grimaldi pour ce misérable homme; mais ce ministre mit à ses refus une indignation si obligeante pour moi, que je n'osai pas insister. J'écrivis le même jour à plusieurs protecteurs de Clavico, pour les prier de joindre leurs instances aux miennes. *M. le marquis de Grimaldi n'a pas voulu m'entendre*, leur disais-je; *il est révolté de l'indignité du sujet. Mais un homme malheureux par sa faute l'est doublement; et d'après cette terrible vérité, Clavico doit être bien près du désespoir. Voir mon ennemi même, dans cet affreux état, trouble la pureté de ma joie*,

---

(25) Qu'elle se marie ou non, vous n'avez plus rien à y voir. Votre femme, à vous, ce sera la *Duenna*. Je borne à cela ma vengeance.

dans l'heureux dénouement de mon aventure avec lui, etc.

Rien ne put fléchir l'équitable et rigoureux ministre.

La suite de mon voyage d'Espagne est étrangère à ma justification.

PORTRAIT

DU GAZETIER MARIN.

(Extrait des Mémoires.)

Ah! monsieur Marin, que vous êtes loin aujourd'hui de cet heureux temps où, la tête rase et nue, en long habit de lin, symbole de votre innocence, vous enchantiez toute la Ciotat par la gentillesse de vos fredons sur l'orgue, ou la claire mélodie de vos chants au lutrin! Si quelque prophète arabe, abordant sur la côte, et vous voyant un si joli enfant.... de chœur, vous eût dit : « Petit abbé, « prenez bien garde à vous, mon ami; ayez « toujours la crainte de Dieu devant les yeux, « mon enfant; sinon vous deviendrez un « jour..... » tout ce que vous êtes devenu enfin : ne vous seriez-vous pas écrié, dans votre tunique de lin, comme un autre Joas :

Dieu, qui voyez mon trouble et mon affliction,
Détournez loin de moi sa malédiction,
Et ne souffrez jamais qu'elle soit accomplie :
Faites que *Marin* meure avant qu'il vous oublie.

Il a bien changé, le Marin ! Et voyez comme le mal gagne et se propage quand on néglige de l'arrêter dans son principe ! ce Marin qui d'abord, pour toute volupté,

Quelquefois à l'autel,
Présentait au *vicaire* ou l'*offrande* ou le sel,

quitte la jaquette et les galoches, ne fait qu'un saut de l'orgue au préceptorat, à la censure, au secrétariat, enfin à la Gazette; et voilà mon Marin les bras retroussés jusqu'au coude, et pêchant le mal en eau trouble : il en dit hautement tant qu'il veut; il en fait sourdement tant qu'il peut; il arrête d'un côté les réputations qu'il déchire de l'autre : censures, gazettes étrangères, nouvelles à la main, à la bouche, à la presse; journaux, petites feuilles, lettres courantes, fabriquées, supposées, distribuées, etc., etc., encore quatre pages d'*et cætera ;* tout est à son usage. Écrivain éloquent, censeur habile, gazetier véridique, journalier de pamphlets; s'il mar-

che, il rampe comme un serpent ; s'il s'élève, il tombe comme un crapaud. Enfin, se traînant, gravissant, et par sauts et par bonds, toujours le ventre à terre, il a tant fait par ses journées, qu'enfin nous avons vu de nos jours le corsaire allant à Versailles, tiré à quatre chevaux sur la route, portant pour armoiries aux panneaux de son carrosse, dans un cartel en forme de buffet d'orgues, une Renommée en champ de gueule, les ailes coupées, la tête en bas, raclant de la trompette *marine ;* et pour support une figure dégoûtée, représentant l'Europe ; le tout embrassé d'une soutanelle doublée de gazettes, et surmontée d'un bonnet carré, avec cette légende à la houppe : QUES-A-CO ? MARIN.

GAITÉ
FAITE A LONDRES,
ADRESSÉE A L'ÉDITEUR DE LA CHRONIQUE DU MATIN.

---

6 mai 1776.

MONSIEUR L'ÉDITEUR,

Je suis un étranger, Français, plein d'honneur. Si ce n'est pas vous apprendre absolument qui je suis, c'est au moins vous dire en plus d'un sens, qui je ne suis pas; et par le temps qui court, cela n'est pas tout-à-fait inutile à Londres.

Avant-hier au Panthéon, après le concert et pendant qu'on dansait, j'ai trouvé sous mes pieds un manteau de femme, de taffetas noir, doublé de même et bordé de dentelle. J'ignore à qui ce manteau appartient; je n'ai

jamais vu, pas même au Panthéon, la personne qui le portait, et toutes mes recherches depuis n'ont pu rien m'apprendre qui fût relatif à elle.

Je vous prie donc, monsieur l'Éditeur, d'annoncer dans votre feuille ce manteau trouvé, pour qu'il soit rendu fidèlement à celle qui le réclamera.

Mais afin qu'il n'y ait point d'erreur à cet égard, j'ai l'honneur de vous prévenir que la personne qui l'a perdu, était ce jour-là coiffée en plumes couleur de rose ; je crois même qu'elle avait des pendeloques de brillans aux oreilles ; mais je n'en suis pas aussi certain que du reste. Elle est grande, bien faite ; sa chevelure est d'un blond argenté ; son teint éclatant de blancheur ; elle a le cou fin et dégagé ; la taille élancée, et le plus joli pied du monde. J'ai même remarqué qu'elle est fort jeune, assez vive et distraite ; qu'elle marche légèrement, et qu'elle a surtout un goût décidé pour la danse.

Si vous me demandez, monsieur l'Éditeur, pourquoi, l'ayant si bien remarquée, je ne lui ai pas remis sur-le-champ son manteau, j'aurai l'honneur de vous répéter ce que j'ai

dit plus haut : que je n'ai jamais vu cette personne ; que je ne connais ni ses yeux, ni ses traits, ni ses habits, ni son maintien, et ne sais ni qui elle est, ni quelle figure elle porte.

Mais si vous vous obstinez à vouloir apprendre comment, ne l'ayant point vue, je puis vous la désigner aussi bien, à mon tour, je m'étonnerai qu'un observateur aussi exact ne sache pas que l'examen seul d'un manteau de femme suffit pour donner d'elle toutes les notions qui la font reconnaître.

Mais, sans me targuer ici d'un mérite, qui n'en est plus un depuis que feu Zadig, de gentille mémoire, en a donné le procédé, supposez donc, monsieur l'Éditeur, qu'en examinant ce manteau, j'ai trouvé dans le coqueluchon quelques cheveux d'un très-beau blond, attachés à l'étoffe, ainsi que de légers brins de plumes roses échappés de la coiffure ; vous sentez qu'il n'a pas fallu un grand effort de génie pour en conclure que le panache et la chevelure de cette blonde doivent être en tout semblable aux échantillons qui s'en étaient détachés. Vous sentez cela parfaitement.

Et comme une pareille chevelure ne ger-

ma jamais sur un front rembruni, sur une peau équivoque en blancheur, l'analogie vous eût appris, comme à moi, que cette belle aux cheveux argentés doit avoir le teint éblouissant, ce qu'aucun observateur ne peut nous disputer sans déshonorer son jugement.

C'est ainsi qu'une légère éraflure au taffetas, dans les deux parties latérales du coqueluchon intérieur (ce qui ne peut venir que du frottement répété de deux petits corps durs en mouvement), m'a démontré, non qu'elle avait ce jour-là des pendeloques aux oreilles, aussi ne l'ai-je pas assuré, mais qu'elle en porte ordinairement, quoiqu'il soit peu probable, entre vous et moi, qu'elle eût négligé cette parure un jour de conquête ou de grande assemblée, c'est tout un ; si je raisonne mal, monsieur l'Éditeur, ne m'épargnez pas, je vous prie : rigueur n'est pas injustice.

Le reste va sans dire. On voit bien qu'il m'a suffi d'examiner le ruban qui attache au cou ce manteau, et de nouer ce ruban juste à l'endroit déjà fripé par l'usage ordinaire, pour reconnaître que l'espace embrassé par ce

nœud étant peu considérable, le cou enfermé journellement dans cet espace est très-fin et dégagé. Point de difficulté là-dessus.

Mesurant ensuite avec attention l'éloignement qui se trouve entre le haut de ce manteau, par derrière, et les plis ou froissement horizontal formé vers le bas de la taille par l'effort du manteau, quand la personne le serre à la française pour animer sa stature, et qu'elle fait froncer toute la partie supérieure aux hanches, pendant que l'inférieure, garnie de dentelle, tombe et flotte avec mollesse sur une croupe arrondie et fortement prononcée, il n'y a pas un seul amateur qui n'eût décidé, comme je l'ai fait, que le buste étant très-élancé, la personne est grande et bien faite. Cela parle tout seul, on voit le nu sous la draperie.

Supposez encore, monsieur l'Éditeur, qu'en examinant le corps du manteau, vous eussiez trouvé sur le taffetas noir l'impression d'un très-joli petit soulier, marqué en gris de poussière, n'auriez-vous pas réfléchi que si quelque autre femme eût marché sur le manteau depuis sa chute, elle m'eût certainement privé du plaisir de le ramasser? alors il

ne vous eût plus été possible de douter que cette impression ne vînt du joli soulier de la personne même qui avait perdu le manteau. Donc, auriez-vous dit, si son soulier est très-petit, son joli pied l'est bien davantage. Il n'y a nul mérite à moi de l'avoir reconnu ; le moindre observateur, un enfant trouverait ces choses-là.

Mais cette impression, faite en passant, et sans même avoir été sentie, annonce, outre une extrême vivacité de marche, une forte préoccupation d'esprit, dont les personnes graves, froides ou âgées sont peu susceptibles ; d'où j'ai conclu très-simplement que ma charmante blonde est dans la fleur de l'âge, bien vive et distraite en proportion. N'eussiez-vous pas pensé de même, monsieur l'Éditeur ? je vous le demande, et ne veux point abonder dans mon sens.

Enfin, réfléchissant que la place où j'ai trouvé son manteau, conduisait à l'endroit où la danse commençait à s'échauffer, j'ai jugé que cette personne aimait beaucoup cet amusement, puisque cet attrait seul avait pu lui faire oublier son manteau qu'elle foulait aux pieds. Il n'y avait pas moyen, je crois,

de conclure autrement; et quoique Français, je m'en rapporte à tous les honnêtes gens d'Angleterre.

Et quand je me suis rappelé le lendemain que, dans une place où il passait autant de monde, j'avais ramassé librement ce manteau (ce qui prouve assez qu'il tombait à l'instant même), sans que j'eusse pu découvrir celle qui venait de le perdre (ce qui dénote aussi qu'elle était déjà bien loin), je me suis dit : Assurément cette jeune personne est la plus alerte beauté d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande; et si je n'y joins pas l'Amérique, c'est que depuis quelque temps on est devenu diablement alerte dans ce pays-là.

En poussant plus loin mes recherches, peut-être aurais-je appris dans son manteau quelle est sa noblesse et sa qualité; mais quand on a reconnu d'une femme qu'elle est jeune et belle, ne sait-on pas d'elle à-peu-près tout ce qu'on en veut savoir ? Du moins en usait-on ainsi de mon temps dans quelques bonnes villes de France, et même dans quelques villages, comme Marly, Versailles, etc.

Ne soyez donc plus surpris, monsieur l'Éditeur, qu'un Français, qui toute sa vie a

fait une étude philosophique et particulière du beau sexe, ait découvert, au seul aspect du manteau d'une dame, et sans l'avoir jamais vue, que la belle blonde aux plumes roses qui l'a perdu, joint à tout l'éclat de Vénus, le cou dégagé des Nymphes, la taille des Grâces et la jeunesse d'Hébé; qu'elle est vive, distraite, et qu'elle aime à danser au point d'oublier tout pour y courir, sur le petit pied de Cendrillon, avec toute la légèreté d'Atalante.

Et soyez encore moins étonné, si, rempli toute la nuit des sentimens que tant de grâces n'ont pu manquer de m'inspirer, je lui ai fait à mon réveil ces petits vers innocens auxquels son manteau, votre feuille et vos bontés, monsieur l'Éditeur, serviront de passe-port.

Ô vous que je n'ai jamais vue,
Que je ne connais point du tout,
Mais que je crois, par avant-goût,
D'attraits abondamment pourvue!
Hier, quand vous vous échappiez
Parmi tant de belles en armes,
Je sentis tomber à mes pieds
Le manteau qui couvrait vos charmes.

A l'instant cet espoir secret
Qui nous saisit et nous chatouille
Quand nous tenons un bel objet,
Me fit mieux sentir le regret
De n'en tenir que la dépouille.
Je voudrais vous la reporter;
Mais examinons s'il est sage
A moi de m'en laisser tenter.
Si l'amour me guette au passage,
Le sort ne m'aura donc jeté
Dans un pays de liberté
Que pour y trouver l'esclavage ?
Peut-être aussi, pour mon malheur,
Un époux, un amant, que sais-je ?
A-t-il déjà le privilége
De sentir battre votre cœur;
Et pour prix de ma fantaisie,
Loin que le charme de vous voir
Fît naître en moi le moindre espoir,
J'expirerais de jalousie.
Il vaut donc mieux, belle inconnue,
Ne pas chercher dans votre vue
Le hasard d'un tourment nouveau.
A votre amant soyez fidèle ;

Mais plus son sort me paraît beau,
Plus je vous crois sensible et belle,
Moins je veux garder le manteau.

En rendant ce manteau-là, permettez, monsieur l'Éditeur, que je m'enveloppe dans le mien, et ne me signe ici que

L'Amateur Français.

LES DEUX AMIS,

OU

LE NÉGOCIANT DE LYON,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE;

Représenté sur le théâtre de la Comédie Française, le 13 janvier 1770.

Qu'opposerez-vous aux faux jugemens, à l'injure, aux clameurs?

Rien.

LES DEUX AMIS, acte IV, scène VII.

7.

AVERTISSEMENT.

Pour faciliter les positions théâtrales aux acteurs de province ou de société qui joueront ce drame, on a fait imprimer, au commencement de chaque scène, le nom des personnages, dans l'ordre où les Comédiens Français se sont placés, de la droite à la gauche, au regard des spectateurs. Le seul mouvement du milieu des scènes reste abandonné à l'intelligence des acteurs.

Cette attention de tout indiquer peut paraître minutieuse aux indifférens; mais elle est agréable à ceux qui se destinent au théâtre, ou qui en font leur amusement; sur-tout s'ils savent avec quel soin les Comédiens Français les plus consommés dans leur art, se consultent, et varient leurs positions théâtrales aux répétitions, jusqu'à ce qu'ils aient rencontré les plus favorables, qui sont alors consacrées, pour eux et leurs successeurs, dans le manuscrit déposé à leur bibliothèque.

C'est en faveur des mêmes personnes que l'on a par-tout indiqué la pantomime. Elles sauront gré à celui qui s'est donné quelques

peines pour leur en épargner ; et si le drame, par cette façon de l'écrire, perd un peu de sa chaleur à la lecture, il y gagnera beaucoup de vérité à la représentation.

ACTEURS.

AURELLY, riche négociant de Lyon, homme vif, honnête, franc et naïf.

MÉLAC père, receveur-général des fermes, à Lyon, philosophe sensible.

PAULINE, nièce d'Aurelly, élevée par Mélac père, jeune personne au-dessus de son âge.

MÉLAC fils, élevé avec Pauline, jeune homme bouillant, et d'une sensibilité excessive.

SAINT-ALBAN, fermier-général en tournée, homme du monde estimable.

DABINS, caissier d'Aurelly, protégé de Mélac père, homme de jugement, et fort attaché à son protecteur.

ANDRÉ, domestique de la maison, garçon très-simple.

La scène est à Lyon, dans le salon commun d'une maison occupée par Aurelly et par Mélac.



Acte 1.er Scène 1.re   *Simonet Sculp.t*

LES DEUX AMIS.

LES DEUX AMIS,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINE, MÉLAC FILS.

*Il est dix heures du matin. Le théâtre représente un salon; à l'un des côtés est un clavecin ouvert avec un pupitre chargé de musique. Pauline en peignoir est assise devant; elle joue une pièce. Mélac debout à côté d'elle, en léger habit du matin, ses cheveux relevés avec un peigne, un violon à la main, l'accompagne. La toile se lève aux premières mesures de l'*andante (1).

PAULINE, *après que la pièce est jouée.*

COMMENT trouvez-vous cette sonate?

---

(1) Pendant que les acteurs sont censés faire de la

MÉLAC FILS.

Votre brillante exécution la fait beaucoup valoir.

PAULINE.

C'est votre avis que je demande, et non des éloges.

MÉLAC FILS.

Je le dis aussi; elle me plairait moins sous les doigts d'un autre.

PAULINE *se lève.*

Fort bien; mais je m'en vais, je n'ai point encore vu mon oncle.

MÉLAC FILS *l'arrête.*

Il est sorti : il va...

PAULINE.

A la Bourse, apparemment.

MÉLAC FILS.

Je le crois. Le paiement s'ouvre demain. Ce temps critique et dangereux pour les négocians de Lyon exige qu'ils se voient...

---

musique, les premiers violons de l'orchestre jouent avec des sourdines, un *andante*, que les seconds-dessus et les basses accompagnent en pinçant; ce qui complète l'illusion du petit concert que le spectacle représente.

PAULINE.

Il s'est retiré bien tard cette nuit !

MÉLAC FILS.

Ils ont long-temps jasé. Mon père se plaignait à lui des fermiers-généraux qui me refusent la survivance de sa place de receveur-général des fermes.

PAULINE.

Bien malhonnêtement, sans doute?

MÉLAC FILS.

Sous prétexte qu'ils l'ont donnée. « Voilà « comme vous êtes, lui disait votre oncle. Ne « demandant jamais, un autre sollicite, il « obtient le prix de vos longs services ». Mais savez-vous ce que j'ai pensé, Pauline? c'est que si quelqu'un dans la compagnie nous a desservis, ce ne peut-être que Saint-Alban.

PAULINE.

Que vous êtes injuste! J'ai vu tout ce qu'il a écrit en votre faveur.

MÉLAC FILS.

On fait voir ce qu'on veut.

PAULINE.

Vous vous plaisez bien à l'accuser.

MÉLAC FILS.

Pas tant que vous à le défendre.

PAULINE, *fâchée.*

Vous m'impatientez. Depuis son départ, il faut donc se résoudre à voir toutes nos conversations rentrer dans celle-ci ?

MÉLAC FILS, *d'un air fin.*

Allons, la paix. — Ils ont ensuite parlé de votre établissement... du mien... Mon père m'a fait signe, je me suis retiré; mais, en sortant, j'ai entendu qu'il disait un mot... Ah ! Pauline...

(*Il veut lui prendre la main.*)

PAULINE, *se recule.*

Eh bien, monsieur !

MÉLAC FILS.

Un certain mot...

PAULINE *l'interrompt.*

Je ne suis pas curieuse. — Parlons de la petite fête que nous préparons à mon oncle, à l'occasion de ses lettres de noblesse : y songez-vous ?

MÉLAC FILS.

J'ai tout arrangé dans ma tête. Nous commencerons par un concert; peu de monde, nous et nos maîtres. Sur la fin on viendra l'avertir qu'on le demande. Pendant son absence, un tapis, deux paravents feront l'af-

faire, et nous lui donnerons la plus jolie petite pièce...

PAULINE.

Oh! point de comédie.

MÉLAC FILS.

Pourquoi?

PAULINE.

Vous connaissez la faiblesse de ma poitrine.

MÉLAC FILS.

On ne crie pas la comédie; ce n'est qu'en parlant qu'on la joue bien. Figure charmante! organe flexible et touchant! de l'âme sur-tout... Que vous manque-t-il? une jeune actrice se fait toujours assez entendre lorsqu'elle a le talent de se faire écouter.

PAULINE.

Oh! ce n'est ni d'éloquence, ni d'adresse qu'on vous accusera de manquer pour ramener les gens à vos idées... Et les couplets que je vous ai demandés.

MÉLAC FILS, *tendrement.*

Vous craignez qu'on ne les oublie...? injuste Pauline...!

PAULINE, *l'interrompt en s'asseyant.*

Essayons encore une pièce avant de m'habiller.

MÉLAC FILS, *s'assurant de l'accord du violon.*

Volontiers.

PAULINE.

Donnez-moi le nouveau livre.

MÉLAC FILS, *avec humeur.*

Pourquoi ne pas suivre le même?

PAULINE.

Pour sortir un peu de l'ancien genre. Au reste, comme c'était uniquement pour vous...

MÉLAC FILS, *d'un air incrédule.*

Oui, pour moi!

PAULINE, *riant.*

Voilà bien les ingrats! cherchant toujours à diminuer l'obligation, pour n'être point tenus de la reconnaissance! Cette musique n'est-elle pas plus piquante, plus variée?

MÉLAC FILS, *mécontent.*

Piquante, variée, délicieuse. C'est le beau Saint-Alban qui vous l'a choisie à Paris.

PAULINE.

Et toujours Saint-Alban? vous êtes bien étrange! Votre souverain bonheur serait que personne ne m'aimât.

MÉLAC FILS.

Je ne serai donc jamais heureux.

PAULINE.

Vous voudriez... qu'on ne pût me souffrir.

MÉLAC FILS.

Je ne désire point l'impossible.

PAULINE, *gaîment.*

Hé! il ne faudrait pas trop vous presser pour vous le faire avouer ingénument.

MÉLAC FILS.

Non; mais il est assez simple que je n'aime point un homme qui affiche des sentimens pour vous.

PAULINE.

Pour le venger de cette humeur, vous accompagnerez sa favorite.

MÉLAC FILS.

Oh! non. (*Il pose le violon sur une chaise.*)

PAULINE.

Vous me refusez?

MÉLAC FILS.

J'aime mieux demander pardon de tout ce que j'ai dit. (*Il se met à genoux.*)

PAULINE.

Et moi je le veux.

MÉLAC FILS.

C'est une tyrannie.

PAULINE, *plaisantant.*

Obéissez, ou je ne vous appelle plus mon frère.

MÉLAC FILS, *d'un air hypocrite, en se relevant.*

Si ce nom vous déplaît, vous avez un autre moyen de m'y faire renoncer.

PAULINE.

Et c'est?

MÉLAC FILS.

De m'en permettre un plus doux.

SCÈNE II.

PAULINE, MÉLAC FILS, MÉLAC PÈRE.

(*Mélac père paraît dans le fond.*)

PAULINE.

Je ne vous entends pas.

MÉLAC FILS.

Vous ne m'entendez-pas? Je vais...

PAULINE, *lui coupant la parole.*

Je vais... Je vais jouer la pièce : m'accompagnerez-vous, oui ou non?

MÉLAC FILS, *lui baise les mains.*

Pardon, pardon; mais pour celle-ci, en vérité, elle est trop difficile.

PAULINE, *avec une petite moue.*

Hum... Mauvais caractère ! je ne sais ce qui vous la fait voir ainsi. (*Il lui baise les mains ; elle se fâche.*) Finissez, monsieur de Mélac, je vous l'ai déjà dit. Ces libertés m'offensent : laissez mes mains.

MÉLAC FILS.

Qui pourrait refuser... (*Il continue à lui baiser les mains.*) un juste hommage... à leur dextérité. (*Mélac père se retire avec mystère.*)

SCÈNE III.

MÉLAC FILS, PAULINE.

PAULINE, *s'échappant.*

Encore? obstiné! mutin! disputeur! audacieux! jaloux...! car vous méritez tous ces noms-là. Vous refusez de m'accompagner, vous en aurez ce soir la honte publique.

SCÈNE IV.

MÉLAC FILS.

Mon cœur la suit... Ah! Pauline... Je plaisante avec elle... Je dispute... Je l'obstine... Sans ce détour, je n'oserais jamais... Si mon père m'eût obtenu cette survivance, mon état une fois fait... « Je le veux absolument, dit-« elle, obéissez... » J'aime à la voir prendre ainsi possession de moi, sans qu'elle s'en doute... (*Il va fermer le clavecin.*) Oui; mais elle a beau dire, je ne jouerai point la musique de son Saint-Alban... Que je le hais, avec son esprit, sa richesse et son air affectueux! Il avait bien affaire de rester trois semaines ici, ce beau fermier-général! On l'envoie en tournée...

SCÈNE V.

MELAC FILS, MÉLAC PÈRE.

MÉLAC PÈRE, *jouant l'étonné.*

Tout seul, mon fils! Il me semblait avoir entendu de la musique.

MÉLAC FILS.

C'était Pauline, mon père; elle est allée s'habiller.

MÉLAC PÈRE.

Mais vous, Mélac, vous n'êtes pas décemment : ces cheveux...

MÉLAC FILS.

Elle était en peignoir elle-même.

MÉLAC PÈRE.

Cette aimable confiance de l'innocence n'autorise point à lui manquer.

MÉLAC FILS.

Moi, lui manquer, mon père!

MÉLAC PÈRE.

Oui, mon fils, c'est lui manquer que de vous montrer à ses yeux dans ce désordre. Parce qu'elle ignore le danger, ou vous estime assez pour n'en point craindre avec vous, est-ce une raison d'oublier ce que vous devez à son sexe, à son âge, à son état?

MÉLAC FILS.

Je ne vais point chez elle ainsi. Ce salon nous est commun, nous y avons toujours étudié le matin... Quand on demeure ensemble... Mais, mon père, jusqu'à présent, vous

ne m'avez rien dit... Est-ce monsieur Aurelly qui fait cette remarque ?

MÉLAC PÈRE.

Son oncle? Non, mon ami. Aussi simple qu'honnête, Aurelly ne suppose jamais le mal où il ne le voit pas; mais, tout occupé de son commerce, il s'est reposé sur moi des mœurs et de l'éducation de sa nièce, et je dois la garantir par mes soins...

MÉLAC FILS.

La garantir!

MÉLAC PÈRE.

Elle n'est plus un enfant, mon fils, et ces familiarités d'autrefois...

MÉLAC FILS, *un peu déconcerté.*

J'espère ne jamais m'oublier devant elle, et lui montrer toujours autant de respect que je renferme d'attachement.

MÉLAC PÈRE.

Pourquoi le renfermer, s'il n'est que raisonnable? Riez avec elle, dans la société, devant moi, devant son oncle, très-bien : mais c'est lorsque vous la trouvez seule, mon fils, qu'il faut la respecter. La première punition de celui qui manque à la décence, est d'en perdre bientôt le goût; une faute en

amène une autre, elles s'accumulent; le cœur se déprave; on ne sent plus le frein de l'honnêteté que pour s'armer contre lui : on commence par être faible, on finit par être vicieux.

MÉLAC FILS, *déconcerté.*

Mon père, ai-je donc mérité une aussi sévère réprimande?

MÉLAC PÈRE, *d'un ton plus doux.*

Des avis ne sont point des reproches. Allez, mon fils; mais n'oubliez jamais que la nièce de votre ami, du bienfaiteur de votre père, doit être sacrée pour vous. Souvenez-vous qu'elle n'a point de mère qui veille à sa sûreté. Songez que mon honneur et le vôtre doivent être ici les appuis de son innocence et de sa réputation. Allez vous habiller.

SCÈNE VI.

MÉLAC PÈRE.

S'il s'était douté que je l'eusse vu, il eût mis, à se disculper, toute l'attention qu'il a donnée à ma morale. On ne se ment pas à soi-même; et s'il a tort, il se fera bien sans

moi l'application de la leçon. Ceci me rappelle avec quel soin Aurelly détournait la conversation hier au soir, quand je la mis sur l'établissement de sa nièce. Sa nièce...! Mais est-il bien vrai qu'elle le soit...? Son embarras en m'en parlant semblait tenir... de la confusion... Je me perds dans mes soupçons... Quoi qu'il en soit, je ne veux pas que mon ami puisse jamais me reprocher d'avoir fermé les yeux sur leur conduite.

SCÈNE VII.

MÉLAC PÈRE, ANDRÉ, *en papillotes et en veste du matin, un ballet de plumes sous le bras, entre, regarde de côté et d'autre, et s'en retourne.*

ANDRÉ.

Il n'y est pas, monsieur Dabins.

MÉLAC PÈRE.

Qu'est-ce?

ANDRÉ.

Ah! ce n'est rien. C'est ce gros Monsieur...

MÉLAC PÈRE.

Quel Monsieur?

ANDRÉ, *d'un ton de niais.*

Celui qui vient... Qui m'a tant fait rire le jour de cette histoire...

MÉLAC PÈRE.

Est-ce qu'il n'a pas de nom?

ANDRÉ.

Si fait, il a un nom. Monsieur... monsieur... C'est qu'il s'appelle encore autrement.

MÉLAC PÈRE.

Autrement que quoi?

ANDRÉ.

Je l'ai bien entendu peut-être... Paris, deux et demi; Marseille, Canada, trente-huit, que sais-je?

MÉLAC PÈRE, *riant de pitié.*

Ah, l'agent de change?

ANDRÉ.

C'est ça.

MÉLAC PÈRE.

Mais ce n'est pas moi qu'il cherche?

ANDRÉ.

C'est monsieur Dabins.

MÉLAC PÈRE.

Qu'il passe à la caisse d'Aurelly.

ANDRÉ.

Il en vient. Ce caissier n'est-il pas déja sorti !

MÉLAC PÈRE.

Un jour comme celui-ci ! Il est donc fou !

ANDRÉ.

Je ne sais pas.

MÉLAC PÈRE.

Voyez à sa chambre, au jardin, par-tout.

ANDRÉ *va et revient.*

Moi, j'ai mon ouvrage... ; et si je ne le trouve pas, qu'est-ce qu'il faudra que je lui dise ?

MÉLAC PÈRE.

Rien. Car on ne finirait plus...

SCÈNE VIII.

MÉLAC PÈRE.

Qui croirait qu'un garçon aussi simple fût le fait d'un homme bouillant, d'Aurelly ? sa règle est assez juste. Aux gens de cet état, moins d'esprit, moins de corruption.

SCÈNE IX.

DABINS, MÉLAC PÈRE.

MÉLAC PÈRE.

On vous cherche, monsieur Dabins.

DABINS, *d'un air effrayé.*

Depuis une heure, monsieur, j'épie le moment de vous trouver seul.

MÉLAC PÈRE.

Que me voulez-vous?

DABINS.

Puis-je parler en liberté?

MÉLAC PÈRE.

Vous êtes pâle, défait, votre voix est tremblante!

DABINS.

Ah, monsieur!

MÉLAC PÈRE.

Expliquez-vous.

DABINS.

Comment vous apprendre le malheur...?

MÉLAC PÈRE.

Sortez de ce trouble; parlez.

réclamera ses effets, qui lui seront remis. C'est tout au plus un retard : achevez.

DABINS.

J'ai tout dit. Notre paiement était fondé sur ces rentrées qui n'ont jamais manqué ; nous n'avons pas dix mille francs en caisse.

MÉLAC PÈRE.

Et vous devez en payer demain ?

DABINS.

Six cent mille. Il y a de quoi perdre l'esprit.

MÉLAC PÈRE.

Il me quitte : il ne sait donc point...?

DABINS.

Voilà mon embarras. Vous connaissez sa probité, ses principes... Il en mourra... Un homme si bon, si bienfaisant... Mais, monsieur, il n'y a que vous qui puissiez vous charger de lui apprendre...

MÉLAC PÈRE.

Il n'est pas possible qu'Aurelly n'ait pas chez lui de quoi parer à cet accident.

DABINS.

Il a du bien, d'excellens immeubles. Cette maison, sa terre ; mais avoir à payer demain six cent mille francs, et pas un sou...!

MÉLAC PÈRE.

Attendez. Je lui connais cent mille écus qu'un ami, m'a-t-il dit, lui a confiés.

DABINS.

Il ne les a plus : monsieur de Préfort s'était chargé de les convertir en effets pareils à ceux qu'il lui avait procurés. Aujourd'hui tout est là; tout manque à-la-fois.

MÉLAC PÈRE.

Onze cent mille francs arrêtés, au moment de payer!

DABINS.

Il périt au milieu des richesses.

MÉLAC PÈRE *se promène.*

Vous l'avez dit, il en mourra; l'homme le plus vertueux! le plus sage...! une réputation si intacte! s'il suspend ses paiemens, s'il faut que son honneur... Il en mourra, l'infortuné : voilà ce qu'il y a de bien certain. (*Il se promène plus vîte.*)

DABINS.

Si l'on eût reçu la nouvelle huit jours plus tôt...

MÉLAC PÈRE.

C'est un homme perdu.

DABINS.

Ces lettres de noblesse encore lui font tant

de jaloux! Vous verrez; monsieur, les amis que lui laissera l'infortune : il n'y a peut-être pas un négociant dans Lyon qui ne fût bien-aise au fond du cœur... Trouver de l'argent! il ne faut pas s'en flatter.

MÉLAC PÈRE *se promène.*

J'ai bien ici cent mille francs à moi.

DABINS.

Qu'est-ce que cela!

MÉLAC PÈRE, *rêvant.*

En effet, qu'est-ce que cela!

DABINS.

A peine le sixième de ce qu'il nous faut.

MÉLAC PÈRE *s'arrête.*

Monsieur Dabins.

DABINS.

Monsieur.

MÉLAC PÈRE.

Où est votre courrier?

DABINS.

Je l'ai fait cacher.

MÉLAC PÈRE.

Monsieur Dabins, allez m'attendre dans mon cabinet. Ne voyez personne, enfermez-vous, enfermez-vous soigneusement. Je vous rejoins, j'ai besoin de me recueillir...

DABINS.

Sur la manière de lui annoncer...?

MÉLAC PÈRE.

C'est lui. Partez, sans dire un mot.

SCÈNE X.

MÉLAC PÈRE, DABINS, AURELLY.

AURELLY.

Bonjour, Mélac. Ah! te voilà, Dabins? J'ai trouvé l'agent de change qui te cherche; il emporte mes deux effets sur Pétersbourg. Eh bien, nos fonds de Paris? (*Il ôte son épée qu'il pose sur une chaise.*)

MÉLAC PÈRE, *vivement.*

C'est ce dont il me parlait, en me demandant si je n'avais pas quelques papiers à échanger pour simplifier son opération.

AURELLY.

Comme tu es rouge, Mélac!

MÉLAC PÈRE.

Ce n'est rien.

AURELLY, *à Dabins qui sort.*

Monsieur Dabins, le bordereau de tous mes paiemens en état pour ce soir. (*Dabins sort.*)

SCÈNE XI.

MÉLAC PÈRE, AURELLY.

AURELLY, *gaîment.*

Je t'ai bien désiré tout-à-l'heure à l'intendance, tu m'aurais vu batailler...

MÉLAC PÈRE.

Contre qui?

AURELLY.

Ce nouveau noble, si plein de sa dignité, si gros d'argent et si bouffi d'orgueil, qu'il croit toujours se commettre lorsqu'il salue un roturier.

MÉLAC PÈRE, *distrait.*

Moins il y a de distance entre les hommes, plus ils sont pointilleux pour la faire remarquer.

AURELLY.

Celui-ci, qui, jusqu'à l'époque de mes lettres de noblesse, ne m'avait jamais regardé, s'avise de me complimenter aujourd'hui d'un ton supérieur : « Je me flatte « (m'a-t-il dit) que vous quittez enfin le « commerce avec la roture ».

MÉLAC PÈRE, *à part.*

Ah! dieux!

AURELLY.

Quoi ?

MÉLAC PÈRE, *s'efforçant de rire.*

Je crois l'entendre.

AURELLY.

Au contraire, monsieur, ai-je répondu ; je ne puis mieux reconnaître le nouveau bien que je lui dois, qu'en continuant à l'exercer avec honneur.

MÉLAC PÈRE, *embarrassé.*

Ah, mon ami ! le commerce expose à de si terribles revers !

AURELLY.

Tu m'y fais songer : l'agent de change ne s'explique pas ; mais, à son air, je gagerais que le paiement ne se passera pas sans quelque banqueroute considérable.

MÉLAC PÈRE.

Je ne vois jamais ce temps de crise, sans éprouver un serrement de cœur sur le sort de ceux à qui il peut être fatal.

AURELLY.

Et moi, je dis que la pitié qu'on a pour les

fripons, n'est qu'une misérable faiblesse, un vol qu'on fait aux honnêtes gens. La race des bons est-elle éteinte? Pour...

MÉLAC PÈRE.

Je ne parle point des fripons.

AURELLY, *avec chaleur.*

Les malhonnêtes gens reconnus sont moins à craindre que ceux-ci : l'on s'en méfie ; leur réputation garantit au moins de leur mauvaise foi.

MÉLAC PÈRE.

Fort bien : mais...

AURELLY.

Mais un méchant qui travailla vingt ans à passer pour honnête homme, porte un coup mortel à la confiance, quand son fantôme d'honneur disparaît : l'exemple de sa fausse probité fait qu'on n'ose plus se fier à la véritable.

MÉLAC PÈRE, *douloureusement.*

Mon cher Aurelly, n'y a-t-il donc point de faillites excusables? Il ne faut qu'une mort, un retard de fonds ; il ne faut qu'une banqueroute frauduleuse un peu considérable pour en entraîner une foule de malheureuses.

AURELLY.

Maheureuses ou non ; la sûreté du commerce ne permet pas d'admettre ces subtiles différences : et les faillites qui sont exemptes de mauvaise foi, ne le sont presque jamais de témérité.

MÉLAC PÈRE.

Mais c'est outrer les choses que de confondre ainsi...

AURELLY.

Je voudrais qu'il y eût là-dessus des lois si sévères, qu'elles forçassent enfin tous les hommes d'être justes.

MÉLAC PÈRE.

Eh ! mon ami, les lois contiennent les méchans sans les rendre meilleurs ; et les mesures les plus pures ne peuvent sauver un honnête homme d'un malheur imprévu.

AURELLY

Monsieur, la probité du négociant importe à trop de gens, pour qu'on lui fasse grâce en pareil cas.

MÉLAC PÈRE.

Mais, écoutez-moi.

AURELLY.

Je vais plus loin. Je soutiens que l'honneur

des autres est engagé à ce que celui qui ne paie pas soit flétri publiquement.

MÉLAC PÈRE, *mettant ses mains sur son visage.*

Ah! bon Dieu!

AURELLY.

Oui, flétri. S'il est malheureux, entre mourir et paraître indigne de vivre, le choix est bientôt fait, je crois; qu'il meure de douleur; mais que son exemple terrible augmente la prudence ou la bonne-foi de ceux qui l'ont sous les yeux.

MÉLAC PÈRE, *s'échauffant.*

Vous condamnez, sans distinction, à l'opprobre, un infortuné comme un coupable?

AURELLY.

Je n'y mets pas de différence.

MÉLAC PÈRE.

Quoi! si l'un de vos amis, victime des évènemens...?

AURELLY.

Je serais son juge le plus sévère.

MÉLAC PÈRE, *le regardant fixement.*

Si c'était moi?

AURELLY.

...Si c'était toi...? Son air me fait trembler.

MÉLAC PÈRE.

Vous ne répondez pas ?

AURELLY, *fièrement.*

Si c'était vous... ? (*avec effusion.*) Mais premièrement, tu n'es pas négociant : et voilà comme tu fais toujours ; quand tu ne peux convaincre mon esprit, tu attaques mon cœur.

MÉLAC PÈRE, *à part.*

O ciel ! comment lui apprendre... ?

SCÈNE XII.

MÉLAC PÈRE, PAULINE, AURELLY.

PAULINE, *habillée.*

Ah ! voilà mon oncle de retour.

MÉLAC PÈRE, *à part, avec douleur.*

Et sa nièce !

PAULINE.

Bonjour, mon cher oncle ; avez-vous mieux reposé cette nuit que la précédente ?

AURELLY.

Fort bien : et toi ?

PAULINE.

Votre conversation si sérieuse du souper

m'a un peu agitée : elle m'a laissé une impression... j'ai peu dormi.

AURELLY, *en riant.*

Nous aurons soin à l'avenir de monter nos bavardages sur un ton plus gai. Nous ne devons pas troubler les nuits de celle qui nous rend les jours si agréables. (*Pauline l'embrasse.*)

MÉLAC PÈRE, *à part.*

Sa sécurité me perce l'âme.

AURELLY.

Ah ça ! mon enfant, quel amusement nous disposes-tu aujourd'hui ?

PAULINE.

Cette après-midi, grand assaut de musique entre l'obstiné Mélac et moi : vous serez les juges. Vous savez qu'il donne la préférence au violon sur tout autre instrument.

AURELLY, *gaîment.*

Et toi tu défends le clavecin à outrance ?

PAULINE.

Je soutiens l'honneur du clavecin. La loi du combat est que le vaincu sera réduit à ne faire qu'accompagner l'autre, qui brillera seul tout le reste du concert ; et je vous confie que j'ai de quoi le faire mourir de dépit.

AURELLY.

Bravo ! bravo !

MÉLAC PÈRE, *d'un ton pénétré.*

Ne ferions-nous pas mieux, mes amis, de remettre ce concert ; tant de gens sont à Lyon dans le trouble et l'inquiétude : « Il « semble, dira-t-on, que ceux-ci fassent « parade de leur aisance, pour insulter à « l'embarras où les autres sont plongés. » On comparera cette joie déplacée avec le désespoir qui poignarde peut-être en ce moment d'honnêtes gens qui ne s'en vantent pas.

AURELLY, *riant.*

Ha, ha, ha ! vois-tu comment ce grave philosophe détruit nos projets d'un seul mot ? Il faut bien lui céder pour avoir la paix. Remets ton cartel à quelque autre jour.

MÉLAC PÈRE, *à part, en sortant.*

Allons sauver, s'il se peut, l'honneur et la vie à ce malheureux.

SCÈNE XIII.

PAULINE, AURELLY.

AURELLY.

Mais... il a quelque chose aujourd'hui... N'as-tu pas remarqué...?

PAULINE.

En effet, j'ai cru voir un nuage...

AURELLY.

Ah ! la philosophie a aussi ses humeurs.

PAULINE.

Que disiez-vous donc ?

AURELLY.

Nous parlions faillites, banqueroutes.

PAULINE.

C'est cela. Son âme est si sensible, que le malheur même de ceux qu'il ne connaît pas l'afflige.

SCÈNE XIV.

PAULINE, ANDRÉ, AURELLY.

ANDRÉ, *criant et courant.*

Monsieur ! monsieur !

PAULINE *fait un cri de surprise.*

Ah...!

AURELLY.

Qu'est-ce que c'est donc ?

ANDRÉ, *avec joie.*

Le valet de chambre de monsieur le grand fermier (1) descend de cheval dans la cour.

AURELLY, *avec humeur.*

Eh bien ! vous ne pouvez pas dire cela sans courir, et nous crier aux oreilles ?

PAULINE.

Il m'a fait une frayeur...

ANDRÉ.

Dame ! est-ce que ce n'est rien donc ? monsieur le grand-fermier qui arrive !

AURELLY.

Saint-Alban ?

ANDRÉ.

Monsieur de la Fleur l'a laissé à la dernière poste.

---

(1) Les gens du peuple de toutes les provinces méridionales de France nomment ainsi les fermiers du Roi.

PAULINE, *avec humeur.*

Quand nous l'aurions appris deux minutes plus tard?

AURELLY, *à Pauline.*

Quel dommage que le concert soit dérangé! Tu voulais des juges; en voici un que tu ne récuserais pas... Il repasse bientôt! Qu'on fasse rafraîchir son courrier.

ANDRÉ.

Bon! il n'a fait qu'un saut dans l'office. Pour un valet de chambre, on ne dira pas qu'il est fier, lui.

AURELLY.

Suis-moi.

ANDRÉ.

Quel appartement faut-il disposer?

AURELLY.

Suis-moi, te dis-je; je vais donner des ordres..

SCÈNE XV.

PAULINE, *avec chagrin.*

Saint-Alban...! C'est son amour qui le ramène... J'ai le cœur serré. (*Elle soupire.*) Ia

persécution de celui-ci, la jalousie qu'elle donne à Mélac, et sur-tout la nécessité de cacher sous un air libre un sentiment que je ne puis dompter.... En vérité, mon état devient plus pénible de jour en jour.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉLAC FILS, *en habit de ville*, PAULINE.

PAULINE, *avec une gaîté affectée*.

POUR quelqu'un qui a fait une aussi belle toilette, vous avez une terrible humeur.

MÉLAC FILS.

C'est votre gaîté qui me la donne, mademoiselle ; c'est ce retour précipité. Saint-Alban doit rester trois mois en tournée ; il en passe un ici ; et à peine est-il parti, qu'on le voit revenir.

PAULINE.

S'il a des affaires à Paris ?

MÉLAC FILS.

La Fleur dit qu'il n'y va pas. Un tel empressement ne regarde que vous, mademoiselle.

PAULINE, *en riant.*

Depuis quand suis-je mademoiselle ? les doux noms de frère et de sœur...

MÉLAC FILS, *avec feu.*

Saint-Alban vous aime : il est riche, en place, estimé ; je vois tout mon malheur. Il vous aime, il vous obtiendra, et j'en mourrai de chagrin.

PAULINE, *gaîment.*

Dites-moi, je vous prie, où vous prenez toutes les folies qui vous échappent ?

MÉLAC FILS.

Écoutez, Pauline. Vous faites profession de sincérité ; assurez-moi qu'il ne vous a rien dit, et je serai calmé.

PAULINE.

Que voulez-vous qu'il m'ait dit ?

MÉLAC FILS.

Que vous êtes belle ; qu'il vous aime.

PAULINE.

C'est une phrase si commune ; et vous aussi vous me l'avez dit : tous les jeunes gens reçus dans cette maison, ne se donnent-ils pas les airs de tenir le même langage ?

MÉLAC FILS.

Aucun d'eux, sans doute, n'a pu vous voir

avec indifférence ; mais s'ils vous connaissaient comme moi...

PAULINE.

Ils me verraient bien haïssable.

MÉLAC FILS.

Ils n'auraient plus besoin de vous trouver si belle, pour vous aimer éperdûment. Revenons...

PAULINE.

Dans un homme comme Saint-Alban, ces propos que vous redoutez ne sont que des galanteries d'usage et sans conséquence ; de la part des autres, c'est pure étourderie... de la vôtre...

MÉLAC FILS.

De la mienne ?

PAULINE, *gaîment.*

De la vôtre... Mais je voudrais bien savoir pourquoi vous vous donnez les airs de m'interroger ? Il faut avoir de grands titres pour user de pareils priviléges.

MÉLAC FILS.

Ah! Pauline ! il arrive, et vous plaisantez !

PAULINE, *sérieusement.*

Brisons là, je vous prie. Peut-être auriez-

vous à vous plaindre de moi, si quelque autre avait lieu de s'en louer.

MÉLAC FILS, *avec feu.*

Ce Saint-Alban me fait trembler ; ôtez-moi cette inquiétude.

PAULINE.

Que vous êtes importun !

MÉLAC FILS.

Défendez-moi seulement d'en avoir.

PAULINE.

Oh ! quand il veut une chose...! (*Étourdiment.*) Si je vous le défends, m'obéirez-vous ?

MÉLAC FILS, *lui baisant les mains avec transport.*

Ma chère Pauline !

PAULINE, *s'échappant.*

Toujours le même ! on ne peut dire un mot sans être forcé de quereller ou de vous fuir. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

MÉLAC FILS, *avec joie.*

« M'obéirez-vous...! » A-t-elle mis dans ce peu de mots tout le sentiment que j'y aper-

çois ? « M'obéirez-vous » ! mais pourquoi cet heureux présage est-il troublé par l'arrivée du fermier-général ?

SCÈNE III.

MÉLAC PÈRE, *en habit de campagne, entre en rêvant, un crayon et du papier à la main;* MÉLAC FILS.

MÉLAC FILS, *avec surprise.*

Ah ! mon père ! vous avez changé d'habit ?

MÉLAC PÈRE, *sans regarder, d'un ton sombre.*

Voyez si ma chaise est prête.

MÉLAC FILS.

Vous partez, mon père ?

MÉLAC PÈRE, *du même ton.*

Oui.

MÉLAC FILS.

Vous ne prenez pas votre carrosse ?

MÉLAC PÈRE.

Non.

MÉLAC FILS.

Vous n'allez donc pas à...?

MÉLAC PÈRE.

Je vais à Paris.

MÉLAC FILS, *inquiet.*

Un voyage aussi subit...

MÉLAC PÈRE.

Il ne sera pas long.

MÉLAC FILS.

N'annoncerait-il aucun accident ?

MÉLAC PÈRE.

Affaires de compagnie.

MÉLAC FILS.

Ah...! Mais savez-vous qui l'on attend ici aujourd'hui ?

MÉLAC PÈRE.

Qui que ce soit, qu'on m'avertisse quand les chevaux seront venus.

MÉLAC FILS.

C'est que cela pourrait déranger...

MÉLAC PÈRE.

Rien, rien. Quelle heure est-il?

MÉLAC FILS.

Il n'est pas midi.

MÉLAC PÈRE.

Avant deux heures je suis en route.

MÉLAC FILS.

Vous ne me donnez aucun ordre, mon père ?

MÉLAC PÈRE.

Laissez-moi seul un moment ; je ne puis vous écouter en celui-ci.

MÉLAC FILS, *en sortant.*

En poste.... à Paris.... Si promptement... Un air glacé...! Je ne comprends pas, moi... (*Il se retire lentement, en examinant son père.*)

SCÈNE IV.

MÉLAC PÈRE, *se promenant.*

Entre une action criminelle et un acte de vertu, l'on n'est pas incertain... Mais avoir à choisir entre deux devoirs qui se contrarient et s'excluent... Si je laisse périr mon ami, pouvant le sauver, mon ingratitude... son malheur... mes reproches... sa douleur... la mienne... Je sens tout cela... Mon cœur se déchire. Si je dispose un moment, en sa faveur, des fonds qu'on me laisse... Après tout ils ne courent aucuns risques.) (*Il soupire.* Scrupules! prudence! je vous entends : vous m'éloignez du malheureux qui souffre; mais la compassion qui m'en rapproche est si puissante... Voudrais-je être plus heureux, à con-

dition de devenir dur, inhumain, ingrat...? — C'en est fait; où la raison est insuffisante, le sentiment doit triompher : s'il m'égare, au moins, je serai le seul à plaindre; et mon ami sauvé, mon malheur ne me laissera pas sans consolation.

SCÈNE V.

MÉLAC PÈRE, DABINS *arrive avec un gros paquet de lettres-de-change dans une main, un papier dans l'autre.*

MÉLAC PÈRE.

Le compte est-il juste, monsieur Dabins? Dans le trouble où nous sommes, on se trompe aisément. Rappelons les articles avant de nous séparer. Sept mille cinq cents louis en or que vous avez passés vous-même par le jardin.

DABINS.

Monsieur, le bordereau des sommes est en tête de ma reconnaissance. (*Il la lui remet.*)

MÉLAC PÈRE *lit.*

« Je soussigné, caissier de monsieur Au-
« relly, ai reçu de monsieur de Mélac, rece-

« veur-général des fermes, à Lyon, la somme « de six cent mille livres... » Cela va bien; disposez vos paiemens sans éclat, comme si vos effets eussent été négociés à Paris : moi, j'attends ma chaise pour partir.

DABINS.

Et vous insistez sur ce qu'il ne sache pas...?

MÉLAC PÈRE.

Quel que soit son danger, je le connais; la crainte de me nuire lui ferait tout refuser.

DABINS.

Ainsi vous le quittez de la reconnaissance.

MÉLAC PÈRE.

Exiger de la reconnaissance, c'est vendre ses services; mais ce n'est pas ici le cas. Aurelly m'a souvent donné l'exemple de ce que je fais pour lui.

DABINS.

Oh! monsieur! votre vertu s'exagère...

MÉLAC PÈRE.

Non, cher Dabins; depuis trente ans que je lui dois mon état et mon bien-être, voici la seule occasion que j'aie eue de prendre ma revanche. Je quittais le service, où j'avais eu bientôt consumé le chétif patrimoine d'un cadet de ma province. Je revenais chez moi,

blessé, réformé, ruiné, sans biens ni ressources. Le hasard me fit rencontrer ici ce digne Aurelly, mon ami dès l'enfance. Avec quelle tendresse il m'offrit un asile! Il sollicita, il obtint, à mon insu, la place que j'occupe encore; il fit plus, il vainquit ma répugnance pour un état aussi éloigné de celui que j'avais embrassé. « Prenez, prenez (me dit-il); et « si vous craignez que l'état n'honore pas as- « sez l'homme, ce sera l'homme qui honorera « l'état. Plus l'abus d'un métier est facile, « moins il faut l'être au choix des gens qui « doivent l'exercer; et qui sait, dans celui-ci, « le bien qu'un homme vertueux peut faire? « tout le mal qu'il peut empêcher »? Son zèle éloquent me gagna; il m'instruisit au travail; il me servit de père : ô mon cher Aurelly!

DABINS.

Vous m'avez interdit toute représentation.

MÉLAC PÈRE.

N'ajoutez pas un mot. Les cent mille francs que vous tenez en lettres-de-change, sont à moi; puis-je en user mieux au gré de mon cœur? A l'égard du reste, Saint-Alban est en tournée pour trois mois... Aurelly aura le temps nécessaire...

DABINS.

Mais, d'un moment à l'autre, il peut vous venir tel ordre...

MÉLAC PÈRE.

Je vous ai dit que je vais à Paris : j'y aurai bientôt recouvré les effets d'Aurelly ; j'en ferai de l'argent, si l'on m'en demande. Ce n'est ici qu'un bon office, comme vous voyez.

DABINS.

Monsieur, je vous admire.

MÉLAC PÈRE.

Allez, mon ami, qu'il ne vous retrouve point avec moi.

SCÈNE VI.

MÉLAC PÈRE. *Il s'assied.*

Ah! respirons un moment. Cette nouvelle m'avait étouffé... Il riait, le malheureux homme, en regardant sa nièce. Chaque plaisanterie qui lui échappait me faisait frémir. (*Il se lève.*) Quand je pense qu'il était possible que cet argent m'eût été redemandé! au lieu de venir à son secours, il eût fallu lui annoncer.... Ah, dieux...!

SCÈNE VII.

DABINS, *accourant avec effroi;* MÉLAC PÈRE.

DABINS.

Monsieur de Saint-Alban...

MÉLAC PÈRE.

Hé bien?

DABINS.

Il arrive.

MÉLAC PÈRE.

Saint-Alban?

DABINS.

On le conduit ici. Je suis rentré pour vous sauver la première surprise. *(Il s'enfuit.)*

SCÈNE VIII.

MÉLAC PÈRE.

Saint-Alban...! Que ne suis-je parti! S'il allait me parler d'argent! au pis aller, je lui dirais... Je pourrais lui dire que les receveurs particuliers n'ont pas encore... Un men-

songe...! Il vaudrait mieux cent fois.... Mais je m'alarme, et peut-être il ne fait que passer.

SCÈNE IX.

AURELLY, SAINT-ALBAN, MÉLAC PÈRE, MÉLAC FILS.

SAINT-ALBAN.

Pardonnez à mon empressement, messieurs, l'incivilité de me montrer en habit de voyage.

MÉLAC FILS, *à part, avec humeur.*

Son empressement! il n'en dit pas l'objet.

MÉLAC PÈRE, *à Saint-Alban.*

Vous voyez que j'y suis moi-même.

SAINT-ALBAN.

Partez-vous?

MÉLAC PÈRE.

Avec bien du regret, monsieur, puisque vous arrivez.

AURELLY.

Cette course est brusque.

MÉLAC PÈRE.

Elle est nécessaire.

AURELLY.

Si c'est, comme le dit ton fils, des affaires de compagnie...

MÉLAC PÈRE, *embarrassé.*

De compagnié... relatives à la compagnie... Puis-je voir, sans déplaisir, passer ma survivance à quelque étranger?

AURELLY, *riant.*

Ha, ha, ha, ha.

SAINT-ALBAN.

Il m'est bien agréable d'arriver à temps pour vous arrêter.

AURELLY.

Est-ce que je l'aurais laissé partir! (*à Mélac père.*) Tu peux renvoyer les chevaux de poste.

MÉLAC PÈRE.

Pour quelle raison?

SAINT-ALBAN.

C'est que la place que vous allez solliciter est accordée à monsieur votre fils.

MÉLAC FILS, *avec surprise.*

L'emploi de mon père?

AURELLY, *le contrefait plaisamment.*

Hé oui! l'emploi de mon père.

MÉLAC FILS, *à part.*

Ah, Pauline!

SAINT-ALBAN, *remet un papier à Mélac père.*

En voici l'assurance. Quelque désir que j'aie eu de vous servir en cette affaire, je ne puis vous cacher que vous en devez toute la faveur aux sollicitations de monsieur Aurelly.

MÉLAC PÈRE.

Monsieur, son généreux caractère ne se dément point. Mais un autre avait, dit-on, obtenu cette grâce.

AURELLY, *gaîment.*

C'était moi.

MÉLAC PÈRE.

Ce solliciteur dont le crédit...?

AURELLY.

C'était moi.

MÉLAC FILS.

Cet homme qui avait pris les devans...?

AURELLY.

C'était moi. Je m'en occupais depuis long-temps : ne m'a-t-il pas élevé une nièce charmante?

MÉLAC FILS, *vivement.*

Oui, charmante!

SAINT-ALBAN.

Ah! charmante, en effet. (*Mélac fils rougit*

de son transport; Saint-Alban le fixe avec curiosité.)

AURELLY, *prenant les mains de Mélac père.*

Ne m'a-t-il pas promis d'étendre ses soins jusqu'à mon fils, lorsqu'il sera en âge d'en profiter? Il faut bien que j'établisse le sien, ha, ha, ha, ha...!

MÉLAC PÈRE, *à part.*

A quel ami je rends service!

MÉLAC FILS, *vivement à Aurelly.*

C'était donc cela qu'hier au soir... vous feigniez... Quelle surprise, ah! monsieur...! (*à part.*) Je ne me sens pas de joie: courons annoncer cette nouvelle à Pauline. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE X.

AURELLY, SAINT-ALBAN, MÉLAC PÈRE.

MÉLAC PÈRE.

Hé bien...! l'étourdi, qui oublie de vous faire ses remercîmens!

AURELLY.

Tu renvoies les chevaux?

MÉLAC PÈRE.

Mon voyage est indispensable.

AURELLY.

Encore?

SAINT-ALBAN, *à Aurelly.*

Si c'est pour ce que je présume, je suppléerai à sa course. Mais, avant d'en parler, recevez mon compliment, monsieur, sur la distinction flatteuse que vous venez d'obtenir. Le plus digne usage des lettres de noblesse est sans doute de décorer des citoyens aussi utiles que vous.

AURELLY.

Utiles! voilà le mot. Qu'un homme soit philosophe, qu'il soit savant, qu'il soit sobre, économe, ou brave : hé bien...! tant mieux pour lui. Mais, qu'est-ce que je gagne à cela, moi? L'utilité dont nos vertus et nos talens sont pour les autres, est la balance où je pèse leur mérite.

SAINT-ALBAN.

C'est à-peu-près sur ce pied que chacun les estime.

MÉLAC PÈRE, *à part.*

Comment faire maintenant pour partir?

AURELLY.

Moi, par exemple, je me cite, parce qu'il en est question, je fais battre journellement deux cents métiers dans Lyon. Le triple de bras est nécessaire aux apprêts de mes soies. Mes plantations de mûriers, et mes vers en occupent autant. Mes envois se détaillent chez tous les marchands du royaume; tout cela vit, tout cela gagne; et l'industrie portant le prix des matières au centuple, il n'y a pas une de ces créatures, à commencer par moi, qui ne rende gaîment à l'État un tribut proportionné au gain que son émulation lui procure.

SAINT-ALBAN.

Jamais il ne perdra cette belle chaleur.

AURELLY.

Et tout l'or que la guerre disperse, messieurs, qui le fait rentrer à la paix? Qui osera disputer au commerce l'honneur de rendre à l'État épuisé le nerf et les richesses qu'il n'a plus? Tous les citoyens sentent l'importance de cette tâche : le négociant seul la remplit. Au moment que le guerrier se repose, le négociant a le bonheur d'être à son tour l'homme de la patrie.

SAINT-ALBAN.

Vous avez raison.

AURELLY.

Mais laissons cette conversation, monsieur : qui vous ramène sitôt en cette ville?

SAINT-ALBAN.

Probablement le même objet qui faisait partir monsieur de Mélac. Ma compagnie me rappelle; elle me charge... Vous permettez que nous traitions devant vous...

AURELLY.

Vous vous moquez. Pour peu que...

SAINT-ALBAN.

Il n'y a point de mystère. L'objet de ma mission est de rassembler tous les fonds de cette province épars dans les caisses de nos divers receveurs, et de les faire passer sur-le-champ à Paris.

MÉLAC PÈRE, *à part.*

Qu'entends-je?

AURELLY.

Ce n'est pas l'affaire d'un moment.

SAINT-ALBAN.

J'avais d'abord cru l'opération plus pénible : mais j'ai appris, dans ma tournée, que j'avais des grâces à rendre à l'exactitude de monsieur

de Mélac : il m'a sauvé les trois quarts de l'ouvrage.

MÉLAC PÈRE, *interdit.*

Monsieur...

AURELLY.

Ah ! vous pouvez vous flatter, messieurs, que vous n'avez pas beaucoup de receveurs de cette fidélité : il est exact et toujours prêt. Il ne fait pas travailler vos fonds, lui.

SAINT-ALBAN.

Nous estimons trop monsieur de Mélac pour lui faire un mérite d'une chose aussi simple. Commençons donc par envoyer cet argent si désiré. Alors, dégagé de tous soins, je pourrai jouir du plaisir de philosopher quelques jours avec vous. (*Mélac père paraît plongé dans une profonde rêverie. Saint-Alban continue à Aurelly.*) A propos, monsieur, vous ne me dites rien de mademoiselle votre nièce, la plus aimable...

AURELLY.

Monsieur, il lui est arrivé un grand malheur.

SAINT-ALBAN.

Un malheur !

AURELLY.

Oui, monsieur. Elle avait arrangé pour ce soir le plus beau, le plus brillant concert...

SAINT-ALBAN.

Qui peut avoir renversé ce charmant projet?

AURELLY.

Faut-il le demander? notre philosophe. Il nous a remontré qu'en ce temps de crise, mille honnêtes gens étaient peut-être au désespoir sur les paiemens; et que ce ton de fête.... Voyez son air consterné dès qu'on en parle.

MÉLAC PÈRE, *revenant à lui.*

Je... je rêvais aux diverses sommes qui m'ont été remises.

SAINT-ALBAN.

J'ai l'état ici. Environ cinq cent mille francs. Voulez-vous que nous passions dans votre cabinet?

MÉLAC PÈRE, *embarrassé.*

Si vous vous reposiez quelques jours.

AURELLY.

Eh mais, tu pars...

MÉLAC PÈRE, *plus troublé.*

Je différerais...

SAINT-ALBAN.

Ah! bon Dieu! me reposer! Il y a cinq nuits que je n'arrête point; et ce n'est qu'après m'être bien assuré que tous les fonds de la province étaient en vos mains, que j'ai repris ma route pour cette ville.

MÉLAC PÈRE, *à part.*

Tout est perdu.

SAINT-ALBAN, *d'un ton dégagé.*

Je suis d'une paresse... l'ennemi juré du travail. J'ai toutes les peines du monde à m'arracher à l'inaction pour m'occuper d'affaires : mais aussi, quand je suis lancé, je ne m'arrête plus que tout ne soit terminé. Il est assez plaisant que cette impatience d'être oisif me tienne lieu du mérite contraire aux yeux de ma compagnie.

AURELLY.

Moi, je vous conseille de vous enfermer avant le dîner; la diligence part cette nuit, vous pourrez y placer le caisson.

SAINT-ALBAN.

C'est bien dit.

AURELLY.

S'ils font les difficiles, ils ont un fort ballot à moi; votre argent prendra sa place : il est plus pressé que mon envoi.

SAINT-ALBAN.

Rien de plus obligeant.

AURELLY.

Allons, allons, débarrassez-vous la tête.

MÉLAC PÈRE, *outré, à Aurelly.*

Et vous..... n'embarrassez pas la vôtre, mon officieux ami.

AURELLY.

Comment donc!

MÉLAC PÈRE, *déconcerté, à Saint-Alban.*

Monsieur, vous me prenez dans un moment... au dépourvu...

SAINT-ALBAN.

Que dites-vous, monsieur?

MÉLAC PÈRE.

Je dis... (*à part.*) Ah! je sens la rougeur qui me surmonte.... Il faut l'avouer; ce que vous me demandez est impossible.

SAINT-ALBAN.

Impossible! Et vous partiez?

MÉLAC PÈRE.

Il est vrai.

SAINT-ALBAN.

Savez-vous, monsieur, quels soupçons l'on pourrait prendre... ?

AURELLY, *vivement.*

Fi donc, monsieur de Saint-Alban !

SAINT-ALBAN, *à Aurelly.*

Je vous demande pardon ; mais l'air, le ton, les discours me paraissent si clairs. Ce voyage...

AURELLY.

N'y a-t-il pas mille raisons... ?

SAINT-ALBAN.

Un instant, je vous prie. (*à Mélac père.*) Avez-vous touché le montant de toutes les recettes, monsieur de Mélac?

MÉLAC PÈRE, *accablé.*

Je ne puis le nier.

SAINT-ALBAN.

Pouvez-vous faire partir aujourd'hui tout l'argent que vous devez avoir? (*Mélac père ne répond rien.*) Parlez, monsieur; car mes ordres sont tels, que, sur votre réponse, il faut que je prenne un parti sur-le-champ. (*Mélac père rêve, sa tête appuyée sur sa main.*)

AURELLY, *vivement.*

Vous ne répondez pas?

MÉLAC PÈRE, *outré, à Aurelly.*

Cruel homme! (*à Saint-Alban, d'un air accablé.*) Je ne le puis, avant trois semaines au moins.

SAINT-ALBAN.

Trois semaines! Il ne m'est pas permis d'accorder trois jours. L'argent est annoncé. — C'est avec regret, monsieur...

MÉLAC PÈRE.

Je ne saurais l'empêcher : mais jamais tant de douleurs à-la-fois n'ont assailli un honnête homme.

(*Il sort.*)

AURELLY, *criant.*

Vous sortez?

SCÈNE XI.

AURELLY, SAINT-ALBAN.

SAINT-ALBAN.

Y concevez-vous quelque chose?

AURELLY.

Je crois que la tête lui a tourné.

SAINT-ALBAN.

Vous sentez que je ne peux me dispenser...

AURELLY.

Ne prenez point encore de parti.

SAINT-ALBAN.

Monsieur... quoi que vous puissiez dire...

AURELLY.

Ayez confiance en moi. Mélac n'est pas capable d'une action vile ni malhonnête.

SAINT-ALBAN.

Songez donc qu'il partait. Je répondrais de l'évènement à ma compagnie.

AURELLY, *vivement.*

Monsieur... vous allez perdre un honnête homme ; son fils, son état, son honneur, tout est abîmé, ruiné.

SAINT-ALBAN.

J'en suis au désespoir ; mais, n'étant que chargé d'ordres, il ne m'est pas permis de faire de grâces.

AURELLY.

N'a-t-il pas ses cautions ? Que voulez-vous de plus ? Je me fais garant de tout. Donnez-moi le temps d'éclaircir...

SAINT-ALBAN.

Un mot, à mon tour. Je ne dois pas pren-

dre le change. Il ne s'agit plus de caution ici. C'est cinq cent mille francs qu'il faut, que j'ai annoncés, que la compagnie attend : avancerez-vous cette somme aujourd'hui ?

AURELLY.

A la veille du paiement ? Tout le crédit du plus riche banquier ne lui ferait pas trouver un sac dans Lyon.

SCÈNE XII.

AURELLY, PAULINE, SAINT-ALBAN.

PAULINE, *inquiète.*

Qu'a donc monsieur de Mélac, mon oncle? il sort d'avec vous dans un état affreux. J'ai voulu lui parler, il s'est enfermé brusquement sans me répondre. .

AURELLY.

Eh! mon enfant! Il se trouve un vide de cinq cent mille francs dans sa caisse, on ne sait ni comment, ni pourquoi. Je veux m'éclaircir : monsieur de Saint-Alban refuse le temps nécessaire.

PAULINE, *effrayée.*

Ah, monsieur! si vous avez de l'estime pour nous...

SAINT-ALBAN, *tendrement.*

De l'estime...!

AURELLY.

Seulement jusqu'à demain, que je puisse découvrir...

PAULINE.

Jusqu'à demain, monsieur... Nous refuserèz-vous cette grâce?

SAINT-ALBAN.

Ah! mademoiselle, je donnerais ma vie pour vous obliger : mais mon devoir a des droits sacrés que vous ne pouvez méconnaître, vous qui remplissez si bien tous les vôtres.

AURELLY.

Différer d'un jour, est-ce une faveur incompatible...?

SAINT-ALBAN.

N'abusez point de votre ascendant : il ne convient à ma mission, ni à mon honneur, que je vous écoute plus long-temps.

PAULINE, *outrée.*

Comme il vous plaira, monsieur; mais j'ai assez de confiance en l'honnêteté de monsieur de Mélac, pour croire qu'on se trompe à son égard, et qu'il n'aura besoin ni de l'appui de ses amis, ni des grâces de ses chefs.

SAINT-ALBAN.

Puissiez-vous dire vrai, mademoiselle ! mais, dans l'état où sont les choses, il n'est pas décent que j'accepte un logement dans cette maison. Pardon, si je vous quitte.

AURELLY, *avec chaleur.*

Et moi, je ne vous quitte pas, en quelque endroit que vous alliez.

SCÈNE XIII.

PAULINE, *dans l'accablement.*

Qu'ai-je dit...! Un trouble affreux m'avait saisie... Je ne l'ai pas assez ménagé... Ma frayeur a-t-elle trahi mon secret...? O Mélac! S'il avait lu dans mon cœur...! Quel mal j'aurais peut-être fait à ton père! Il vient.

SCÈNE XIV.

PAULINE, MÉLAC FILS.

MÉLAC FILS *entre d'un air transporté.*

Pauline, Pauline, il faut que ma joie éclate à vos yeux.

PAULINE.

Votre joie!

MÉLAC FILS.

Vous savez que rien ne m'intéresse, que ce qui peut nous rapprocher...

PAULINE.

Quel moment prenez-vous...! Et quel ton...!

MÉLAC FILS.

Dussiez-vous me traiter d'importun, d'audacieux, c'est celui d'un amant qui peut désormais vous offrir son cœur et sa main.

PAULINE.

L'un de nous est hors de sens.

MÉLAC FILS.

C'est moi! C'est moi! la joie qui me transporte...

PAULINE.

La joie!

MÉLAC FILS.

Votre oncle ne sort-il pas d'ici?

PAULINE.

Tout ce que j'entends est si contraire à ses discours...

MÉLAC FILS.

Il aura voulu vous inquiéter.

PAULINE.

M'inquiéter...! Comment...? Pourquoi m'effrayer...?

MÉLAC FILS.

Ce n'est qu'un badinage obligeant.

PAULINE, *avec dépit.*

On n'en fait pas d'aussi cruel.

MÉLAC FILS.

Quelle charmante colère! Elle me ravit : elle me touche plus que ma survivance même.

PAULINE.

Je ne vous entends pas.

MÉLAC FILS, *vivement.*

Ils n'ont rien dit...! La survivance, oui, je l'ai enfin; Saint-Alban nous en a remis l'assurance; votre oncle, qui le savait, ne nous l'a caché que pour jouir de notre surprise. Dans l'excès de ma joie, je les ai quittés pour vous en apporter la nouvelle; et, depuis un quart-d'heure, je maudis les fâcheux qui m'arrêtent. Ah, Pauline! au lieu de partager cette joie...

PAULINE, *d'un ton étouffé.*

Vous n'avez rien appris de plus?

MÉLAC FILS.

Non.

PAULINE.

Je ne puis me résoudre à lui percer l'âme.

MÉLAC FILS.

Vous pleurez, ma chère Pauline!

PAULINE.

Malheureux...! Vous veniez m'annoncer une nouvelle charmante, il faut que je vous en apprenne une horrible.

MÉLAC FILS.

On veut nous séparer?

PAULINE, *hésitant.*

Ah, Mélac! si ce qu'on dit est vrai... votre père...

MÉLAC FILS.

Mon père?

PAULINE.

On soupçonne...

MÉLAC FILS.

Quoi?

PAULINE.

Qu'il aurait détourné les fonds...

MÉLAC FILS.

L'argent de sa caisse?

PAULINE.

Voilà ce qu'ils ont dit.

MÉLAC FILS.

Quelle horreur !

PAULINE.

Saint-Alban n'en a plus trouvé.

MÉLAC FILS.

C'est une imposture ; hier au soir j'y comptai cinq cent mille livres : mais il vous aime ; et, s'il cherche à nuire à mon père, croyez que c'est pour m'éloigner de vous.

PAULINE.

Puissiez-vous n'avoir pas d'autre malheur à redouter ! Non, mon cher Mélac, vous n'aurez jamais de rivaux dans le cœur de Pauline.

MÉLAC FILS.

Vous m'aimez !

PAULINE.

Que cet aveu soutienne votre courage ! nous en aurons besoin. Saint-Alban est jaloux. Le sort de votre père me fait trembler.

MÉLAC FILS.

Lui faites-vous, Pauline, l'injure de le croire coupable ?

PAULINE.

Ah ! ne voyez que mon effroi. Mais nous perdons un temps précieux. Courez à votre père, allez le consoler.

MÉLAC FILS.

Je vais l'enflammer de courroux contre un traître.

PAULINE.

S'il n'y avait que Saint-Alban qui l'accusât... mais mon oncle lui-même.

MÉLAC FILS.

Votre oncle!

PAULINE.

Il va revenir. Vous connaissez sa franchise, elle ne lui permet pas toujours de garder avec les malheureux les ménagemens dont ils ont tant besoin...

MÉLAC FILS.

Vous me glacez le sang.

PAULINE.

Soyez présent aux explications : que votre bon esprit en prévienne l'aigreur. Si votre père est embarrassé, mon oncle est le seul dont on puisse espérer un prompt secours.

MÉLAC FILS, *troublé.*

Quoi! votre oncle est persuadé...

PAULINE.

Craignez sur-tout de vous oublier avec lui : songez que notre sort en dépend. (*Avec une grande effusion.*) Mon cher Mélac... Dans le

péril qui nous menace, ah...! vous m'aurez assez méritée, si vous réussissez à m'obtenir.

MÉLAC FILS.

O mélange inoui...! Non, je ne puis comprendre... N'importe, vous serez obéie. Je me contiendrai. Vous connaîtrez, Pauline, s'il est des ordres remplis comme ceux que l'amour exécute. *(Il lui baise la main, et ils sortent.)*

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉLAC PÈRE, MÉLAC FILS.

MÉLAC PÈRE, *avec chagrin.*
Ne me suivez pas, mon fils.

MÉLAC FILS.
Eh ! le puis-je, mon père ?

MÉLAC PÈRE.
Je vous l'ordonne.

MÉLAC FILS.
Vous abandonner dans un moment si fâcheux !

MÉLAC PÈRE.
Votre douleur m'importune... elle m'offense.

MÉLAC FILS.
Je connais trop mon père pour souçonner rien qui lui soit injurieux. Mais si votre bonté me laissait percer un mystère...

MÉLAC PÈRE.

Mon fils !

MÉLAC FILS.

Refuserez-vous de m'indiquer les moyens de vous servir ? d'adoucir au moins vos peines ?

MÉLAC PÈRE.

Il est des devoirs dont ton âge et ta vivacité t'empêcheraient de sentir toute l'obligation.

MÉLAC FILS.

Vous m'avez appris à respecter tous ceux qui sont sacrés pour vous. Ayez confiance aux principes de votre fils : ce sont les vôtres.

MÉLAC PÈRE, *avec bonté.*

Mon ami, tu commences ta carrière quand je finis la mienne ; et l'on voit différemment. L'intérêt du passé touche peu les jeunes gens, ils sacrifient beaucoup à l'espérance. Mais quand la vieillesse vient nous rider le visage et nous courber le corps, dégoûtés du présent, effrayés sur l'avenir, que reste-t-il à l'homme ? L'unique plaisir d'être content du passé. (*D'un ton plus ferme.*) J'ai fait ce que j'ai dû ; je vous défends de me presser davantage.

MÉLAC FILS.

Les suites de cette journée me font mourir de frayeur.

MÉLAC PÈRE.

Saint-Alban est généreux, il ne se déterminera pas légèrement à perdre un homme dont il a pensé du bien jusqu'à ce jour.

MÉLAC FILS.

Ah! mon père, si c'est-là l'espoir qui soutient votre courage, le mien m'abandonne entièrement. Saint-Alban est notre ennemi.

MÉLAC PÈRE.

Ne faisons point injure, mon fils, à celui qui n'écoute que la voix de son devoir.

MÉLAC FILS, *vivement*.

Il aime Pauline. Il n'est revenu que pour elle, il me croit son rival. Jugez s'il nous hait, et si la jalousie ne lui fera pas pousser les choses...

MÉLAC PÈRE.

Elle pourrait l'indisposer. Mais quelle apparence que Saint-Alban...?

MÉLAC FILS.

En me confiant ce secret, Pauline ne m'a pas caché combien elle s'alarme pour vous.

MÉLAC PÈRE.

D'où naîtrait sa jalousie? — Nuire à ses desseins! Nous! Y a-t-il un seul instant de notre vie où nous ne missions pas tous nos

soins à faire entrer Aurelly dans des vues aussi avantageuses pour sa nièce, s'il avait la folie de s'y refuser ? Courez donc le tirer d'erreur, mon fils. — Mais non : il convient que ce soit moi-même ; et ce soir... (*Il fait un mouvement pour sortir.*)

MÉLAC FILS, *se mettant devant lui.*

Ah, mon père ! arrêtez... Elle m'aime, elle vient de me l'avouer. N'aurai-je donc reçu sa foi que pour la trahir à l'instant !

MÉLAC PÈRE, *surpris.*

Reçu sa foi !

MÉLAC FILS.

Le premier usage que je ferais des droits qu'elle m'a donnés, serait de les transmettre à mon ennemi !

MÉLAC PÈRE, *s'échauffant.*

Des droits ? Quel discours ! Quel délire !

MÉLAC FILS.

La céder à Saint-Alban me couvrirait de honte inutilement.

MÉLAC PÈRE.

Mon fils...

MÉLAC FILS.

Pauline outragée me mépriserait sans ratifier cet indigne traité.

MÉLAC PÈRE, *en colère.*

Quoi donc, monsieur! me croyez-vous déjà si méprisable? Mon infortune a-t-elle éteint en vous le respect? Vous ne m'écoutez plus...

MÉLAC FILS.

Ah! mon père. Ah! Pauline.

MÉLAC PÈRE.

Vous seriez-vous flatté qu'elle se donnerait à vous malgré son oncle? vous la connaissez mal. Aurelly n'a jamais eu de vues sur vous: j'en suis certain. Quels sont donc vos projets?

MÉLAC FILS.

Je suis au désespoir.

SCÈNE II.

AURELLY, MÉLAC PÈRE, MÉLAC FILS.

AURELLY, *se met dans un fauteuil en s'essuyant le visage, et dit:*

Me voilà revenu.

MÉLAC FILS, *tremblant.*

Vous quittez Saint-Alban, monsieur; n'a-

vez-vous rien gagné sur cet homme impitoyable ?

AURELLY, *brusquement.*

Saint-Alban n'est point dur : c'est un homme juste. Chargé par sa compagnie d'ordres pressans, il trouve un vide immense dans la caisse où il venait puiser des ressources : il m'a objecté mes principes, je suis resté muet. Il allait faire saisir les papiers de monsieur...

MÉLAC FILS, *effrayé.*

Saisir les papiers!

AURELLY.

A peine ai-je obtenu de lui le temps de venir prendre quelque éclaircissement sur une aventure aussi incroyable.

MÉLAC PÈRE.

Il m'est affreux de vous affliger : mais je n'en puis donner aucun, mon ami.

AURELLY.

Je rougirais toute ma vie d'avoir été le vôtre, si vous étiez coupable d'une si basse infidélité.

MÉLAC PÈRE.

Rougissez donc... car je le suis.

AURELLY, *s'échauffant.*

Vous l'êtes!

MÉLAC FILS.

Cela ne se peut pas.

AURELLY, *d'un ton plus doux.*

Avez-vous eu l'imprudence d'obliger quelqu'un avec ces fonds? Parlez. — Au moins vous avez une reconnaissance, un titre, une excuse qui permette à vos amis de s'employer pour vous?

MÉLAC PÈRE, *vivement.*

Je n'ai pas dit que j'eusse prêté l'argent.

AURELLY.

Vous l'aviez lundi.

MÉLAC FILS, *tremblant.*

Hier encore je l'ai vu, mon père.

AURELLY.

Cent mille francs à vous, destinés à l'établissement de votre fils, où sont-ils?

MÉLAC PÈRE.

Toutes les pertes du monde me toucheraient moins que l'impossibilité de justifier ma conduite.

AURELLY.

Vous gardez le silence avec moi?

MÉLAC FILS.

Mon père...

MÉLAC PÈRE.

Plus vous êtes mon ami, moins je puis parler.

AURELLY.

Votre ami...! je ne le suis plus.

MÉLAC FILS.

Ah! monsieur.

AURELLY.

« Si c'était moi », me disait-il ce matin. — Ainsi donc, en défendant les malhonnêtes gens, c'était ta cause que tu plaidais?

MÉLAC PÈRE.

Je n'ai plaidé que celle des infortunés.

AURELLY.

Avec quel sang-froid...? Je mourrais de douleur, si rien de semblable...

MÉLAC PÈRE, *vivement.*

Ami, je n'en suis que trop certain.

AURELLY.

Et tu soutiens mes reproches!

MÉLAC PÈRE.

Plût au ciel que j'eusse pu les éviter!

AURELLY.

En fuyant honteusement.

MÉLAC PÈRE.

Moi, fuir!

AURELLY.

Ne partiez-vous pas? — Je ne parle point du tort que tu fais à tes garans : mais, malheureux! n'avez-vous attendu pour vous déshonorer que le temps nécessaire pour apprendre à n'en point rougir?

MÉLAC FILS, *pénétré.*

Ah! monsieur.

MÉLAC PÈRE, *avec dignité.*

N'avez-vous jamais été blâmé pour l'action même dont votre vertu se glorifiait?

AURELLY, *s'échauffant.*

Invoquer la vertu lorsqu'on manque à l'honneur!

MÉLAC FILS, *d'un ton sombre.*

Monsieur...

MÉLAC PÈRE, *avec douceur.*

Aurelly, je puis beaucoup souffrir de vous.

AURELLY, *avec feu.*

Les voilà donc ces philosophes! Ils font indifféremment le bien ou le mal, selon qu'il sert à leurs vues...!

MÉLAC FILS, *plus fort.*

Monsieur Aurelly...!

AURELLY.

Vantant à tous propos la vertu, dont ils se moquent, et ne songeant qu'à leurs intérêts, dont ils ne parlent jamais...!

MÉLAC FILS, *s'échauffant.*

Monsieur Aurelly...!

AURELLY, *plus vite.*

Comment un principe d'honnêteté les arrêterait-il, eux qui n'ont jamais fait le bien que pour tromper impunément les hommes!

MÉLAC PÈRE, *avec douleur.*

J'ai pu quelquefois me tromper moi-même...

AURELLY, *en fureur.*

Un honnête homme qui s'est trompé ne rougit pas de mettre sa conduite au grand jour.

MÉLAC PÈRE.

Il est des momens où, forcé de se taire, il doit se contenter du témoignage de son cœur.

AURELLY, *hors de lui.*

Le témoignage de son cœur! L'intérêt personnel renverse ici toutes les idées!

MÉLAC PÈRE, *emporté par la chaleur d'Aurelly.*

Eh bien! injuste ami... (*A part.*) Ah dieux! qu'allais-je faire!

AURELLY.

Tu voulais parler.

MÉLAC-PÈRE, *avec chagrin.*

Je ne répondrai plus. (*Il va s'asseoir.*)

AURELLY, *indigné.*

Và! tu me fais bien du mal; tu me rends à jamais soupçonneux, méfiant et dur. Toutes les fois que je verrai l'empreinte de la vertu sur le visage de quelqu'un, je me souviendrai de toi.

MÉLAC FILS, *en colère.*

Finissez, monsieur.

AURELLY.

Je dirai : ce masque imposteur m'a séduit trop long-temps, et je fuirai cet homme.

MÉLAC FILS.

Finissez, vous dis-je. Quittez ce ton outrageant! De quel droit osez-vous le prendre avec mon père?

AURELLY.

Quel droit, jeune homme? Celui que toute âme honnête a sur un coupable.

MÉLAC FILS.

L'est-il à votre égard?

AURELLY.

Oui, puisqu'il se manque à lui-même.

MÉLAC FILS, *outré.*

Arrêtez, ou je ne garde plus de mesures avec vous...

MÉLAC PÈRE, *se levant.*

Quel emportement, mon fils! il a raison ; et si j'avais à rougir de ma conduite, les reproches de cet honnête homme... Laissez-nous.

SCÈNE III.

AURELLY, PAULINE, MÉLAC FILS, MÉLAC PÈRE.

PAULINE.

Un instant a détruit le bonheur et la paix de notre maison! — Ah! mon oncle.

AURELLY.

Tu me vois entre la conduite du père qui m'indigne, et la présomption du fils qui me menace.

PAULINE.

Lui...! vous, Mélac!

MÉLAC FILS, *tremblant.*

Il outrage mon père sans ménagement. J'ai long-temps souffert...

PAULINE, *bas.*

Imprudent!

MÉLAC FILS.

Pauline!

MÉLAC PÈRE, *à son fils.*

Sortez, je vous l'ordonne.

MÉLAC FILS, *furieux.*

Oui, je sors. (*A part.*) Mais l'odieux instigateur de tant de cruauté...

PAULINE, *avec effroi.*

Il va se perdre.

MÉLAC PÈRE *saisit le bras de son fils.*

Qu'avez-vous dit?

MÉLAC FILS, *hors de lui.*

J'ai dit (*Il se retient pour cacher son projet.*) que je ne vis jamais tant de cruauté. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

AURELLY, PAULINE, MÉLAC PÈRE.

PAULINE, *le regardant aller avec effroi.*

Ciel! détournez les malheurs qui nous menacent aujourd'hui.

AURELLY.

Il s'obstine au silence; et je ne puis rien découvrir.

PAULINE, *à Mélac père.*

Ah! mon bon ami! Pourquoi craignez-vous de déposer votre secret dans le sein de mon oncle? Il vous aime de si bonne foi!

AURELLY, *indigné.*

Moi! je l'aime?

PAULINE, *avec ardeur.*

Oui, vous l'aimez: ne vous en défendez pas.

AURELLY, *douloureusement.*

Eh bien! oui, je l'aime, et c'est ma honte; mais je ne l'estime plus, voilà mon malheur. Il m'est affreux de renoncer à l'opinion que j'avais de lui. La perte entière de ma fortune m'eût été moins sensible.

MÉLAC PÈRE, *attendri.*

Aurelly, attends quelques jours avant de juger ton ami. Ta généreuse colère me pénètre de respect. Crois que, sans les plus fortes raisons...

AURELLY.

En est-il contre mes instances? Parle, mal-

heureux. Coupable ou non, si je puis te servir...

PAULINE.

Voyez la douleur où vous nous plongez.

MÉLAC PÈRE, *pénétré.*

Mes chers amis, l'honneur me défend de parler. Je ne suis pas encore coupable; je le deviendrais si je restais ici plus long-temps. La moindre indiscrétion... Ce moment difficile ne peut-il être justifié par ma constante amitié pour vous? Croyez que pour se plaire avec d'aussi honnêtes gens, il faut l'être soi-même. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

AURELLY, PAULINE.

PAULINE.

Je sens qu'il dit vrai.

AURELLY, *encore échauffé.*

Quel argument! Et les fripons aussi se plaisent avec les honnêtes gens; car ils trouvent leur compte dans la bonne foi de ceux-ci. (*Plus doux.*) Cependant, il faut l'avouer, il m'a remué jusqu'au fond de l'âme.

PAULINE.

Non, il n'est pas coupable. — Il aura rendu quelque grand service, dont tout le mérite, à ses yeux, est peut-être de rester ignoré.

AURELLY.

Mais manquer de fidélité...!

PAULINE.

Avec un homme du caractère de monsieur de Mélac, je suis tentée de respecter tout ce que je ne puis comprendre.

AURELLY.

Quelque usage qu'il ait fait de ces fonds, il est inexcusable... Et partir!

PAULINE.

Une voix intérieure me dit que ce crime apparent est peut-être en lui le dernier effort d'une vertu sublime. (*D'un ton moins assuré.*) Et son malheureux fils, mon oncle, ne vous fait-il pas compassion? A quelle extrémité l'amour de son père vient de le porter contre vous, qu'il chérit si parfaitement!

AURELLY.

Il est vif, mais son cœur est honnête. Eh, ma Pauline! ce que je regrette le plus est d'avoir pu fonder sur lui le bonheur de mes vieux jours.

PAULINE, *à part.*

Qu'entends-je! (*Haut.*) Ah! monsieur, n'abandonnez pas votre ami; soyez sûr qu'il justifiera ce que vous aurez fait pour lui.

AURELLY.

Ta faiblesse diminue la honte que j'avais de la mienne. Tu me presses de le servir... apprends que je l'ai tenté. J'ai offert ma garantie à Saint-Alban.

PAULINE.

Il la refuse?

AURELLY.

Il m'a montré des ordres si formels...! Il ne peut différer d'envoyer la somme annoncée.

PAULINE, *d'un ton insinuant.*

N'y a-t-il donc aucun moyen de la faire cette somme?

AURELLY.

Cinq cent mille francs! A la veille du paiement? Crois, mon enfant, que, sans les fonds que Dabins reçoit de Paris en ce moment, j'eusse été moi-même fort embarrassé.

PAULINE.

Vous m'avez dit si souvent que vous aviez

beaucoup de ces effets que l'on pouvait fondre au besoin.

AURELLY.

Il est vrai qu'il m'en reste à Paris pour cinq cent mille francs chez mon ami Préfort.

PAULINE.

Chez monsieur de Préfort... Et ne sont-ils pas bons ?

AURELLY.

Excellens, pareils à ceux dont il me fait passer la valeur aujourd'hui. Mais tout ne m'appartient pas : il y a cent mille écus auxquels je ne puis toucher. C'est un dépôt... sacré.

PAULINE.

Votre fortune est plus que suffisante pour assurer cette somme à son propriétaire.

AURELLY, *avec chaleur.*

Voulez-vous que je me rende coupable de l'abus de confiance que je reproche à ce malheureux? La seule chose peut-être sur laquelle il ne puisse y avoir de composition, c'est un dépôt. De l'argent prêté, on l'a reçu pour s'en servir; mille raisons peuvent en faire excuser le mauvais emploi; mais un dépôt... Il faut mourir auprès.

PAULINE.

Si l'on parlait à celui de qui vous le tenez?

AURELLY.

Apprends qu'il n'en a ramassé les fonds que pour acquitter une dette... immense. Il les destine à réparer, s'il peut, des torts...! Mais tu m'accuserais de dureté... Tu veux le voir : parle-lui, j'y consens : il est prêt à t'entendre; et cet homme... c'est moi.

PAULINE, *avec joie.*

Ah! je respire. Nos amis seront sauvés.

AURELLY.

Avant que d'être généreux, Pauline, il faut être juste.

PAULINE.

Qui oserait vous taxer de ne pas l'être?

AURELLY.

Toi-même, à qui je vais enfin confier le secret de cet argent. Écoute, et juge-moi... Je fus jeune et sensible autrefois. La fille d'un gentilhomme (peu riche à la vérité) m'avait permis de l'obtenir de ses parens. Ma demande fut rejetée avec dédain. Dans le désespoir où ce refus nous mit, nous n'écoutâmes que la passion. Un mariage secret nous unit. Mais la famille hautaine, loin de le confir-

mer, renferma cette malheureuse victime, et l'accabla de tant de mauvais traitemens qu'elle perdit la vie en la donnant à une fille... que les cruels dérobèrent à tous les yeux.

PAULINE.

Cela est bien inhumain!

AURELLY.

Je la crus morte avec sa mère : je les pleurai long-temps. Enfin j'épousai la nièce du vieux Chardin, celui qui m'a laissé cette maison de commerce. Mais le hasard me fit découvrir que ma fille était vivante. Je me donnai des soins. Je la retirai secrètement; et, depuis la mort de ma femme, j'ai pris tous les ans sur ma dépense une somme propre à lui faire un sort indépendant du bien de mon fils. Voilà quelle est la malheureuse propriétaire de ces cent mille écus : crois-tu, mon enfant, qu'il y ait un dépôt plus sacré?

PAULINE.

Non, il n'en est pas.

AURELLY.

Puis-je toucher à cet argent?

PAULINE.

Vous ne le pouvez pas. Pauvre Mélac! Mais vous êtes attendri; je le suis moi-même.

Pourquoi donc cette infortunée m'est-elle inconnue ? Pourquoi me faites-vous jouir d'un bien-être et d'un état qui lui sont refusés ?

AURELLY.

Tu connais le préjugé. Ma nièce est honorablement chez moi ; ma fille ne pouvait y demeurer sans scandale ; et celui qui a manqué à ses mœurs n'en est pas moins tenu de respecter celles des autres.

PAULINE, *avec chaleur.*

Je brûle de m'acquitter envers elle de tout ce que je vous dois ; allons la trouver. Faisons-lui part de nos peines. Elle est votre fille ; peut-elle n'être pas compatissante et généreuse ?

AURELLY.

Que dis-tu, Pauline ? Tout son bien ! le seul dédommagement de son infortune, tu veux le lui arracher !

PAULINE.

Nous aurons fait notre devoir envers nos amis.

AURELLY.

Elle se doit la préférence.

PAULINE.

Elle peut nous l'accorder.

AURELLY.

Mettez-vous en sa place... Une telle proposition...

PAULINE.

Ah! comme j'y répondrais!

AURELLY.

Si elle nous refuse?

PAULINE.

Nous ne l'en aimerons pas moins; mais n'ayons aucun reproche à nous faire.

AURELLY.

Tu l'exiges?

PAULINE, *vivement.*

Mille, mille raisons me font un devoir de la connaître.

AURELLY, *d'une voix étouffée.*

Ah! ma Pauline.

PAULINE.

Qu'avez-vous?

AURELLY.

Ta sensibilité m'ouvre l'âme; et mon secret...

PAULINE.

Ne regrettez pas de me l'avoir confié.

AURELLY.

Mon secret... s'échappe avec mes larmes.

PAULINE.

Mon oncle...

AURELLY.

Ton oncle!

PAULINE.

Quels soupçons!

AURELLY.

Tu vas me haïr.

PAULINE.

Parlez.

AURELLY.

O précieux enfant!

PAULINE.

Achevez.

AURELLY, *lui tend les bras.*

Tu es cette fille chérie.

PAULINE *s'y jette à corps perdu.*

Mon père!

AURELLY *la soutient.*

Ma fille! ma fille! la première fois que je me permets ce nom, faut-il le prononcer si douloureusement!

PAULINE *veut se mettre à genoux.*

Ah, mon père!

AURELLY *la retient.*

Mon enfant..., console-moi : dis-moi que tu me pardonnes le malheur de ta naissance; combien de fois j'ai gémi de t'avoir fait un sort si cruel!

PAULINE, *avec un grand trouble.*

N'empoisonnez pas la joie que j'ai d'embrasser un père si digne de toute mon affection.

AURELLY.

Eh bien! ma Pauline! Ma chère Pauline! (car ta mère que j'ai tant aimée se nommait ainsi.) ordonne, exige. Tu m'as arraché mon secret : mais pouvais-je disposer de ton bien sans ton aveu?

PAULINE.

C'est le vôtre, mon père. Ah! s'il m'appartenait...!

AURELLY.

Il est à toi : plus des deux tiers est le fruit de l'économie avec laquelle tu gouvernes cette maison. Prescris-moi seulement la conduite que tu veux que je tienne aujourd'hui.

PAULINE, *vivement.*

Peut-elle être douteuse! Mon père, allez, prenez ce bien, offrez ces effets à Saint-Alban :

qu'ils servent à le désarmer, à sauver nos amis.

AURELLY.

Que te restera-t-il?

PAULINE.

Vos bontés.

AURELLY.

Je puis mourir.

PAULINE.

Cruel que vous êtes!

AURELLY, *la serre contre son sein.*

Mon cœur est plein : le tien l'est aussi. Retire-toi. Il faut que je me remette un moment du trouble où cette conversation m'a jeté.

PAULINE, *avec un sentiment profond.*

Ah! Mélac... Que je suis heureuse...! (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

AURELLY.

Je suis tout ému. Quel prix la reconnaissance de cette enfant met aux soins qu'il s'est donnés pour son éducation...! Allons donc. Il faut le tirer de ce mauvais pas, toute misérable qu'est sa conduite. Ce qu'il ne mérite

plus, je me le dois... pour l'honneur d'une amitié de cinquante ans... pour son fils, qui est un bon sujet... Le plus pressé maintenant, c'est de voir le fermier-général. (*Il soupire.*) Non, je ne regrette point l'argent; mais c'est qu'au fond du cœur, je ne fais plus le moindre cas de cet homme-là.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDRÉ.

« Imbécille ! benêt ! Fais par-ci, va-t-en « là. Qu'on ferme ma porte pour tout le « monde. Laisse entrer monsieur Saint-Al- « ban ». Mille ordres à-la-fois ! Comme si on était un sorcier pour retenir tout ça...! Parce qu'ils sont en querelle, il faut qu'un pauvre domestique... Euh ! que je voudrais bien...! Je voudrais que chacun ne fût pas plus égaux l'un que l'autre. Les maîtres seraient bien attrapés...! Oui ! et mes gages, qui est-ce qui me les paierait ?

SCÈNE II.

SAINT-ALBAN, ANDRÉ.

SAINT-ALBAN.

Monsieur Aurelly est-il au logis, André?

ANDRÉ.

Non, Monsieur, pour personne; mais ce n'est pas pour Monsieur que je dis ça : il faut que vous entriez, vous. Il va descendre; Monsieur veut-il que je l'aille avertir?

SAINT-ALBAN.

Non; il peut être occupé; j'attendrai. (*Il se promène, et se dit à lui-même :*) Le devoir me presse d'agir... l'amour me retient... la jalousie... Non! jamais mon cœur ne fut plus tourmenté. S'aimeraient-ils? La douleur qu'elle a laissé voir ce matin était trop vive...! André?

ANDRÉ.

Monsieur m'appelle?

SAINT-ALBAN, *à part.*

Ce garçon est naïf; faisons-le jaser. (*Haut, en s'asseyant.*) Mon cher André?

ANDRÉ.

Monsieur est plus bon que je ne mérite.

SAINT-ALBAN.

Où est ta jeune maîtresse ?

ANDRÉ.

Ah ! monsieur, on était si gai les autres voyages, quand vous arriviez ! ce n'est pas par intérêt que je le dis : mais de ce que vous ne logez plus ici, ça fait une peine à tout le monde... Mamselle pleure, pleure, pleure ; et notre maître...! On a servi le dîner : monsieur de Mélac, son fils, personne ne s'est mis à table ; ni Monsieur non plus... ni Mamselle non plus.

SAINT-ALBAN, *à lui-même.*

Ni Mademoiselle non plus ! pleurer ! ne rien prendre ! il y a plus que de l'amitié ; la reconnaissance ne va pas si loin.

ANDRÉ.

Moi, je suis si triste, qu'en vérité, hors mes repas, tout est resté à faire aujourd'hui.

SAINT-ALBAN.

Mais, dis-moi, André, est-ce qu'on ne parle pas quelquefois de la marier ?

ANDRÉ.

Oh ! que oui, très-souvent : bien des gens

de Lyon l'ont demandée ; mais bernique, pas pour un diantre, notre maître s'y entête.

SAINT-ALBAN.

Et ces refus paraissent-ils la contrarier, l'affliger ?

ANDRÉ.

Elle ? ah ! vous la connaissez bien ! un mari ! elle s'en soucie... comme moi ; pourvu qu'elle soit obligeante à ravir, qu'elle veille sur toute la maison, qu'elle épargne le bien de son oncle, et qu'elle donne tout son chétif avoir aux pauvres gens, elle est gaie comme pinçon.

SAINT-ALBAN, *à part.*

Quel éloge ! dans une bouche mal-adroite ! il m'enflamme. (*Il tire sa bourse.*) Tiens, ami, prends ceci, et dis-moi encore...

ANDRÉ.

Un louis ! Oh ! mais... si ce que Monsieur voudrait savoir était un mal !...

SAINT-ALBAN.

Non ; c'est ton honnêteté que je récompense. Nous raisonnons... Entre tous les gens qui ont des vues sur la demoiselle, j'aurais pensé que le jeune Mélac...

ANDRÉ.

Eh bien ! Monsieur me croira s'il voudra ; mais cette idée-là m'est aussi venue plus de cent fois pour eux. Pas vrai que ça ferait un bien gentil ménage ?

SAINT-ALBAN, *avec chagrin.*

Elle et lui ?

ANDRÉ.

Ah ! c'est qu'elle est si joliment tournée à son humeur ! et c'est qu'il l'aime ! il l'aime.

SAINT-ALBAN, *à lui-même.*

Il l'aime !... Pourquoi m'en troubler ? J'ai dû m'y attendre. Qui ne l'aimerait pas !

ANDRÉ.

Il n'y a que ceux qui ne l'ont jamais vue.

SAINT-ALBAN.

Et... crois-tu que ta jeune maîtresse lui accorde du retour ?

ANDRÉ, *cherchant à comprendre.*

Du retour ?

SAINT-ALBAN.

Oui.

ANDRÉ, *riant niaisement.*

Ha, ha, ha ! je vois bien à-peu-près ce que Monsieur veut dire. — Mais tenez, il ne faut point mentir ; en conscience, tout ce que je

sais, c'est que je sais bien que je n'en sais rien.

SAINT-ALBAN, *à lui-même.*

S'il en était préféré, dans l'intimité où vivent leurs parens, aurait-on manqué de les unir ?

ANDRÉ.

Ils ne sont pas désunis pour ça. Quoiqu'elle le gronde toujours, il ne saurait être une heure sans venir faire le patelin autour d'elle, et quand il peut attraper quelque morale, il s'en va content...!

SAINT-ALBAN.

C'est assez, ami. (*A lui-même.*) Sans doute ils attendaient cette survivance pour conclure... et moi je l'apporte! Je forge l'obstacle que je redoute! ah! ma jalousie s'en irrite... Qu'on est prêt d'être injuste quand on est amoureux!

ANDRÉ, *à part.*

Il faut que ces grands génies aient bien de l'esprit, de pouvoir penser comme ça tout seuls à quelque chose. J'ai beau faire, moi; dès que je veux songer à penser, je m'embrouille, et l'envie de dormir me prend tout de suite.

(*Il sort, voyant entrer son maître.*)

SCÈNE III.

SAINT-ALBAN, AURELLY.

AURELLY.

Ah! monsieur, pardon; vous m'avez prévenu, j'allais passer chez vous.

SAINT-ALBAN.

Je viens vous dire qu'il m'est impossible de différer plus long-temps. Cette journée presque entière, accordée à vos instances, n'a mis aucun changement dans nos affaires.

AURELLY.

Elle en a mis beaucoup.

SAINT-ALBAN.

A-t-on trouvé les fonds?

AURELLY.

J'en fais bon pour Mélac.

SAINT-ALBAN.

Vous payez les cinq cent mille francs?

AURELLY.

Cent mille écus que j'emprunte, le reste à moi; le tout en un mandat sur mon correspondant de Paris, payable à votre arrivée.

SAINT-ALBAN, *à part.*

Le mariage est certain, on ne fait pas de

tels sacrifices... (*Haut.*) J'admire votre générosité. Je recevrai la somme que vous offrez; mais... je ne puis me dispenser de rendre compte...

AURELLY.

Quelle nécessité?

SAINT-ALBAN.

Ce que vous faites pour Mélac ne le lave pas de l'abus de confiance dont il s'est rendu coupable.

AURELLY.

Lorsqu'on ne vous fait rien perdre?

SAINT-ALBAN.

La même chose peut arriver encore, et vous ne serez pas toujours d'humeur...

AURELLY.

En ce cas, monsieur... je reprends ma parole : c'est son honneur seul qui me touche; et si je ne le sauve pas en acquittant sa dette, il est inutile que je me dépouille gratuitement.

SAINT-ALBAN.

Vous désapprouvez ma conduite?

AURELLY.

Je n'entends rien à votre politique. Que Mélac soit coupable de mauvaise foi, ou seu-

lement d'imprudence, en rejetant mes conditions, vous risquez...

SAINT-ALBAN.

Je ne les rejette pas; mais il faut m'expliquer.

AURELLY.

J'écoute.

SAINT-ALBAN.

Vous voulez sa grâce entière?

AURELLY.

Sans restriction.

SAINT-ALBAN.

J'irai, pour vous obliger, jusqu'au dernier terme de mon pouvoir.

AURELLY.

Quelle étendue y donnez-vous?

SAINT-ALBAN.

Celle que vous y donneriez vous-même. Vous n'exigez pas que je sauve sa réputation aux dépens de mon honneur?

AURELLY.

Il y aurait encore plus d'absurdité que d'injustice à le proposer.

SAINT-ALBAN.

Les intérêts de la compagnie à couvert par vos offres, on peut faire grâce à votre homme

de l'opprobre qu'il a mérité ; mais je deviendrais coupable, si je lui confiais plus longtemps une recette...

AURELLY.

Vous lui ôtez sa place!

SAINT-ALBAN.

La lui laisseriez-vous?

AURELLY.

Ah, monsieur! je vous prie...

SAINT-ALBAN.

Faites un pas de plus.

AURELLY.

Comment?

SAINT-ALBAN.

Vous avez de l'honneur : osez me le conseiller. (*Aurelly baisse la tête sans répondre.*) J'espère que vous distinguerez ce que je puis accorder, et ce que le devoir m'interdit; j'accepte l'argent, je me tairai : mais j'exige qu'il se défasse, à l'instant, de son emploi, sous le prétexte qu'il voudra.

AURELLY.

J'avoue qu'il n'est pas digne de le garder; mais son fils? cette survivance? tant de démarches pour l'obtenir...?

SAINT-ALBAN.

Son fils! qui nous en répondrait?

AURELLY.

Moi.

SAINT-ALBAN.

C'est beaucoup faire pour eux.

AURELLY.

J'ai vingt moyens de m'assurer de lui.

SAINT-ALBAN, *rêvant.*

J'avoue que... je... je n'ai point d'objection personnelle contre le jeune homme; et, dans le dessein où je suis de vous demander une grâce pour moi-même...

AURELLY.

Je pourrais vous obliger?

SAINT-ALBAN.

Sur un point de la plus haute importance.

AURELLY, *vivement.*

Tenez-moi pour déshonoré si je vous refuse.

SAINT-ALBAN.

Puisque vous m'encouragez, je vais parler. Vous connaissez ma fortune, mes mœurs; vous avez une nièce adorable; elle m'a charmé; je l'aime, et je vous demande sa main, comme la plus précieuse faveur...

AURELLY, *stupéfait.*

Vous me demandez... ma Pauline ?

SAINT-ALBAN.

Auriez-vous pris des engagemens ?

AURELLY, *embarrassé.*

En vérité, ce n'est pas cela ; mais si vous la connaissiez mieux...

SAINT-ALBAN.

Je l'ai plus étudiée que vous ne pensez.

AURELLY.

Cette enfant n'a pas de fortune.

SAINT-ALBAN.

Sur un mérite comme le sien, c'est une différence imperceptible.

AURELLY, *à part.*

Comment sortir de ce nouvel embarras !

SAINT-ALBAN.

Vous m'avez flatté que je ne serais point rejeté.

AURELLY.

Monsieur... ! vous n'êtes pas fait pour l'être...

SAINT-ALBAN.

Et cependant...

AURELLY, *embarrassé.*

Soyez certain qu'elle est trop honorée de

votre recherche, et que l'obstacle ne viendra pas de ma part. Mais...

SAINT-ALBAN.

Vous me la refusez?

AURELLY.

Croyez que... Avant de vous répondre, il faut que je prévienne ma nièce.

SAINT-ALBAN.

Souvenez-vous, monsieur, que vous n'avez point d'engagement.

AURELLY.

Et l'affaire de Mélac?

SAINT-ALBAN.

Ce soir nous en terminerons deux à-la-fois.

SCÈNE IV.

AURELLY.

Il sort mécontent. Qu'est-ce que ce monde, et comme on est ballotté...! Le père et le fils sont perdus, s'il se croit refusé... Et comment oser l'accepter. — L'argent! l'argent les sauvera-t-il encore? N'importe, ôtons-lui ce prétexte de leur nuire... et demandez-moi pour-

quoi tout ce désordre ? Parce qu'un misérable homme, qu'il ne faudrait jamais regarder, si l'on faisait son devoir, oublie le sien, et pour un vil intérêt...

SCÈNE V.

AURELLY, DABINS.

AURELLY *continue.*

D'où sortez-vous donc, Dabins? Voilà quatre fois que j'entre au bureau pour vous parler.

SCÈNE VI.

MÉLAC PÈRE, DABINS, AURELLY.

AURELLY, *apercevant M. de Mélac.*

Ah! voici l'autre. Il vaut mieux s'en aller que de se mettre en colère.

SCÈNE VII.

DABINS, MÉLAC PÈRE.

MÉLAC PÈRE, *le regardant aller.*

O respectable ami! (*A Dabins.*) Qu'avez-vous à m'annoncer de si pressé, monsieur Dabins?

DABINS.

Monsieur, c'est avec douleur que je le dis: il n'est plus temps de se taire, il faut tout déclarer.

MÉLAC PÈRE, *échauffé.*

Qu'est-ce à dire? tout déclarer!

DABINS.

L'affaire est sur le point d'éclater: les apparences vous accusent.

MÉLAC PÈRE.

Les apparences ne peuvent inquiéter que celui qui s'est jugé coupable.

DABINS.

Qu'opposerez-vous aux faux jugemens, à l'injure, aux clameurs?

MÉLAC PÈRE.

Rien: le silence, et la fermeté que donne l'estime de soi-même.

DABINS.

Les biens de votre ami sont suffisans... on prendra des mesures...

MÉLAC PÈRE, *impatient.*

Et, si je dis un mot, il manque demain matin.

DABINS, *du même ton.*

Et, si vous ne le dites pas, vous êtes perdu ce soir même... Non, je ne puis souffrir...

MÉLAC PÈRE, *violemment.*

Monsieur Dabins, souvenez-vous que votre père mourant ne vous a pas vainement recommandé à ma bienfaisance : souvenez-vous que je vous ai élevé ; que je vous ai placé chez Aurelly ; que mon estime seule vous a valu sa confiance : voulez-vous la perdre cette estime ? et le premier devoir de l'honnête homme n'est-il pas de garder le secret confié ?

DABINS.

Eh ! monsieur, quand la discrétion fait plus de maux qu'elle ne peut en prévenir...

MÉLAC PÈRE.

A qui de nous deux appartient le jugement de mes intérêts ? — Mais, je m'échauffe, et deux mots vous fermeront la bouche. De quoi

s'agit-il en ce commun effroi? De peser les risques de chacun, et d'écarter le plus pressant?

DABINS.

Oui, monsieur.

MÉLAC PÈRE.

Si je me préfère à mon ami, quel sera son sort? La confiance publique dont un négociant est honoré ne souffre pas deux atteintes. Quoi qu'on puisse alléguer, après un défaut de paiement, le coup fatal au crédit est porté : c'est un mal sans remède; et, pour Aurelly, c'est la mort.

DABINS.

Il y a tout lieu de le craindre.

MÉLAC PÈRE.

Si je me tais, un soupçon tient, il est vrai, mon honneur en souffrance; mais, à l'aveu d'un service que les grands biens d'Aurelly rendent tout naturel, avec quelque rigueur qu'on me juge, il est même douteux qu'on m'en fasse un reproche. Ayant donc à choisir entre sa perte inévitable et le danger incertain qui me menace, croyez-vous que j'aie pris conseil d'une aveugle amitié qui pût déshonorer mon jugement? Non, monsieur; j'ai

prononcé, comme un tiers l'aurait fait, en préférant, non ce qui me convient, mais ce qui convient aux circonstances; non ce que je puis, mais ce que je dois. Vous m'avez entendu?

DABINS.

Monsieur, je me tairai; mais, pour l'exemple des hommes, il faudrait bien que de pareils traits...

MÉLAC PÈRE.

Laissons la maxime et l'éloge aux oisifs. Faisons notre devoir : le plaisir de l'avoir rempli est le seul prix vraiment digne de l'action. — Que fait mon fils? J'en suis inquiet : l'avez-vous vu?

DABINS.

Ah! c'est pour lui sur-tout que je vous presse; il a répandu devant moi des larmes si amères, et m'a quitté avec une impatience, un sentiment si douloureux!... Mais quel danger de vous confier à lui? Encouragé par votre exemple, il se calmerait, il vous consolerait.

MÉLAC PÈRE.

Me consoler! Mon ami, l'expérience de

toute ma vie m'a montré que le courage de renfermer ses peines augmente la force de les repousser : je me sens déjà plus faible avec vous que dans la solitude. Eh! quel secours tirerais-je de mon fils ? Je crains moins sa douleur que son enthousiasme ; et, si je suis à peine maître de mon secret, comment contiendrais-je cette âme neuve et passionnée?...

SCÈNE VIII.

MÉLAC PÈRE, DABINS; MÉLAC FILS, *plongé dans une noire rêverie.*

MÉLAC PÈRE.

Le voici. Vous l'avez bien dépeint. (*Ils se retirent au fond du salon.*)

DABINS.

Eh! parlez-lui, monsieur.

MÉLAC PÈRE.

Sauvons-nous d'un attendrissement inutile.

SCÈNE IX.

MÉLAC fils.

(Il marche lentement, d'un air absorbé, et s'échauffe par degrés en parlant.)

Ah! cet odieux Saint-Alban, je l'ai cherché par-tout sans le rencontrer... Le déshonneur de mon père est-il déjà public? On s'éloigne... on me fuit... Je perds en un instant la fortune, l'honneur, toutes mes espérances... et Pauline... Pauline!... Elle m'évite à présent... La générosité est un accès... la chaleur d'un moment... mais la réflexion a bientôt détruit ce premier prestige de la sensibilité.

SCÈNE X.

PAULINE, MÉLAC fils.

(Pauline a entendu les dernières phrases de son amant; elle voit sa douleur, et s'approche avec une vive émotion.)

MÉLAC FILS *l'aperçoit, et continue.*

Qu'une stérile compassion ne vous ramène

pas, mademoiselle : je sais que je vous ai perdue; je connais toute l'horreur de mon sort : laissez-moi seul à ma douleur.

PAULINE.

Cruel...!

MÉLAC FILS.

Vos consolations ne pourraient que l'irriter.

PAULINE.

Comme le malheur vous rend injuste et dur! La crainte qu'on ne pense mal de vous, vous donne mauvaise opinion du cœur de tout le monde. Votre ardente vivacité vous a déjà fait manquer à mon oncle...

MÉLAC FILS, *avec feu.*

Il insultait mon père. Avec quelle cruauté il lui développait tout ce que notre situation a d'odieux! S'il n'eût pas été votre oncle...

PAULINE.

Ingrat! à l'instant où vous allez tout lui devoir, pendant que son attachement lui fait payer toute la somme à Saint-Alban...

MÉLAC FILS, *avec joie.*

Que dites-vous? Il nous sauve l'honneur?

PAULINE.

Il va plus loin... son cœur, qui vous chérit...

MÉLAC FILS, *vivement.*

Achevez, Pauline, achevez : ne craignez pas de mettre le comble à ma joie. Il me donne sa nièce ?

PAULINE, *timidement.*

Ah ! Mélac... ne parlez plus de sa malheureuse nièce.

MÉLAC FILS.

Comment ?

PAULINE.

Sa fille...

MÉLAC FILS.

Sa fille !

PAULINE.

Sa fille, fruit d'une union ignorée, qui vous connaît, qui vous aime, offre à votre père cent mille écus qu'elle tient des dons et des épargnes du sien...

MÉLAC FILS, *avec indignation.*

Au prix de m'épouser !... Nous n'étions pas assez avilis ; il nous manquait cet opprobre.

PAULINE, *pleurant.*

J'ai bien prévu que votre âme orgueilleuse rejetterait un pareil bienfait.

MÉLAC FILS, *furieux.*

Il me fait horreur. Le service, et celui qui

l'offre, et celle qui le rend, je les déteste tous... C'était donc pour cela qu'il éloignait toute idée de notre union? Il me gardait cette honte : il me méprisait, même avant que le malheur m'eût réduit à souffrir tous les outrages. Mais, je le jure à vos pieds, Pauline; fût-elle cent fois plus généreuse, la fille sans nom, sans état, et désavouée de ses parens, ne m'appartiendra jamais.

PAULINE.

Vous la connaissez mal; elle n'a eu en vue que votre père.

MÉLAC FILS.

Mon père! faut-il donc nous sauver d'une infamie par une autre?... Vous pleurez, ma chère Pauline! Craignez-vous que la nécessité ne me fasse enfin contracter un indigne engagement?

PAULINE, *outrée.*

Non, je ne suis plus même assez heureuse pour le craindre. Vous avez prononcé votre arrêt et le mien. Cette infortunée, que vous insultez avec tant d'inhumanité...

MÉLAC FILS, *effrayé.*

Cette infortunée?

PAULINE.

Elle est devant vos yeux.

MÉLAC FILS.

Vous?

PAULINE, *tombant sur un siége.*

J'avais le cœur percé de cette nouvelle, et vous avez achevé de le déchirer.

MÉLAC FILS, *à ses pieds.*

O douleur!... Pauline! ne me tendiez-vous ce piége que pour me rendre aussi coupable?

PAULINE.

Laissez-moi.

MÉLAC FILS.

Pourquoi ne pas m'apprendre?....

PAULINE.

L'avez-vous permis? Votre emportement a fait sortir de votre bouche l'affreuse vérité. Monsieur, il n'est plus temps de désavouer vos sentimens.

MÉLAC FILS *se relève furieux.*

Osez-vous bien vous prévaloir d'une erreur qui fut votre ouvrage? Osez-vous m'opposer le désordre d'un désespoir que vous avez causé vous-même? Je voyais les puissans ressorts qu'on faisait agir contre nous. Je disais:

Je la perds. Je m'armais, à vos yeux, de toute la force dont je prévoyais avoir besoin. Suis-je donc un dénaturé! un monstre! Et quel est l'homme assez barbare pour imputer à d'innocentes créatures un mal qu'elles ne purent empêcher?

PAULINE, *pleurant.*

Non, non.

MÉLAC FILS, *plus vîte.*

La faute de leurs parens leur ôte-t-elle une qualité? une seule vertu? Au contraire, Pauline, et vous en êtes la preuve; il semble que la nature se plaise à les dédommager de nos cruels préjugés par un mérite plus essentiel.

PAULINE.

Ce préjugé n'en est pas moins respectable.

MÉLAC FILS, *avec chaleur.*

Il est injuste, et je mettrai ma gloire à le fouler aux pieds.

PAULINE.

Il subsistera dans les autres.

MÉLAC FILS.

Mon bonheur dépend de vous seule.

PAULINE.

On se lasse bientôt d'un choix qui n'est approuvé de personne.

MÉLAC FILS.

Le mien mérite une honorable exception.

PAULINE.

Il ne l'obtiendra pas.

MÉLAC FILS.

Il m'en sera plus cher. N'aggravez pas un malheur idéal. Ah ! soyez plus juste envers vous : tout ce qui ne dépend pas du caprice des hommes, vous l'avez avec profusion ; et, si mon amour pouvait augmenter, cette injure du sort l'accroîtrait encore.

PAULINE, *avec dignité.*

Mélac, une femme doit avoir droit au respect de son mari. Je rougirais devant le mien... N'en parlons plus. Je n'en fais pas moins à votre père le sacrifice de toute ma fortune. Une retraite profonde est l'asile qui me convient ; heureuse si votre souvenir n'y trouble pas mes jours ! (*Elle se lève.*)

MÉLAC FILS, *au désespoir.*

Quel cœur avez-vous donc reçu de la nature ? Vous vous jouez de mon tourment ! Pauline, renoncez à cet odieux projet, ou je ne réponds plus... Jour à jamais détestable...! Je sens un désordre... Ah ! j'en perdrai la vie... (*Il se jette sur un siége.*)

PAULINE.

Il m'effraie ! Je ne puis le quitter. Mélac, mon ami, mon frère !

MÉLAC FILS, *avec égarement.*

Moi votre ami ! moi votre frère ! Non, je ne vous suis rien. Allez, cruelle, vous ne me surprendrez plus. Le trait empoisonné que vous avez enfoncé dans mon cœur n'en sortira qu'avec ma vie. Me tendre un piége affreux ! et me rendre garant des propos insensés que le désespoir m'a fait tenir ! ah ! cela est d'une cruauté !

PAULINE.

Écoutez-moi, Mélac.

MÉLAC FILS.

Je ne vous écoute plus : vous ne m'avez jamais aimé. Je n'écoute plus une femme qui emploie un indigne détour pour renoncer à moi.

PAULINE, *avec un grand trouble.*

Eh bien ! mon cher Mélac, je n'y renonce pas. Tant d'amour me touche, plus qu'il ne convient peut-être à la malheureuse Pauline. Je n'y renonce pas ; mais, au nom de ton père, sors de cet égarement qui me tue.

MÉLAC FILS, *se relevant.*

Vous voyez bien, Pauline, ce que vous me promettez... vous le voyez bien. Si jamais vous rappelez... si jamais... (*Il tombe à ses genoux avec ardeur.*) Jurez-moi que vous oublierez les blasphêmes que j'ai horreur d'avoir proférés devant vous : jurez-le moi.

PAULINE.

Puisses-tu les oublier toi-même !

MÉLAC FILS.

Jurez-moi que vous me rendez votre cœur.

PAULINE.

Te le rendre, ingrat ! il n'a pas cessé d'être à toi.

MÉLAC FILS, *se relevant.*

Eh bien ! pardon. Je suis indigne de toute grâce ; et, si j'ai l'audace de la solliciter...

SCÈNE XI.

AURELLY, PAULINE, MÉLAC FILS.

PAULINE, *à Mélac, avec effroi.*

Voici mon père.

MÉLAC FILS *va au-devant d'Aurelly.*

Ah, monsieur ! si le plus amer repentir

pouvait effacer de coupables emportemens! si le plus vif regret de vous avoir offensé...

AURELLY.

Offensé! Non, mon ami; j'ai moins vu ta colère que l'honnête sentiment qui la rachetait. Ton respect filial m'a touché. — Demande à Pauline ce que je lui en ai dit.

MÉLAC FILS.

Je connais les effets de votre amitié, et ma reconnaissance...

AURELLY.

Elle me plaît; mais tu ne m'en dois que pour ma bonne volonté: tout est bien loin d'être terminé.

PAULINE.

Malgré vos offres?

MÉLAC FILS.

Qui donc a suspendu...?

AURELLY.

La chose la plus étonnante. Je parle à Saint-Alban; il accepte le paiement, mais il n'en allait pas moins écrire à sa compagnie. L'honneur, l'état, la survivance, tout était perdu.

MÉLAC FILS.

Le cruel!

AURELLY.

Grands débats. Il paraît se rendre. Je crois tout fini : je l'embrasse, en souhaitant de pouvoir l'obliger à mon tour. Il me prend au mot : dans l'excès de ma joie, j'y engage mon honneur. (*A Pauline.*) Écoute la conclusion.

MÉLAC FILS, *à part.*

Je tremble.

AURELLY.

« Vous avez une nièce charmante ; je « l'aime, je l'adore, et je vous demande sa « main ».

PAULINE.

Juste ciel!

MÉLAC FILS, *à part.*

Je l'avais prévu.

AURELLY, *à Pauline.*

Tu conçois quel a été mon embarras pour lui répondre.

PAULINE.

Je vois le mal ; il est irréparable.

AURELLY, *bas, à Pauline.*

Non ; mais lorsqu'il m'a demandé ta main, je n'ai pas dû, sans te consulter, aller lui

confier le secret de ta naissance. Je viens exprès pour cela : que lui dirai-je ?

PAULINE, *d'un ton réfléchi.*

Croyez-vous qu'il traitât rigoureusement monsieur de Mélac, s'il était refusé ?

AURELLY.

Refusé ? De quel droit le sommerais-je de sa parole en manquant à la mienne ? C'est bien alors que tout serait perdu... Mais que faire ? Il veut tout terminer à-la-fois : il attend une réponse.

PAULINE *regarde Mélac, et dit en soupirant :*

Permettez qu'il la reçoive de moi. — Qu'il vienne.

MÉLAC FILS, *à part, avec effroi.*

Qu'il vienne !

PAULINE.

Il est important que je lui parle.

AURELLY.

Il sera ici dans un moment. Mon enfant, je connais tes principes ; dispose de toi-même à ton gré : je ne puis mettre en de plus sûres mains des intérêts si chers à mon cœur.

SCÈNE XII.

PAULINE, MÉLAC FILS.

MÉLAC FILS, *tremblant.*

Mademoiselle...

PAULINE.

Vous voyez que le danger de votre père est pressant : quel intérêt oserait se montrer auprès de celui-là ?

MÉLAC FILS.

Ah, mon père ! mon père !... (*En hésitant.*) Ainsi vous rappelez Saint-Alban ?

PAULINE.

Il est indispensable que je le voie ; consentez-y, Mélac, il le faut ;... il faut me rendre ma parole.

MÉLAC FILS, *avec une colère renfermée.*

Non, vous pouvez me trahir ; mais il ne me sera pas reproché d'y avoir contribué par un lâche consentement.

PAULINE *tendrement.*

Te le demanderais-je, ingrat ! si j'avais dessein d'en abuser ! — Qui vous dit que je veuille l'épouser ?

MÉLAC FILS.

Serez-vous la maîtresse de vos refus ?

PAULINE.

Vous n'êtes pas généreux d'accabler ainsi mon âme. Ah ! j'avais des forces contre ma douleur, je n'en ai plus contre la vôtre.

MÉLAC FILS.

Pauline !

PAULINE.

Pense à ton père, à ton père respectable, et tu rougiras d'attendre de moi l'exemple du courage que tu devais me donner.

MÉLAC FILS, *étouffé par la douleur.*

Je sens que je ne puis vivre sans votre estime, il me faut la mienne ; il faut sauver mon père... aux dépens de mes jours... Ah ! Pauline.

PAULINE.

Ah ! Mélac. (*Ils sortent chacun de leur côté.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINE, *tenant un billet à la main.*

(*Elle paraît dans une grande agitation ; elle se promène, s'assied, se lève, et dit :*)

VOICI l'instant qui doit décider de notre sort. (*Elle lit.*) Il attend mes ordres, dit-il... Audacieux qu'ils sont, avec leur soumission insultante !... Pourquoi trembler ? L'aveu que je vais lui faire ne peut que m'honorer. — Ah !... je pleure, et je me soutiens à peine. — Mon état ne se conçoit pas. — Sil me surprenait à pleurer... (*Elle s'assied.*) Eh bien, qu'il me voie ! Ne suis-je pas assez malheureuse pour qu'on me pardonne un peu de faiblesse ?

SCÈNE II.

ANDRÉ, PAULINE.

ANDRÉ, *annonçant.*

Monsieur Saint-Alban.

PAULINE.

Un moment, André. (*Elle essuie ses yeux, se promène, se regarde dans une glace, et soupire.*)

ANDRÉ.

Mais, mamselle, monsieur Saint-Alban.

PAULINE, *avec impatience.*

Répétez encore.

ANDRÉ.

Il sort de chez votre oncle : oh! il a un habit..

PAULINE, *à elle-même.*

C'est en vain; il m'est impossible... (*S'asseyant.*) Faites entrer.

SCÈNE III.

SAINT-ALBAN, PAULINE, ANDRÉ.

SAINT-ALBAN, *en habit de ville, entre d'un air mal assuré : il reste assez loin derrière Pauline.*

Je me rends à vos ordres, mademoiselle.

PAULINE *se lève et salue. (A part.)*

A mes ordres! (*Sa respiration se précipite et l'empêche de parler; elle lui montre un siége, en l'invitant du geste à s'y reposer.*)

SAINT-ALBAN *s'approche, la regarde, et après un assez long silence :*

Ma vue paraît vous causer quelque altération; et cependant monsieur Aurelly vient de m'assurer... (*André avance un siége à Saint-Alban.*)

PAULINE, *avec peine d'abord, et prenant du courage par degrés.*

Oui... c'est moi qui l'en ai prié. — Asseyez-vous, monsieur. Cet air contraint vous convient beaucoup moins qu'à celle que vos intentions rendent confuse et malheureuse. (*Elle s'assied; André sort.*)

SCÈNE IV.

SAINT-ALBAN, PAULINE.

SAINT-ALBAN.

Malheureuse ! à Dieu ne plaise que je voulusse vous obtenir à ce prix !

PAULINE.

Cependant vous abusez de la reconnaissance que je dois à monsieur de Mélac, pour exiger ma main...

SAINT-ALBAN *s'assied.*

Faites-moi la grâce de vous souvenir que mon amour n'a pas attendu cet évènement pour se déclarer. Vous savez si j'ai souhaité vous devoir à vous-même, et commencer ma recherche par acquérir votre estime...

PAULINE.

Que vous comptez pour assez peu de chose.

SAINT-ALBAN.

Daignez m'apprendre comment je prouverais mieux le cas que j'en fais.

PAULINE.

Le voici, monsieur. Si vous croyez votre honneur engagé de rendre un compte rigou-

reux à votre compagnie, puis-je estimer un homme qui ne paraît se souvenir de ses devoirs que pour les sacrifier au premier goût qu'il veut satisfaire ? Et, si vous avez feint seulement de croire à cette obligation pour vous en prévaloir ici, que penser de celui qui se joue de l'infortune des autres, et fait dépendre l'honneur d'une famille respectable du caprice de l'amour et des refus d'une jeune fille ?

SAINT-ALBAN, *un peu déconcerté.*

Je n'ai à rougir d'aucun oubli de mes devoirs; mais, en supposant que le désir de vous plaire eût été capable de m'égarer... je l'avouerai, mademoiselle, je n'en attendais pas de vous le premier reproche.

PAULINE.

Le premier! vous l'avez reçu de vous-même, lorsque vous avez mis votre silence à prix.

SAINT-ALBAN, *vivement.*

Mon silence! Quelque importance qu'on y attache, il est promis sans conditions; et c'est sans craindre pour vos amis, que vous êtes libre de me percer le cœur en refusant ma main.

PAULINE, *fermement.*

Peut-être avez-vous cru que j'avais quelque fortune, ou que mon oncle suppléerait...

SAINT-ALBAN, *vivement.*

Pardon, si je vous interromps encore; je me suis déclaré sur ce point. De tous les biens que vous pourriez m'apporter, je ne veux que vous: c'est vous seule que je désire.

PAULINE.

Votre générosité, monsieur, excite la mienne; car il y en a, sans doute, à vous avouer (quand je pourrais le taire) un motif de refus plus humiliant pour moi que le manque de fortune.

SAINT-ALBAN.

Votre père m'a tout dit. (*Pauline paraît extrêmement surprise.*) Je vous admire, et voici ma réponse. Je suis indépendant: l'amour vous destina ma main, la réflexion en confirme le don, si votre cœur est aussi libre que le mien vous est engagé; mais, sur ce point seulement, j'ose exiger la plus grande franchise.

PAULINE.

Vous agissez si noblement, que le moindre détour serait un crime envers vous: sachez

donc mon secret le plus pénible. (*Ils se lèvent; Pauline soupire et baisse les yeux.*) Toute ma jeunesse passée avec Mélac, la même éducation reçue ensemble, une conformité de principes, de talens, de goût, peut-être d'infortunes...

SAINT-ALBAN, *péniblement.*

Vous l'aimez?

PAULINE.

C'est le dernier aveu que vous devait ma reconnaissance.

SAINT-ALBAN.

A quelle épreuve mettez-vous ma vertu!

PAULINE.

J'ai beaucoup compté sur elle.

SCÈNE V.

SAINT-ALBAN, PAULINE; MÉLAC FILS *paraît dans le fond.*

SAINT-ALBAN.

Je vois ce que vous espérez de moi.

PAULINE, *avec chaleur.*

Je vous dirai tout. Je ne craindrai point de fournir à la vertu des armes contre le mal-

heur. Mélac avait mon cœur et ma parole; mais lorsque mon père nous a fait entendre à quel prix vous mettiez la grâce du sien, il a sacrifié toutes ses espérances au salut de son père.

SAINT-ALBAN, *lentement.*

Avant ce jour... savait-il votre sort?

PAULINE.

Nous l'ignorions également.

SAINT-ALBAN, *très-vivement.*

Il ne vous aime pas.

PAULINE.

Il mourra de douleur.

SAINT-ALBAN.

A l'instant qu'il apprend le secret de votre naissance, il vous cède! Il affecte une générosité... Mademoiselle, je n'étendrai pas mes réflexions, dans la crainte de vous déplaire; mais il ne vous aime pas.

MÉLAC FILS, *s'avance furieux.*

O ciel! je ne l'aime pas!

SAINT-ALBAN *froidement.*

Monsieur,.. qui vous savait si près?

MÉLAC FILS.

Je ne l'aime pas, dites-vous?

SAINT-ALBAN.

Je n'ai jamais déguisé ma pensée.

MÉLAC FILS.

Vous m'imputez à crime un sacrifice que vous avez rendu nécessaire ?

SAINT-ALBAN, *froidement.*

Le sort de ceux qui écoutent est d'entendre rarement leur éloge.

MÉLAC FILS.

M'accuser de ne pas l'aimer !

SAINT-ALBAN.

J'en suis fâché, je l'ai dit.

MÉLAC FILS, *avec douleur.*

L'avez-vous cru, Pauline ?

PAULINE.

Vous nous perdez.

MÉLAC FILS, *avec emportement.*

N'attendons rien d'un homme aussi injuste.

SAINT-ALBAN, *fermement.*

Monsieur, trop de chaleur rend quelquefois imprudent.

MÉLAC FILS, *d'un ton amer.*

Et trop de prudence, monsieur...

PAULINE, *à Mélac, vivement.*

Je vous défends d'ajouter un mot.

MÉLAC FILS, *à Pauline.*

M'accuser de ne pas vous aimer, quand on me réduit à l'extrémité de renoncer à vous, ou d'en être à jamais indigne !

PAULINE.

Vous oubliez votre père.

MÉLAC FILS, *regardant Saint-Alban d'un air menaçant.*

Si je l'oubliais, Pauline...

PAULINE, *à Saint-Alban.*

Le désespoir l'aveugle.

MÉLAC FILS, *avec une fureur froide.*

Un mot va nous accorder. Vous avez, dit-on, promis de ne rien écrire contre mon père ?

SAINT-ALBAN, *se possédant.*

Vous m'interrogez ?

MÉLAC FILS.

L'avez-vous promis ?

PAULINE, *à Mélac.*

Il s'y est engagé.

SAINT-ALBAN, *avec chaleur à Pauline.*

Pour aucune autre considération que la vôtre, mademoiselle.

MÉLAC FILS, *les dents serrées de fureur.*

Ah...! c'est aussi ce qui m'empêche de vous

disputer sa main. Elle est à vous... mais soyez galant homme. (*Il s'approche de lui.*) Osez tenir parole à mon père, et vous verrez...

SAINT-ALBAN, *surpris.*

Oser...!

PAULINE, *se jetant entre deux.*

Monsieur de Saint-Alban.

SAINT-ALBAN, *fièrement.*

Oui, monsieur, j'oserai tenir parole à votre père.

PAULINE, *éperdue.*

Ah! grands dieux!

SAINT-ALBAN, *du même ton.*

Et toute nouvelle qu'est cette façon d'intercéder, elle ne nuira pas à monsieur de Mélac.

PAULINE, *à Saint-Alban.*

Il va tomber à vos genoux. Il ne sait pas... (*A Mélac.*) Cruel ennemi de vous-même! apprenez qu'il s'engage au silence, que lui seul peut vous conserver l'emploi...

MÉLAC FILS.

Je le refuse!

PAULINE.

Insensé!

MÉLAC FILS.

Quel bienfait, Pauline! J'en dépouillerais mon père! je le paierais de votre perte, et j'en serais redevable à mon ennemi!

SAINT-ALBAN, *avec dignité.*

Monsieur...

PAULINE, *à Mélac.*

Quel est donc le but de ces fureurs?

MÉLAC FILS.

S'il ménage mon père, il vous épouse, il est trop récompensé; mais attaquer mes sentimens pour vous...!

PAULINE, *outrée.*

Vos sentimens...! Quel droit osez-vous faire valoir! — Ne m'avez-vous pas rendu ma parole?

MÉLAC FILS.

L'honneur m'a-t-il permis de la garder? vous vous privez de tout pour sauver mon père...

SAINT-ALBAN.

Quoi! ces cent mille écus qu'on dit empruntés...?

MÉLAC FILS.

Sont à elle; c'est son bien, tout ce qu'elle possède au monde.

SAINT-ALBAN.

Sont à elle! (*A part.*) Ah, dieux! que de vertus! (*Il rêve profondément.*)

MÉLAC FILS, *avec force.*

Ai-je donc trop exigé de vous deux, en me sacrifiant, que l'un n'insultât pas à l'infortuné qu'il opprime, que l'autre honorât ma perte d'une larme, d'un regret! Il vous épousait de même, et je mourais en silence.

PAULINE, *à Mélac, avec colère.*

Eh! fallait-il venir ainsi... (*Les pleurs lui coupent la parole; elle se jette sur un siége, et dit à elle-même:*) Malheureuse faiblesse!

MÉLAC FILS, *vivement.*

Ne me dérobez pas vos larmes, Pauline: c'est le seul bien qui me reste au monde.

PAULINE, *outrée, se relevant.*

Oui, je pleure; mais... c'est de dépit de ne pouvoir m'en empêcher.

MÉLAC FILS.

J'ai donc tout perdu!

PAULINE.

Votre violence a tout détruit.

SCÈNE VI.

SAINT-ALBAN, MÉLAC FILS, AURELLY, PAULINE.

AURELLY, *accourant.*

On se querelle ici! — Mélac?

SAINT-ALBAN, *après un peu de silence.*

Non, monsieur, on est d'accord. Vous m'avez assuré que vous laissiez mademoiselle absolument libre sur le choix d'un époux : ce choix est fait. (*A Pauline.*) Non, je n'établirai point mon bonheur sur d'aussi douloureux sacrifices. Il n'en serait plus un pour moi, s'il vous coûtait le vôtre.

MÉLAC FILS, *pénétré.*

Qu'entends-je! — Ah, monsieur!

SAINT-ALBAN.

Faisons la paix, mon heureux rival. Je pouvais épouser une femme adorable, dont l'honneur et la générosité eussent assez assuré mon repos; mais son cœur est à vous.

MÉLAC FILS.

Combien je suis coupable!

SAINT-ALBAN.

Amoureux; et les plus ardens sont ceux

qui offensent le moins. J'étais moi-même injuste.

AURELLY, *à Pauline.*

Tu l'aimais donc?

PAULINE, *baisant la main de son père.*

Ce jour m'a éclairée sur tous mes sentimens.

AURELLY.

Mes enfans, vous êtes bien sûrs de moi; mais abuserons-nous du service que nous rendons à son père, pour lui arracher un consentement que sa fierté désavouera peut-être?

PAULINE.

Ah! quelle triste lumière! ai-je pu m'aveugler à ce point!

MÉLAC FILS.

Pauline, vous savez s'il vous chérit!

SAINT-ALBAN, *à Mélac.*

Priez-le de passer ici : n'armez pas son âme, en le prévenant, contre les coups qu'on va lui porter. Ne lui dites rien.

MÉLAC FILS.

Monsieur, vous tenez ma vie en vos mains.

AURELLY.

Tu perds un temps précieux. (*Mélac sort.*)

SCÈNE VII.

SAINT-ALBAN, AURELLY, PAULINE.

AURELLY.

En l'attendant, dégageons notre parole envers vous, monsieur. Voici un ordre à monsieur de Préfort, mon correspondant de Paris, de vous compter à votre arrivée cinq cent mille francs.

SAINT-ALBAN.

Monsieur de Préfort, dites-vous?

AURELLY.

En bons papiers : lisez.

SAINT-ALBAN.

Quelque bons qu'ils puissent être, vous savez que ce n'est pas là de l'argent prêt.

AURELLY.

Des effets qui se négocient d'un moment à l'autre?

SAINT-ALBAN.

Depuis six jours, celui à qui vous m'adressez n'en a négocié aucun.

AURELLY.

Qui dit cela? J'ai reçu de lui, ce matin, six cent mille francs échangés cette semaine.

SAINT-ALBAN.

De Préfort?

AURELLY.

Mon paiement ne roule pas sur autre chose.

SAINT-ALBAN.

Le courrier d'aujourd'hui m'apprend qu'il est mort.

AURELLY.

Quelle histoire?

SAINT-ALBAN.

On n'a pas dû me tromper.... Mais n'avez-vous pas vos lettres?...

AURELLY.

Je les attends. (*Il sonne.*)

SCÈNE VIII.

SAINT-ALBAN, AURELLY, PAULINE, ANDRÉ.

AURELLY, *à André.*

Qu'on appelle Dabins, et qu'il vienne au plutôt. (*A Saint-Alban.*) C'est mon homme de confiance et mon caissier; il nous mettra d'accord... (*André sort.*)

SCÈNE IX.

SAINT-ALBAN, AURELLY, DABINS, PAULINE.

AURELLY, *à Dabins.*

Ah...! mes lettres?

DABINS *lui en présente un gros paquet.*

Les voici.. je venais...

AURELLY.

Réponds à monsieur.

SAINT-ALBAN.

Ces papiers...

AURELLY.

Oui... (*A Dabins.*) N'as-tu pas reçu, ce matin, six cent mille francs échangés contre une partie de mes effets?.

DABINS, *hésitant, à Aurelly.*

Monsieur...

AURELLY, *en colère.*

Les avez-vous reçus, oui ou non?

SAINT-ALBAN.

Il faut répondre.

AURELLY.

Où donc est le mystère? Il a été comme un fou toute la journée. Les avez-vous reçus?

DABINS, *embarrassé, à Aurelly.*

Monsieur... on peut voir ma caisse ; elle est au comble.

AURELLY, *à Saint-Alban.*

J'en étais bien sûr. Ainsi j'ajoute aux sommes que je vous remets pour monsieur de Mélac...

DABINS, *étonné.*

Vous acquittez monsieur de Mélac ?

AURELLY.

Que va-t-il dire ?

DABINS.

Dans quelle erreur étais-je ?

AURELLY.

Parlez.

SAINT-ALBAN.

Je vois clairement qu'il n'est point venu de fonds de Paris.

AURELLY, *à Dabins.*

Mes effets n'ont pas été vendus ?

DABINS, *vivement.*

Non, monsieur, ils n'ont pu l'être ; c'est la nouvelle que j'ai reçue ce matin.

AURELLY, *hors de lui.*

Avec quoi donc paies-tu ?

DABINS, *un moment sans parler, étouffé par la joie.*

Avec six cent mille francs que m'a prêtés monsieur de Mélac.

AURELLY.

Juste ciel!

PAULINE.

Mon père!

SAINT-ALBAN.

Ah, quel homme!

DABINS, *criant.*

Cinq cent mille francs de sa caisse, cent mille à lui; je ne puis me taire plus long-temps.

PAULINE.

Que j'en suis glorieuse! mon âme a deviné la sienne...

SCÈNE X.

SAINT-ALBAN, AURELLY, MÉLAC PÈRE, PAULINE, DABINS.

PAULINE, *apercevant Mélac père, se précipite à ses pieds.*

O le plus généreux...!

MÉLAC PÈRE.

Que faites-vous, Pauline ?

AURELLY.

Je dois les embrasser aussi. (*Il veut se jeter à genoux.*)

MÉLAC PÈRE, *le retient.*

Mes amis... !

SCÈNE XI.

SAINT-ALBAN, AURELLY, MÉLAC PÈRE, PAULINE, MÉLAC FILS, DABINS.

MÉLAC FILS, *s'écriant :*

Aux pieds de mon père !

MÉLAC PÈRE.

Dabins ! vous m'avez trahi !

DABINS, *avec joie.*

Pouvais-je garder votre secret, en apprenant que monsieur acquittait votre dette ?

MÉLAC PÈRE.

Il vient à mon secours. (*à part.*) O vertu ! voilà ta récompense. (*à Aurelly.*) Ami, quelles sont donc tes ressources ?

SAINT-ALBAN.

Tout le bien de mademoiselle en dépôt dans ses mains.

MÉLAC PÈRE.

De notre Pauline ? — Ah ! mon cher Aurelly !

AURELLY.

Tu te perdais pour moi !

MÉLAC PÈRE.

Mais, toi... ?

AURELLY.

Peux-tu comparer de l'argent, lorsqu'il t'en coûtait l'état et l'honneur ?

MÉLAC PÈRE.

Je m'acquittais envers mon bienfaiteur malheureux ; mais toi, dans tes soupçons sur ma probité, devais-tu quelque chose à ton coupable ami ?

MÉLAC FILS, *avec joie.*

Ah, mon père !

SAINT-ALBAN.

Eh bien ! monsieur Aurelly ! — Puis-je accepter en paiement le mandat que vous m'offrez ?

MÉLAC PÈRE, *avec effroi.*

Quel mandat ?

AURELLY, *pénétré, à Saint-Alban.*

Vous serez satisfait, monsieur : mon premier sentiment lui était bien dû ; le second me rend tout entier à mon malheur.

MÉLAC PÈRE.

Voilà ce que j'ai craint !

AURELLY.

Je n'avais à vous offrir, pour mon ami, que des effets qui se trouvent embarrassés ; je reprends mon mandat. Votre argent est encore dans ma caisse, et Dieu me garde d'en user. Dabins, reportez-le chez monsieur de Mélac, et moi... je vais subir mon sort.

MÉLAC PÈRE.

Arrêtez : je ne le reçois pas.

AURELLY.

Qu'est-ce à dire, Mélac?

MÉLAC PÈRE.

Malheureux Dabins...!

AURELLY.

Me croyez-vous assez indigne...

MÉLAC PÈRE.

Monsieur de Saint-Alban, il serait horrible à vous d'abuser d'un secret que vous ne devez qu'à notre confiance. — Non, je jure que l'argent n'y rentrera pas.

AURELLY.

Veux-tu me causer plus de chagrins que tu n'as espéré de m'en épargner?

MÉLAC FILS, *avec ardeur.*

Monsieur Aurelly, ne refusez point...

PAULINE.

Monsieur de Saint-Alban...!

MÉLAC FILS, *à Saint-Alban.*

Vous aimez la vertu.

MÉLAC PÈRE.

Laisserez-vous périr son plus digne soutien?

AURELLY, *avec enthousiasme.*

Que faites-vous, mes amis? Pour m'empêcher d'être malheureux, vous devenez tous coupables. Oubliez-vous qu'un excès de générosité vient d'égarer l'homme le plus juste? Et, s'il eut tort de toucher à cet argent, qui m'excuserait d'oser le retenir?

MÉLAC PÈRE.

Le consentement que nous lui demandons.

AURELLY.

Qu'il se laisse soupçonner? L'amitié t'a rendu capable de cet effort; mais si je n'ai pu sans crime accepter ce service de toi, quel nom mérite la séduction que vous employez

tous pour l'obtenir de lui? (*A Saint-Alban.*) Vous êtes de sang-froid, monsieur; jugez-nous.

SAINT-ALBAN.

De sang-froid! Ah, messieurs! ô famille respectable! me croyez-vous une âme insensible pour l'attaquer avec cette violence? Vous demandez un jugement...!

MÉLAC FILS.

Et nous jurons de l'accomplir.

SAINT-ALBAN.

Il est écrit dans le cœur de tous les gens honnêtes; permettez seulement que j'y ajoute un mot. — Aurelly, prouvez-moi votre estime en m'acceptant pour seul créancier.

AURELLY.

Vous, monsieur...!

SAINT-ALBAN.

Je l'exige. Et vous, monsieur de Mélac, conservez votre place, honorez-la long-temps. Unissez à votre fils cette jeune personne, qui s'en est rendue si digne en sacrifiant pour vous toute sa fortune.

MÉLAC PÈRE.

Ce serait ma plus chère envie. Mon fils l'adore; et, si mon ami ne s'y opposait pas...

AURELLY, *confus.*

Savez-vous qui elle est?

MÉLAC PÈRE, *avec effusion.*

J'aurais bien dû le deviner! le cœur d'un père se trahit mille fois le jour. Elle est ta fille, ta généreuse fille, et je te la demande pour mon fils.

AURELLY.

Tu me la demandes! Ah, mon ami! (*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.*)

MÉLAC FILS, *à Pauline.*

Mon père consent à notre union!

PAULINE.

C'est le plus grand de ses bienfaits.

SAINT-ALBAN.

Aurelly, rendez-moi votre mandat, je pars; soyez tranquille. Vos effets de Paris me seront remis promptement, ou je supplée à tout.

AURELLY.

De vos biens?

SAINT-ALBAN.

Puissent-ils être toujours aussi heureusement employés! Vous m'avez appris comme on jouit de ses sacrifices. En vain je vous admire, si votre exemple ne m'élève pas jusqu'à

l'honneur de l'imiter. — Nous compterons à mon retour. (*Chacun exprime son admiration.*)

AURELLY, *transporté.*

Monsieur... je me sens digne d'accepter ce service; car, à votre place, j'en aurais fait autant. Pressez donc votre retour; venez marier ces jeunes gens que vous comblez de bienfaits.

MÉLAC PÈRE.

Pourquoi retarder leur bonheur? Unissons-les ce soir même. Eh! quelle joie, mes amis, de penser qu'un jour aussi orageux pour le bonheur n'a pas été tout-à-fait perdu pour la vertu!

FIN DES DEUX AMIS.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU JEUNE.

